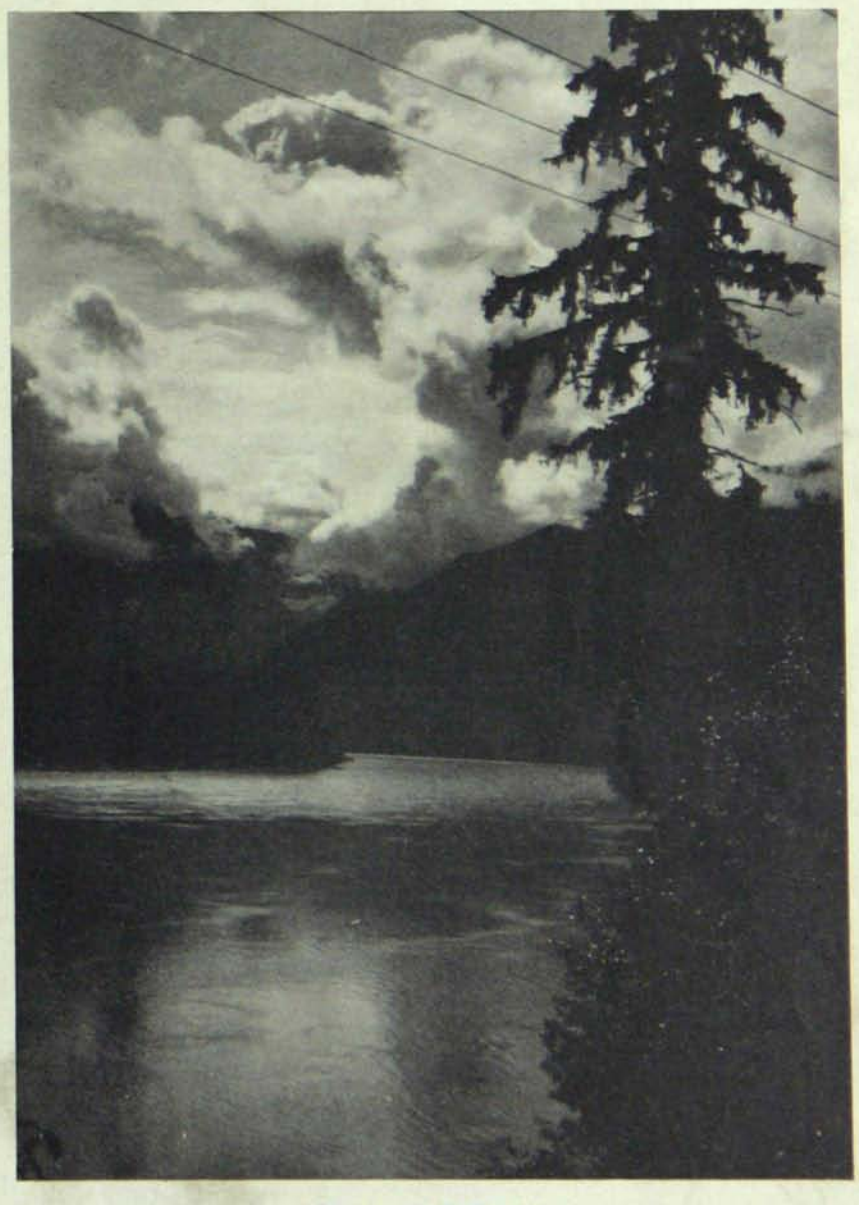
Roman complet: LE ROMAN DE PATRICE, par Marie STEPHANE

LA REVUE MODERNE

15¢

Etats-Unis: 25c.



L'annonce de l'orage

13e Année
MONTREAL, CANADA
Mai 1932 — N° 7

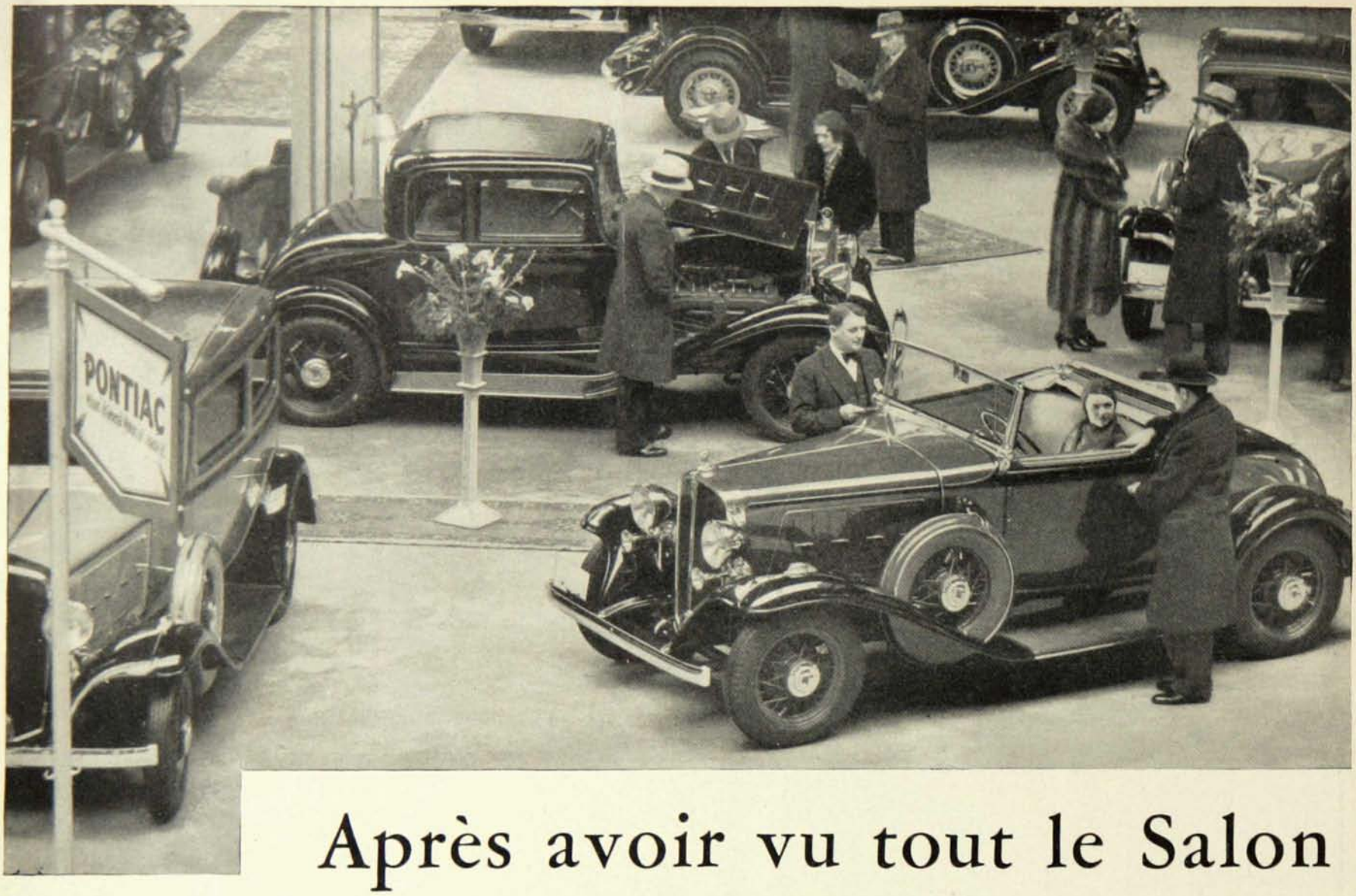


Photo prise au Salon Canadien National de l'Auto, Edifice de l'Automobile, Terrain de l'Exposition, Toronto, du 5 au 12 mars.

Après avoir vu tout le Salon

. . . . . *ils revinrent au Pontiac*

BEAUTE et valeur se voyaient partout au Salon Canadien National de l'Auto, mais après avoir vu tous les autos, des centaines de gens revenaient au Pontiac!

Pourquoi? Parce que le Pontiac apporte tous les perfectionnements importants de l'année dans le domaine des bas prix. Parce qu'il est facile de voir que le Pontiac, bien que marqué à bas prix, offre plus qu'un simple transport.

Vous avez dans cette belle voiture l'élégance et la distinction que vous désirez. Et vous obtenez la spaciosité, le luxe, la puissance et la vitesse d'un gros auto, sans que votre bourse en souffre.

Considérez les faits suivants. Marqué à partir de **$954** à l'usine, Oshawa, taxes en plus, le Pontiac vous donne un empattement de 114 pouces, 65 chevaux, le roulement libre, le changement de vitesses Syncro-Mesh, le Contrôle de Souplesse et d'autres caractéristiques de qualité inhérente, trop nombreuses pour les énumérer ici.

Faites une promenade d'essai dans cette fameuse voiture. Vous trouverez le nom et l'adresse de votre plus proche dépositaire sous "General Motors Products", à la section des annonces classées, dans votre livre de téléphone. Il mettra un auto à votre disposition, vous offrira un juste prix pour l'auto que vous conduisez actuellement et vous pourrez aussi profiter des conditions généreuses du mode de paiement GMAC.

GM GENERAL MOTORS PRODUCTS

PONTIAC SIX

PRODUIT AU CANADA

Montréal, Mai 1932

LA REVUE MODERNE

Revue mensuelle

Président-Directeur:
Noël-E. LANOIX

Rédacteur en chef ..... Jean BRUCHESI
Pages féminines ..... MARJOLAINE
Bureaux: 320 est, rue Notre-Dame
Tél. HArbour 6195

Bureaux à:
Toronto, New-York, Chicago, Londres, Ang.

PRIX D'ABONNEMENT:
Canada: 1 an.... $1.50 — Etats-Unis: 1 an.... $2.00

Sommaire

Arts Domestiques 3
Jean BRUCHESI
Petite Suite Marine 4
Rosaire DION
Une nuit à l'Ours Bleu 4
Jacques CEZEMBRE
L'oeuvre d'Henri Beau 5
Edmond BURON
Dans le monde des lettres 6-7
Jean BRUCHESI
Et le Désarmement? 7
J. B.
Voltaire et les Arpents de Neige 8
Pierre DAVIAULT
Souvenirs fugitifs du Nord-Ouest 9
Florence Polk HOLDING
La Vie Canadienne 10
JEAN-BAPTISTE
Les deux pourquoi 47
Berthe DELISLE

La symétrie et la féminité, *Celia Caroline Cole* 17
Un peu moins de symétrie . . . un peu plus de fantaisie 27
Les modes 28-33
Etudes graphologiques 37
Nos mots croisés 39
En causant 40
Les beaux plats 42
Le Courrier du mois 44
Mamans et bébés 45
La Petite Poste 50
MARJOLAINE

Tante Luce, *Nouvelle* 48
Le nouveau Ford 8 cylindres et un 4 amélioré 11
EN COLLABORATION

ROMAN

Le Roman de Patrice

Par Marie STEPHANE

Histoire excessivement captivante, dont l'émouvante trame se compose du conflit créé entre deux amis par l'amour qui les fait rivaux 13

Arts Domestiques

Par Jean BRUCHESI

ON n'a jamais, dans notre province, autant parlé d'arts domestiques que depuis une dizaine d'années. Les lecteurs de LA REVUE MODERNE ont eu, à plusieurs reprises, l'occasion de se renseigner ici même sur une des initiatives les plus propres à sauvegarder notre caractère national. Longtemps, les Américains et nos concitoyens anglais furent à peu près les seuls à s'occuper activement, pas toujours dans notre intérêt, de nos vieux meubles, de nos étoffes du pays et de notre folklore. Pour défendre, pour conserver une partie des plus précieuses de notre patrimoine, nos compatriotes étaient rares et peu, sinon pas compris. Dans ce regain d'intérêt dont nos arts domestiques sont présentement l'objet, MM. Georges Bouchard et Alphonse Désilets, sachons le reconnaître, ont eu leur large part.

Il n'existe pas un peuple, le moindrement civilisé, qui ne se soit livré, d'abord par nécessité, puis par besoin de traduire une idée ou un rêve, à la fabrication de meubles et d'ustensiles de ménage, au tissage de tapis et d'étoffes ou à ces arts plus délicats de la poterie et de la ferronnerie. Ainsi s'est peu à peu formé, dans les vieux pays d'Europe, un art véritable, l'art paysan, qu'il ne faut pas confondre avec la simple fabrication domestique. Il a fallu des siècles et des siècles de travail continu, l'appoint d'une tradition soigneusement transmise et enrichie, pour obtenir, au moyen des procédés les plus simples, des tissus, des faïences et des meubles qui méritent de prendre place parmi les œuvres d'art.

Ce spectacle, la Russie impériale nous l'offrait avant la guerre. La tradition s'est conservée sous le toit du paysan polonais, roumain — peut-être le plus artiste dans tout le Balkan — bulgare, serbe et hongrois, sans parler du potier italien, de la brodeuse suédoise, des dentellières belge et française.

C'est là qu'il nous faut aujourd'hui aller chercher des modèles ou des maîtres pour opérer la renaissance de nos arts domestiques et redonner à nos paysans la confiance en eux-mêmes.

Nos pères, dont le bagage matériel était si léger à l'époque où ils venaient défricher la Nouvelle-France, avaient appris à faire des meubles soit en s'inspirant du mobilier breton, normand ou provençal, soit en subissant l'influence du style anglais et du style colonial en vogue aux Etats-Unis. Nos grand'mères tissaient la toile et filaient la laine du pays pour l'usage domestique uniquement. Mais il est en général difficile, pour ne pas dire impossible, de rattacher leurs ouvrages aux traditions du coin de France d'où elles-mêmes venaient. Elles ont du reste, elles aussi, largement emprunté aux influences locales, au milieu américain. La ceinture fléchée, par exemple, s'il faut en croire les témoignages les plus autorisés, viendrait, non sans avoir subi d'importantes transformations, du lointain pays des Incas.

L'administration de la Nouvelle-France avait autre chose à faire qu'à favoriser le développement des arts domestiques. Sans l'Ecole de Saint-Joachim, fondée par Monseigneur de Laval, le régime français ne nous offrirait l'exemple d'aucune initiative sous ce rapport. Il nous reste aujourd'hui, dans certaines communautés religieuses de Québec et de Montréal, dans quelques vieilles demeures du temps des Français, des meubles transportés d'Europe ou fabriqués au Canada avant la Cession. On trouverait aussi bon nombre de pièces de faïence et d'objets de cuivre originaires de France. Quant aux tissus, dont la fabrication locale a précédé le traité de Paris, on nous affirme qu'ils sont presque tous dans des musées ou des bibliothèques des Etats-Unis.

Sous la domination anglaise, nos paysans ont continué, dans une certaine mesure, à travailler le bois, fabriquant leurs propres meubles. Nos paysannes ont tissé et filé à l'exemple de leurs devancières. Mais le produit de leur travail, qui se traduisait rarement en œuvres d'art, ne sortait pas de la maison familiale ou du village. Un jour, toutefois, des touristes américains entreprirent de râfler les ouvrages de nos artisans campagnards: vieux meubles sculptés au couteau, tapis et couvertures de laine fabriqués à la maison sur le métier centenaire. Un peu plus, sans une heureuse réaction, nous aurions perdu complètement ce que M. Jean-Marie Gauvreau appelle "la collection la plus précieuse de nos anciennes traditions: les petits métiers".

Aujourd'hui, le touriste américain ou anglais ne renonce pas à l'idée de rapporter un souvenir de nos campagnes. Les produits de notre industrie domestique jadis prospère font l'objet d'une demande de plus en plus considérable. L'"habitant" commence à se rendre compte qu'il y a là, pour lui, une source de revenus supplémentaires. Il a compris que le travail de ses mains, pendant que la terre ne produit pas, l'aiderait à accroitre ses ressources. Mais il reste un écueil à éviter: la fabrication d'objets grotesques et grossiers qui arrêteraient rapidement l'essor des arts domestiques

C'est pour éviter cet écueil, pour imprimer des directives rationnelles à un très bon mouvement, pour renouer le fil des traditions interrompues et servir la cause du véritable art paysan que l'honorable M. Perron confiait, il y a deux ans, à M. Oscar A. Bériau, la rude tâche de fonder une Ecole des Arts domestiques. Chimiste, M. Bériau avait, dans ses moments de loisir, amassé une imposante documentation sur les arts domestiques. Soutenu, poussé par le nouveau ministre de l'agriculture, l'honorable M. Godbout qui, comme son prédécesseur, ne cache pas son enthousiasme pour la renaissance des petits métiers, des industries domestiques et de l'art paysan dans la province de Québec, M. Bériau s'est mis à l'œuvre sans tarder. On fit venir des professeurs d'Europe. On acheta une collection de tissus et de tapis européens. Les élèves affluèrent, laïques et religieuses. On fabriqua des métiers dans la province, on copia les vieux modèles français de tissus perdus pour nous. Presque en même temps, sinon un peu plus tôt, M. Alphonse Bélanger confiait à M. Jean-Marie Gauvreau la mission d'organiser et de diriger à l'Ecole Technique une section d'ébénisterie, tâche qui se complètera, sous les auspices de l'Ecole provinciale, par un travail de vulgarisation susceptible de populariser la fabrication du meuble à la campagne.

Former des maîtres et institutrices qui, à leur tour, serviront la cause des arts domestiques dans les paroisses et les campagnes, en enseignant la technique des petits métiers, en montrant au cultivateur tout le parti qu'il peut tirer des bois canadiens, à sa femme ou à sa fille le profit que rapportera la fabrication des tissus et tapis: tel est le premier objectif de l'Ecole provinciale. Mais celle-ci n'est en somme qu'un des articles du vaste programme préconisé en faveur des arts domestiques. Il ne suffit pas que le cultivateur fabrique, pendant l'hiver, des meubles qu'il utilisera. On veut susciter de véritables vocations d'artisans parmi les jeunes gens qui seront ainsi retenus sur la terre. A ceux-là on donnera, on donne déjà des modèles, non pas pour qu'ils les copient, mais pour qu'ils s'en inspirent, avec le secret et légitime espoir qu'ils offriront, un jour, des œuvres d'art capables de soutenir la comparaison avec les produits de l'art paysan européen. L'Exposition tenue à la Palestre de l'A. C. J. C. dans la dernière quinzaine d'avril a, du reste, mis sous les yeux de milliers de visiteurs émerveillés des articles: tapis, meubles paysans, couvertures, pièces de drap et même de la poterie fabriquée avec de l'argile canadienne, qui

(*Suite à la page 4*)

JARDIN DU POETE

Petite Suite Marine

"Mais, ô mon coeur, entend
le chant des matelots".

I

LA MER!... toujours, la mer immense et palpitante
Déroule à l'infini ses ondulations,
Et le soleil, de ses réverbérations,
Tachète d'un or blanc la vague bleuissante.

La-bas une voilette ouvre sa longue sente
D'un vol insinuant et leste d'alcyons,
En berçant ses trois mâts dont les inflexions
Scandent les rêves fous que l'azur mol enchante.

Seul sur les sables gris, dans un demi-sommeil,
Un couple aux cils mi-clos regarde le soleil
Infiltrer dans les chairs sa chaleur langoureuse,

Tandis que la mer bleue, au charmeur clapotis,
Hypnotisant les coeurs dans l'extase amoureuse,
Se brise sur la grève en accords infinis!

II

INVISIBLE, la mer se lamente là-bas.
L'Eté s'épand encor dans l'herbe et le feuillage.
Eux foulent lentement le sentier du bocage;
Sur les cailloux mousseux, légers, glissent leurs pas.

Ils ont vu, à travers le vivant entrelacs
Des branches, sur l'azur se glisser des nuages.
La mer étourdissant l'âme des coquillages,
Leur chantonne, de loin, des chants très doux, tout bas.

Or, malgré le soleil qui ruisselle en arpège,
Un rosier né d'hier tombe et se désagrège.
— Et je comprends l'attrait subtil de ce sentier,
Ce chemin plein de calme auprès des folles vagues
Où l'on entend encor le vent psalmodier
Les baisers de la grève au Rêve qui divague.

III

OCEAN bleu, si bleu, si bleu!
Berce d'amour leur âme atone!
La foule a fui devant l'automne.
Finis la musique et le jeu!

Déserte et très lente, la plage
Livre au soleil ses sables d'or.
Et le vieux quai là-bas s'endort
Sous les yeux clos des étalages.

Les rochers offrent leurs flancs nus
A la saline et blanche écume.
Au ciel il flotte de la brume.
Une mouette, en des vols drus,

Raye l'air bleu du ciel d'automne.
Leur rêve s'endort peu à peu.
Océan bleu, si bleu, si bleu!
Berce d'amour leur coeur atone!

IV

COMME la mer est triste, aujourd'hui!... on dirait
Que ses flots tourmentés sur la dune sanglotent:
Une lourde torpeur gite au creux de la grotte
Où, seuls, ils sont venus par le brouillard épais.

Une lueur opaque enveloppe la terre.
Au ciel pas un oiseau.
Et sur la mer déserte où brame le mystère
Nulle ombre d'un vaisseau.

Des îles, au lointain, dans la brume mouillées,
S'endorment du sommeil de leurs rêves éteints.
Des nuages pareils à des outres d'étain
Se meuvent lourdement sur la voute endeuillée.

La mer n'enchante plus leurs yeux de son trésor
De riantes images,
Elle ne chante plus l'attrait magique et fort
Des enivrants voyages,

Elle ne parle plus que de rêves finis,
De défuntes amours et de rades mauvaises.
La mer voudrait briser son front sur les falaises!
La mer, comme elle et lui, veut mourir aujourd'hui.

Hampton Beach — Rosaire DION

UNE NUIT A L'OURS BLEU

Par Jacques Cezembre

NOUS avions profité des vacances de Pâques, cette année-là, mon ami Mathew et moi, pour entreprendre un voyage à bicyclette dans le sud de l'Irlande.

Drôle de type, ce Mothew, gai à certaines heures et à d'autres, sombre et inquiet. Son enfance s'était écoulée aux Indes, dans les postes perdus en pleine jungle où son père commandait des détachements. Les contes effrayants de sa nourrice indigène l'avaient impressionné pour toujours. Mothew était brave — il l'a prouvé depuis en se faisant tuer devant Arras — mais il avait plus de mérite qu'un autre à se montrer brave car, mieux qu'un autre, il savait ce qu'est la peur.

Un soir le crépuscule nous surprit entre Kinsale et Klonakilty, dans le comté de Cork. La campagne s'endormait, déserte et calme. A travers les feuilles frissonnantes des trembles bordant la route la vue s'allongeait à l'infini sur l'étendue désolée des landes. Nous roulions en silence, émus un peu par ce paysage mélancolique, quand un vol de corneilles s'enlevant à notre gauche fit dévier légèrement mon camarade.

— Mauvais présage, murmura-t-il.

Je le plaisantai sur sa manie d'interpréter sinistrement les faits les plus ordinaires mais il ne répondit rien, baissant la tête et pédalant plus vite car l'obscurité s'épaississait autour de nous, jusqu'au moment où il se redressa presque joyeux.

— Voici une lumière, là-bas.

C'était une maison en bordure de la route. Deux fenêtres éclairées, percées sans symétrie, lui faisaient des yeux louches. Son enseigne geignait sur une tige rouillée: "A l'Ours Bleu". Une femme vint au-devant de nous. La lueur d'une lanterne accentuait sa face anguleuse. D'un air hésitant, elle s'excusa de ne pouvoir nous loger. Il venait de lui arriver des voyageurs, et vraiment...

— Mistress Kinney, interrompit un garçon d'écurie, pourquoi ne donneriez-vous pas la chambre bleue à ces gentlemen? Vous savez bien qu'elle est disponible et contient justement deux lits.

Il me sembla que le regard de l'hôtesse foudroyait l'homme, mais la proposition de celui-ci accaparait toute mon attention. Nous eûmes beaucoup de peine à convaincre cette femme et quand enfin nous fûmes seuls dans la chambre:

— Ne trouvez-vous pas cette maison bizarre, dit Mothew. C'est la première fois que je rencontre une hôtelière aussi peu soucieuse de ses intérêts car, après tout, cette chambre vaut bien des chambres d'auberges.

Mon ami fut bientôt couché. Pour moi, j'étudiai pendant quelques instants notre étape du lendemain sur la carte du comté et, m'étant mis au lit à mon tour, je remarquai avant de souffler la bougie que Mothew dormait déjà.

L'auberge était absolument silencieuse et le sommeil me gagnait. Je le sentais à la déformation des idées qui se mouvaient avec peine dans ma tête comme des nuages lourds. Je dormais ensuite, je crois. Combien de temps? Cela n'a pas grande importance.

Quel cri, tout à coup, près de moi!... Etait-ce dans mon rêve ou dans la réalité... J'écoutai. La pendule marchait régulièrement. La lune, à travers les carreaux, semblait une lanterne vénitienne suspendue à la fenêtre. Je tirai à pleines mains sur mes cheveux. J'étais éveillé. J'avais entendu le cri!

— Mothew, appelai-je, Mothew?

— La lumière... râla-t-il.

J'allumai la bougie. En apercevant mon camarade assis dans son lit et horriblement pâle, je compris que c'était lui qui avait crié.

— Vous êtes souffrant, mon vieux?

— Non, j'ai vu un homme, un vieillard à barbe blanche qui s'avançait vers moi comme pour m'arracher de ma couche. Quittons cette maison, mon ami, quittons-la tout de suite.

— Voyons, calmez-vous. Il s'agit d'un cauchemar. Comment voulez-vous que quelqu'un se soit introduit ici. La porte est fermée à clef?

Mothew se tenait le front à deux mains. Sur son grand et robuste corps passaient les frissons de épouvante.

— Ses terribles yeux gris, répétait-il. Je voulais le repousser mais sa main froide s'est posée sur mon épaule. Alors, malgré moi, j'ai hurlé.

— Et il est parti à travers le mur? dis-je, adoptant intentionnellement le ton de la plaisanterie pour le rassurer.

Je le raisonnai longtemps. Peu à peu il parut plus rassuré. Finalement, après m'avoir arraché la promesse que nous partirions dès l'aurore, il se rejeta dans son lit, affirmant qu'il ne fermerait plus l'œil de la nuit.

C'est machinalement, je pense, que je soufflai la bougie et Mothew n'osa pas protester. Deux heures ne s'étaient pas écoulées qu'un nouveau cri aigu, terrifiant, me dressait debout. La lune avait dépassé le cadre de la fenêtre. J'écarquillais les yeux et ne distinguais rien. Alors seulement je songeai à faire de la lumière. Ma main tremblait. Quand enfin, de la mèche grésillante s'épandit une lueur jaunâtre, je regardai autour de moi, haletant, angoissé.

— Le voyez-vous? cria Mothew, et sa voix était aussi blanche que son visage était blême, le voyez-vous, là, malgré la lumière?

Devant son doigt tendu je n'aperçus que son lit bouleversé. Il s'était accroché à moi comme un naufragé à son sauveteur et me poussait vers la fenêtre. Sa main désignait toujours l'être invisible pour moi qu'il paraissait voir réellement.

— Le voyez-vous maintenant? Il a pris le rasoir sur l'étagère... Mon Dieu!...

Il y avait bien, en effet, une étagère au dessus de la cheminée, mais je n'aperçus rien d'autre. Le doigt de Mothew désignait un point mobile, parcourant la chambre en travers. Il s'arrêta devant la glace.

— C'est la lumière, la lumière... Sans la lumière il m'étranglait. Ah!

Je regardais la bougie. J'entendis l'espèce de soupir léger que produisit la flamme en se couchant. Je la vis filer horizontalement puis s'éteindre et tout rentra dans les ténèbres.

Cela s'était fait si rapidement que je demeurai roide contre la fenêtre.

— C'est le vent, criai-je, le vent de la cheminée qui l'a éteinte. Il n'y a rien, rien...

Mais Mothew étreignait férocement mes mains.

— Regardez-le devant la glace... Il se coupe le cou.

Je n'ai gardé qu'un souvenir confus de ce qui suivit. C'est moi qui ai dû ouvrir la porte. Je m'élançai, roulai dans l'escalier de marche en marche. Je me retrouvai devant l'hôtelière que le bruit avait attirée à la porte de sa chambre. Derrière elle je vis la pièce éclairée et m'y précipitai d'instinct.

Mais, le seuil à peine franchi, je me ramassai sur moi-même, terrifié. L'abat-jour incliné d'une lampe projetait toute la lumière sur un grand portrait. Et alors, je le reconnus. Ses traits caractéristiques décrits par Mothew qui les avait vus restaient si parfaitement présents à ma mémoire que je le reconnus.

C'était lui. Je le compris mieux encore à l'expression de mon camarade quand, ayant aperçu le portrait à son tour, il roula évanoui sur le parquet.

— Pauvres gentlemen, criait la vieille femme en pleurant, j'avais bien raison de ne pas vouloir vous louer cette chambre. Pauvres gentlemen... C'est là que mon mari s'est tranché la gorge d'un coup de rasoir, il y a eu exactement dix ans cette nuit.

Arts domestiques

(*Suite de la page 3*)

permettent de saluer déjà le brillant avenir de nos arts domestiques.

Et, dans tout cela, le côté pratique n'est pas négligé. Car, pour que le cultivateur ou l'artisan puissent vendre, sans être exploités et sans, par ailleurs, tromper la clientèle sur la qualité de la marchandise, des coopératives seront formées, qui répondront aux demandes d'un marché appelé à se développer d'une année à l'autre.

Restauration des petits métiers et renaissance des Arts domestiques, tout en contribuant à former le goût artistique, serviront la bonne renommée de notre province. Parce qu'elles apportent au peuple des campagnes une nouvelle source de revenus, une espèce de soupape de sûreté pour les temps de crise, elles seront un remède efficace contre la coulée vers les villes. L'économie nationale et l'art seront donc à la fois les bénéficiaires d'un mouvement dont les auteurs acquièrent ainsi des droits incontestables à notre reconnaissance. J. B.

L'OEUVRE D'HENRI BEAU

Par EDMOND BURON

JE connais Henri Beau depuis un quart de siècle.— Vous pensez que cet aveu m'amènera à dire que cela ne me rajeunit pas? — Erreur: cela me rajeunit; et, de plus, cela me redonne ma timidité première et la discrétion que j'ai toujours eue en présence du talent. Voici un artiste consommé, un technicien coté que les critiques ont, depuis vingt-cinq ans, signalé mainte fois, avec respect, quelquefois avec des éloges francs et mésurés comme il convient à des juges, et quelquefois avec des expressions de louanges absolues.

On sait combien il est difficile à un censeur de se laisser attendrir; c'est Joubert, je crois, qui disait que le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touché des très belles choses. Les véritables artistes, en quelque genre que ce soit, aiment à être critiqués par des Maîtres; ils ont ,au moins, la satisfaction d'être compris. C'est beaucoup. Et, s'il arrive à un Aristarque de déclarer, comme le fait s'est produit, il y a quelque années, dans les colonnes du *Temps*, que les portraits d'Henri Beau sont les seuls dignes d'attention de toute la production du Salon, voilà un témoignage dont un artiste peut être fier.

(Photo Marc Vaux)

L'entrée du port de La Rochelle

Beau a été, en France, l'objet d'un attention qui s'est accentuée d'année en année. Je ne parle pas seulement du monde des Salons, du public qui, distraitement, s'arrête devant les toiles réussies. Les critiques officiels qui rendent compte des œuvres exposées, ne peuvent, devant des centaines de mêtres de cimaise, qu'être superficiels. Il en est qui se bornent à apprécier les productions d'artistes connus: aujourd'hui, Beau est toujours de ceux-ci. En outre, il a la bonne fortune de trouver autant de justice chez les amateurs ou connaisseurs indépendants. Ces distinctions ne sont pas moins honorables et elles sont surtout rémunératrices.

C'est la consécration du talent .Cette satisfaction, notre compatriote l'a eue plus d'une fois. On trouve de ses œuvres, aujourd'hui, dans des collections particulières à Paris, Marseille, Bordeaux, Perpignan, New York, Montréal, sans parler d'Ottawa, où quantité de ses travaux sont rangés dans la Galerie du Musée des Archives. Le Département des Archives historiques a été bien inspiré de demander à ce virtuose du plein air des vues des ports de France qui étaient les dernières visions de la patrie que nos pères emportaient dans leurs mémoires.

Ce sont des documents historiques chers à notre piété: La Rochelle, Saint Malo, Bayonne. Honfleur. Saint-Jean-de-Luz, Dieppe, Rouen, et, bientôt, Brouage que j'ai vu sur le chevalet. Le port de Brouage sera peut-être une des plus belles réussites de la carrière de cet artiste. Ce tableau n'a été abordé qu'après toute une série de dessins, d'études, aquarelles du même sujet, qui sont déjà en place dans les Galeries d'Ottawa.

Outre ces tableaux originaux, Beau a exécuté, pour l'ornementation de cette Galerie nationale, des copies de portraits anciens de personnages de l'histoire canadienne. Très maître de son art, il sait s'imprêgner de l'atmosphère où des artistes d'autrefois ont partraituré, de leur vivant, un Bougainville, un Vaudreuil, une Guercheville, un Bégon. C'est ainsi qu'il a reproduit, avec une fidélité impeccable, les portraits de ces hommes et quelques autres comme Robert de la Morandière, Hertel de Rouville, Le Gardeur de Tilly, Rémy de Courcelles, Costebelle, etc.

Les voyageurs qui passent à Ottawa doivent être profondément édifiés à la vue de cette Galerie. Les diplomates français qui se succèderont dans la capitale fédérale, auront, là, une représentation picturale de la grande époque de l'Histoire de France.

Il est heureux que ces portraits des ports du Ponant français soient des œuvres dont le pays puisse s'enorgueillir. Nous affichons assez volontiers, soit en lettres, soit en arts, des pauvretés humiliantes. Mais, dans cette Galerie, nous sommes assurés d'être honorés et par les sujets traités et par le talent de l'artiste.

Ceux qui connaissent ces pièces tremblent à la pensée qu'elles sont exposées, plus qu'en Europe, à être détruites par les incendies si fréquents en Amérique. Il en est des objets de Musée comme des documents d'archives: on voudrait les posséder en double ou triple exemplaire et conservés dans des abris éloignés les uns des autres pour, qu'advenant un sinistre, la nation puisse se féliciter de n'être pas totalement frustrée.

Perdrait-on ces toiles de grande valeur qu'il nous resterait, de Beau, des œuvres qu'on trouvera, en France, dans des galeries particulières, telles que celles du Dr Bracq, de Lagarde (ancien Directeur de l'Opéra), de la Municipalité parisienne, du Général Lallier, etc, et même au Canada où quelques connaisseurs avisés ont su acquérir des œuvres du Maître canadien, ce sont, entre autres, MM. A. Brunet, F. de Martigny, les docteurs Normandin et Marien. En outre, le Parlement de Québec et l'Hôtel Alexandra, de Winnipeg ont été, en partie, décorés par Beau.

***

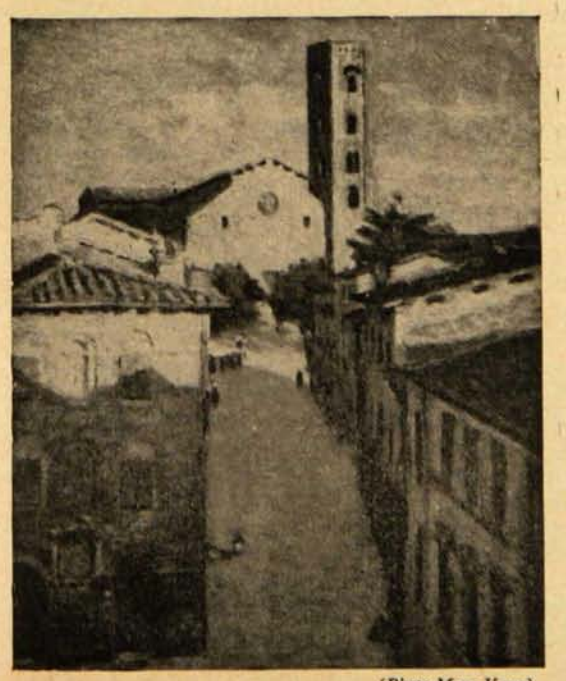
Il y a dans le talent de cet artiste des facultés et des minuties qui trahissent l'ancien professeur de dessin. C'est un peu comme la culture classique chez un écrivain. Aussi, cette disposition à l'esprit doctrinal apparait-elle dans les entretiens de l'artiste avec ses pairs . L'expérience, les souvenirs personnels, les lectures et une éducation de l'œil, habitué aux caprices de la lumière donnent une maturité d'esprit que les critiques professionnels discernent vite.

L'art de Beau ne se distingue pas par des nouveautés tapageuses. C'est un esprit clair, précis, sobre; son rêve intérieur n'est pas obscur, ni abscons. Il se révèle dans une sage et raisonnable manifestation. Quelquefois, dans ces dernières années, son sens visuel s'est modifié délicatement par une perception plus fraîche et plus jeune, mais toujours réaliste, jamais romantique. Il a été prompt à se rendre aux arguments des impressionnistes, mais il n'a rien outré. Son *port de la Rochelle* accuse une teinte délicieuse que les fervents de la mer regarderont toujours avec joie. Le paysage de *Nesle-la-Vallée*, représentant une pointe de terre baignée d'eaux stagnantes, en sous-bois, rend bien sensiblement cette douceur si familière aux amants du climat de l'Ile-de-France.

Beau n'a pas un tempérament bizarre, ni fantasque; il n'est pas moqueur, ni esthète dans le mauvais sens du mot. Il ne s'échauffe pas et ne verse jamais dans le lyrisme ou la grandiloquence. Voyez la petite rue de Sienne et l'*Eglise dei Servi:* c'est la pleine lumière italienne. On ne remarque même pas que l'auteur a une véritable passion pour les vieilles pierres. Il accusera peut-être ce goût tout personnel dans son *Brouage*, actuellement sur le chantier; mais, là, l'accent n'est pas choquant, d'autant que l'artiste s'est mué en historien. C'est que *Brouage* est un port désaffecté, abandonné des hommes et de la mer. C'est un lieu cher à tout pèlerin canadien, et si évocateur d'un passé de vaillance! L'âme de Champlain en sera touchée.

Beau s'est fait remarquer, dans les dernières expositions, par des scènes d'intimité, des intérieurs où, semble-t-il, sa fine sensibilité trouve une expression précieuse. Avec le plein-air et l'intérieur on a les deux pôles autour desquels son inspiration prend le plus de puissance. Pas mondain, pas sportif, l'esprit équanime, il s'attendrit dans un coin de son atelier; il en fait son royaume qu'il emplit d'une atmosphère toujours sincère, chaude, familiale. Il se connait et s'applique à perfectionner, par la lecture et la conversation, la somme des maximes qui, le mieux, conditionnent sa conception artistique.

(*Suite à la page 49*)



(Photo Marc Vaux)

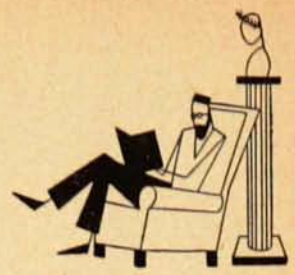
Eglise dei Servi à Sienne

(Photo Marc Vaux)

Le peintre Henri Beau

Dans le Monde des Lettres

Par Jean BRUCHESI



Livres canadiens (1)

UNE loi provinciale, due à l'initiative de l'honorable docteur Choquette, conseiller législatif, oblige, depuis le 1er janvier 1926, les diverses commissions scolaires à acheter des livres canadiens. La loi détermine même la proportion de ces achats: 50 pour cent des achats de livres de récompense. C'est pour se conformer à cette loi que les commissions scolaires de la province, (1) s'il faut en croire leur Etat financier pour l'année 1930 seulement, ont dépensé la somme de $72,137.88 en achats de livres canadiens et $49,523.29 pour des livres étrangers. Voilà des chiffres qui devraient apporter un baume aux blessures dont souffrent les écrivains en ce pays. Et j'emploie à dessein le conditionnel, car, en certains milieux avertis, on commence à mettre en doute l'authenticité des chiffres rapportés dans l'*Etat financier des commissions scolaires de la province*, de 1926 à 1930.

C'est M. Harry Bernard, le si sympathique romancier du terroir et directeur du doyen de la presse canadienne de langue française, le *Courrier de Saint-Hyacinthe*, qui vient d'accrocher le grelot. Dans un article que nous avons reçu, M. Bernard se demande si les livres canadiens, dont les différents rapports établissent l'achat, ont vraiment été achetés, "s'il y a vraiment à vendre, dans la province de Québec, autant de livres canadiens que les commissions scolaires déclarent, chaque année, en avoir acheté". Voici, du reste, la conclusion de l'article de M. Bernard.

"Il semble invraisemblable que les éditeurs canadiens et les libraires soient en mesure de fournir, aux seules commissions scolaires, les quantités de livres canadiens que supposent les montants ci-dessus. Il faut mettre en ligne de compte que le grand public, les institutions d'enseignement indépendantes, les collèges classiques, absorbent eux aussi quantité d'ouvrages. Le gouvernement lui-même distribue chaque année des sommes considérables aux écrivains canadiens et à leurs éditeurs. En la seule année scolaire 1930-1931, le gouvernement provincial a fait distribuer la quantité incroyable de 65, 610 volumes, tous canadiens. C'est autant de livres qu'éditeurs, libraires, auteurs, ont dû fournir. Plus l'on examine la situation, et plus il semble patent que nombre de commissions scolaires font au gouvernement, quant à leurs achats de livres de récompense, des rapports faux. Nous pouvons nous tromper. Seul le gouvernement peut savoir la vérité, en posant aux secrétaires des commissions certaines questions précises. En attendant, nous nous réservons le droit de douter. Nous soumettons nos constatations à l'hon. M. David, secrétaire de la Province, à l'hon. M. Delâge, surintendant de l'Instruction publique".

Nous croyons savoir que l'Association des Auteurs canadiens entreprendra sous peu des démarches auprès du secrétaire de la Province pour dissiper le doute qui plane sur l'authenticité des rapports des commissions scolaires. Il y va de l'intérêt des auteurs, de l'éducation de nos enfants et de la bonne renommée de la province elle-même. Si nous voulons que notre littérature se développe, il faut lui faciliter la tâche, et si nous voulons que notre jeunesse ait une formation vraiment canadienne, il faut éliminer, dans toute la mesure du possible, les éléments contraires à cette formation. Et tout le monde admettra que les livres de récompense, si bien reliés soient-ils, doivent totalement disparaître lorsqu'ils ne renferment rien d'utile pour l'âme, le cœur et l'esprit des enfants de chez nous.

D'autre part, comme M. Harry Bernard a bien pris soin de le dire, on aurait tort de penser que les auteurs de livres canadiens en ont contre le gouvernement de Québec et encore moins contre l'honorable M. David. Le secrétaire de la province a toujours été le protecteur généreux et dévoué des lettres et des arts. Le gouvernement auquel il appartient n'a jamais refusé d'encourager nos écrivains et nos artistes. Qu'on nous permette de leur renouveler l'hommage de notre gratitude.

(1) Il convient de faire exception pour la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal qui, chaque année, achète généreusement des livres canadiens et dont le rapport ne figure pas dans l'**Etat financier des Commissions scolaires**. Rien de plus facile, du reste, que de vérifier les achats de cette Commission.

Un nouveau journal

IL s'appelle L'*Action Musicale*, paraîtra les 2e et 4e samedis de chaque mois et a pour rédacteur en chef M. Eugène Lapierre, l'infatigable et tenace directeur du Conservatoire National de Musique. Nos lecteurs n'ignorent pas que M. Lapierre,— un ancien étudiant d'Europe, soit dit en passant,— avait conçu le magnifique projet, non abandonné, de doter la ville de Montréal d'une vaste salle de concerts et de loger en même temps l'indispensable Conservatoire. Le malheur voulut que les promoteurs de l'entreprise jetassent les yeux sur la bibliothèque Saint-Sulpice qu'on disait à la veille de fermer et qui, depuis, n'ayant pas, aux yeux du peuple souverain, l'utilité d'une baignoire, d'un tunnel ou d'une vespasienne, attend la résurrection des morts. Le projet de M. Lapierre, lui aussi, attend son heure. Gardons, malgré tout, l'espoir de posséder, dans cette ville qui se glorifie, les jours de Saint-Jean-Baptiste, d'être aux trois-quarts française, à la fois une Bibliothèque Saint-Sulpice large ouverte et un Conservatoire convenablement installé.

Mais pour en revenir à L'*Action Musicale* qui ne manquera certainement pas de combattre pour ces deux causes, intimement liées à l'avenir de l'Intelligence dans cette province, comment ne pas souligner le geste hardi et générateur d'espérance de notre ami Eugène Lapierre? Lancer un journal en pleine crise, au milieu d'une population dont c'est le petit nombre qui a le goût des lectures sérieuses, vraiment substantielles, n'est-ce pas une manifestation de courage digne de recueillir les applaudissements et les encouragements enthousiastes de tous nos "intellectuels"? Et déjà, en effet, la circulation de L'*Action Musicale* atteint avec le premier numéro le chiffre respectable de 10,000 copies. Ses premiers lecteurs, ses premiers abonnés se recrutent principalement, parmi les musiciens, professionnels ou non. Mais il importe de souligner que L'*Action Musicale* est aussi littéraire et artistique. Elle a d'abord pour objet de "répandre parmi le public et parmi les musiciens l'esprit de la véritable critique, de signaler les efforts qui sont faits pour l'exécution et la propagande de la bonne musique, d'améliorer par une critique éclairée les programmes des émissions radiophoniques", etc. Mais elle ouvre généreusement ses colonnes à la littérature et aux arts plastiques qui auront là une tribune de plus en plus nécessaire.

C'est de tout cela qu'il convient de féliciter M. Eugène Lapierre.

Fastes trifluviens

C'EST le titre d'une brochure illustrée publiée en juin dernier par la Société Saint-Jean-Baptiste des Trois-Rivières, en collaboration avec la Société d'Histoire régionale. L'auteur, dont l'anonymat ne saurait être longtemps respecté, prêtre éclairé, profondément et intelligemment — ce qui est plus rare — attaché à sa petite patrie, a résumé, en quelques pages, les grandes dates de l'histoire trifluvienne sous le régime français. Cette histoire régionale commence, à proprement parler, avant la fondation de la ville par le sieur de Laviolette, le 4 juillet 1634, et l'historiographe des Trois-Rivières en rattache les origines à la messe célébrée le 26 juillet 1615 par le Père Denis Jamet sur la rive du fleuve, dans ce lieu, disait Champlain, "propre pour habiter". Mais l'existence officielle ne remonte qu'à l'année 1634, et la ville des Trois-Rivières s'apprête déjà à célébrer, dans deux ans, le troisième centenaire de sa fondation. Ce glorieux anniversaire, qui donnera lieu sans doute à de belles et pratiques manifestations de foi patriotique, coincidera heureusement avec celui de la découverte du Canada. Dans l'un comme dans l'autre cas, il doit s'agir avant tout, de souligner les leçons qu'inspire le rappel de semblables événements, de faire un retour sur le passé, de marquer les hausses et les baisses et, à l'exemple des navigateurs, de faire le point pour déterminer la position actuelle du groupe français en Amérique.

Nos amis des Trois-Rivières ne pouvaient donner à la célébration du troisième centenaire, de meilleure préface qu'un concours littéraire sur des sujets d'histoire locale. Voici les conditions de ce concours offert par *Le Bien Public* à tous les écrivains de notre pays, jeunes et vieux.

SUJET.— Les concurrents devront présenter un travail littéraire d'au moins 1,500 mots sur un thème emprunté à l'histoire de la région trifluvienne. Cette composition pourra être un tableau, un récit, une nouvelle, un conte, etc. Toute latitude est laissée quant au genre littéraire adopté, à condition que le décor, les personnages, les faits soient empruntés à notre histoire locale. Même les œuvrès de pure imagination seront admises pourvu que la vraisemblance historique et la couleur locale soient respectées. Le travail peut être fait en prose ou en vers. (Par région trifluvienne, nous entendons toute la Vallée du St-Maurice).

DUREE: — Les travaux devront parvenir au BIEN PUBLIC, au plus tard le 10 mai. Il faudra les signer d'un pseudonyme. Les noms et adresse du concurrent seront mis sous enveloppe et accompagneront la copie.

DOUBLE CATEGORIE: — Pour donner une chance loyale à tous, les concurrents seront divisés en deux groupes: le groupe A comprendra les "plus de 20 ans", le groupe B, "les moins de 20 ans". Chaque groupe sera jugé par un comité spécial de trois juges. Toutes les compositions envoyées devront porter bien en évidence la catégorie du concurrent: A ou B.

PRIX: — a) Pour le Groupe A: 1er prix, $20.00; 2e, $15.00; 3e, $10.00; 4e, Volumes; 5e, Volumes.

b) Pour le Groupe B: 1er prix, $10.00; 2e, $7.00; 3e, $3.00; 4e, Volumes; 5e, Volumes; 6e, Volumes.

Pour plus amples renseignements s'adresser au Directeur du Concours "Le Bien Public", casier postal 170, Les Trois-Rivières.

Commerce rouge (1)

JOURNALISTE éminent, l'Américain Knickerbocker, qui parcourait en 1931 l'Union des Républiques socialistes soviétiques de Russie, vient de publier les les fruits de son enquête minutieuse sur le commerce rouge. Dans son livre, M. Knickerbocker ne prend pas parti pour ou contre le régime politique instauré par les Soviets en 1917 et maintenu par eux au moyen d'une véritable dictature qui ne recule devant rien. S'appuyant sur une documentation impressionnante, il a voulu souligner le danger que le commerce rouge fait courir au commerce des pays capitalistes d'Europe, danger auquel n'échappe pas — et c'est une des conclusions de son ouvrage — le commerce des Etats-Unis eux-mêmes. Car la concurrence introduite sur les marchés européens par les méthodes soviétiques, par le Monopole soviétique du Commerce extérieur, si elle désorganise la production européenne, frappe aussi durement les exportateurs américains.

M. Knickerbocker a visité d'abord la Foire de Milan où l'exposition des produits soviétiques illustrait d'éclatante façon la menace du dumping russe. A Gênes, à Paris, à Anvers, à Rotterdam, à Londres, à Liverpool, dans les ports de la Scandinavie ou des Etats de la Baltique et dans les Balkans, il a retrouvé les mêmes produits venus de Russie, offerts à des prix défiant toute concurrence. Car, pour équiper son industrie, pour rationaliser l'exploitation de ses ressources naturelles, pour atteindre aux prévisions du célèbre Plan Quinquennal 1927-1932 auquel elle donne déjà une suite par l'annonce du second Plan Quinquennal 1932-1937, la Russie rouge doit vendre à tout prix son blé, son charbon, son lin, son bois, ses fourrures. C'est ainsi qu'elle se procurera les sommes d'argent nécessaires pour se donner en retour une industrie capable de rivaliser avec celle des pays capitalistes et même de les dépasser.

Partout aussi, M. Knickerbocker s'est rendu compte de l'inefficacité des quelques moyens de défense employés par de rares gouvernements. Car, en face de la menace soviétique, l'Europe est divisée. Dans les six pays qui

(1) Un vol., traduction Alice Guéboud — FLAMMARION 1932

ont adopté ces mesures de défense contre le *dumping* russe, les intérêts des commerçants, des commissionnaires et des ports rendent impossible une énergique réaction. Dans les autres pays, où la division des intérêts est encore plus accentuée, gouvernements et particuliers préfèrent un bénéfice immédiat au risque lointain d'un danger problématique. On accorde des crédits aux Russes qui inondent les marchés locaux. On leur vend des métiers à tisser comme à Manchester, des scieries comme en Suède, des machines aratoires comme aux Etats-Unis, des baleinières comme en Norvège, quand ce ne sont pas des experts, des techniciens et des ouvriers, venus d'Allemagne ou d'Amérique qui construisent et dirigent des usines soviétiques, des stations électriques ou des barrages. Ainsi la Russie rouge s'arme pour mieux lutter contre les pays capitalistes, se prépare à devenir ou est déjà une concurrente redoutable. La proportion des produits soviétiques dans les importations des principaux pays d'Europe n'a fait que croître, et la politique économique des Russes, où l'Etat possède le monopole du commerce extérieur, est une des causes de la présente crise universelle. Les Russes en subissent sans doute le contre-coup, comme les autres pays. Mais ils pourraient bien s'en libérer plus vite que les autres, s'il ne se produit l'un des deux événements qu'ils redoutent le plus: une guerre ou le boycottage.

La parole de l'Evangile est toujours vraie: "toute maison divisée contre elle-même périra"!

Chez nos auteurs

LA section française de l'Association des Auteurs canadiens fait présentement une forte propagande pour recruter le plus grand nombre possible d'écrivains et d'artistes du terroir. N'est-il pas à souhaiter, en effet, qu'une telle association finisse bientôt par grouper sinon la totalité, du moins la grande majorité des écrivains et des artistes? Le plus désolant, c'est que la chose n'ait pas encore été faite. De quelle utilité pourrait être pour les auteurs, pour les revues, en général pour tous ceux qui ont le souci de la formation intellectuelle et artistique, un groupement de ce genre travaillant, par l'exemple et par la parole, à répandre dans la masse le goût des choses de l'esprit?

C'est dans ce but, du reste, que l'Association a déjà, depuis le mois de février, convoqué ses membres et ses amis à deux diners-causeries, tous les deux couronnés d'un franc succès. Un troisième dîner aura lieu aux alentours du 15 mai. Et, en juin prochain, les 21, 22 et 23, se tiendra, à Ottawa, le congrès annuel de l'Association canadienne des auteurs. La section française y aura ses séances spéciales. M. Robert Choquette, secrétaire de la section française, 1737, rue Saint-Denis, fournira tous les renseignements qu'on voudra bien lui demander au sujet de ces deux manifestations.

Une Conférence de M. Pierre Dupuy

LE courrier d'Europe nous apprend que M. Pierre Dupuy, attaché à la Légation du Canada, donnait le lundi, 14 mars à l'amphithéâtre Descartes, en Sorbonne, une Conférence sur la "Vie intellectuelle au Canada français." Nous espérons pouvoir offrir prochainement à nos lecteurs de larges extraits de cette conférence où doivent abonder les aperçus originaux. L'auteur d'*André Laurence* n'a pas l'habitude des lieux communs.

Voici des livres...

REGARDS SUR LES LETTRES, par Mgr Camille Roy, Action Sociale limitée, Québec.

L'ENSEIGNEMENT FRANCAIS AU CANADA, tome I, par l'abbé Lionel Groulx, Editions Albert LEVESQUE.

LES MASQUES DECHIRES? poésies, par Jovette-Alice Bernier, Editions Albert LEVESQUE.

NOS IMMORTELS, par Germain Beaulieu, Editions Albert LEVESQUE.

AMITIE OU AMOUR, par Henry Bordeaux, Librairie PLON.

L'ENFANCE PERDUE ET RETROUVEE, par Lucien Marsaux, Librairie PLON.

UN PRINTEMPS AU MAROC, par Henry Bordeaux Librairie PLON.

DIDEROT, par André Billy, Librairie PLON.

LE JEUDI-SAINT, par François Mauriac, Librairie FLAMMARION.

INTIMITES LITTERAIRES, par André Billy, Librairie FLAMMARION.

La Vie Internationale

Et le désarmement?

C'EST le 2 février que la Conférence du Désarmement s'est ouverte à Genève, en présence des délégués de cinquante-sept nations, sous la présidence du socialiste Henderson dont le crédit est toujours à la baisse dans les milieux politiques de Grande-Bretagne. Il ne parait pas, après plus de deux mois de discussions et de discours, interrompus seulement à l'occasion des vacances de Pâques, que la cause de la paix ait beaucoup progressé. Les uns après les autres, les représentants des nations invitées à la Conférence, grandes et petites, ont affirmé leur amour pour la paix et la nécessité de prendre des mesures pour hâter la réduction ou la limitation des armements. Refrain habituel que les hauts-parleurs de la politique internationale transmettent au monde depuis 1918; écho de tout ce qui s'est dit et fait, au cours des siècles, en faveur du désarmement, depuis la Trêve de Dieu jusqu'aux projets de Napoléon III et aux discussions des Conférences de La Haye.

Du 2 février au 18 mars, après l'étrange défilé des délégations de pacifistes et de suffragettes, une cinquantaine d'orateurs se sont donc succédé à la tribune de Genève et, parmi eux, le délégué du Canada, sir George Perley, dont le discours servit à démontrer une fois de plus combien il nous est difficile, à nous d'Amérique, de comprendre l'épineux problème du désarmement. On a beau jeu de réclamer une "proposition positive" pour limiter et réduire les armements, lorsqu'on est d'un pays où n'existe aucun danger de guerre. Ce faisant, on court le risque de s'embourber dans ce vague pacifisme international qui ne veut tenir aucun compte des réalités et constitue, pour la paix du monde, une menace d'autant plus dangereuse qu'elle se présente sous le masque de la générosité. et du désintéressement. Les gouvernements toujours intelligents et les peuples toujours sages apparaissaient à l'illustre Goethe, dont on vient de célébrer le centenaire, comme les seuls moyens d'empêcher toute guerre. L'histoire du monde nous enseigne que les uns et les autres sont plutôt rares.

Prenant la parole, dès le début de la Conférence, le président du Conseil français, M. André Tardieu, a déposé un projet de désarmement qui repose sur la logique même, mais dont l'exécution est plus que problématique: création d'une force internationale mise au service de la Société des Nations que le président Wilson a chargé de veiller au maintien de la paix dans le monde. Tant au point de vue politique — celui des partisans du désarmement intégral et immédiat — qu'au point de vue pratique — celui des experts et techniciens militaires — le projet Tardieu a soulevé de multiples objections. On ne l'a pas enterré tout de suite; mais on a confié son sort aux soins d'une des six commissions constituées pour l'étude de chacun des aspects du problème. En attendant que l'accord soit fait, la France, inquiète à juste titre, refuse de désarmer complètement avant d'avoir obtenu, sous quelque forme que ce soit, la garantie de sa sécurité. Elle refuse de désarmer complètement, non sans avoir toutefois, depuis la fin de la guerre, donné maintes preuves de sa bonne volonté et réduit ses armements. Elle a d'abord ramené la durée du service militaire de trois à un an, réduit de 50 p. c. l'effectif total de son armée métropolitaine et de 24 p. c. celui de ses troupes coloniales. A Washington, en 1921, elle a laissé mettre sa marine de guerre sur le même pied que celle de l'Italie bien qu'elle ait plus de frontières et plus de colonies à défendre. Et, pendant ce temps-là, l'Angleterre et les Etats-Unis, tout en limitant le tonnage de leurs flottes, s'assuraient la maîtrise des mers par la supériorité écrasante de leurs marines. Comme les Américains sont mal venus, après cela, de réclamer, avec cette voix de gendarme qui leur est familière, la suppression des chars d'assaut et de l'artillerie lourde! Que ne proposent-ils, en même temps, l'abolition des cuirassés et ne commencent-ils par donner une preuve de leur véritable amour de la paix, en réduisant leur budget de guerre, le plus élevé de tous? Et pourquoi, du reste, ayant toujours refusé, jusqu'ici, d'entrer dans la Société des Nations, viennent-ils faire la loi aux pays d'Europe, eux dont la politique économique est une des causes principales de la présente crise?

La Russie soviétique, de son côté, demande la suppression des armements, mais de tous les armements. Pendant ce temps-là, la Troisième Internationale qui est l'envers... ou l'endroit du Comité Exécutif des Soviets, s'acharne à provoquer des révolutions un peu partout dans le monde. L'armée rouge elle-même compte, en temps de paix, presque 1 million 500,000 hommes. Depuis deux ans, les Soviets ont acheté 420 chars d'assaut en Angleterre et en Italie, plusieurs centaines d'hydroplanes et d'avions de combat et l'on ne parle pas du programme pour 1932 qui prévoit l'achat d'un millier d'appareils d'aviation de toutes sortes. Les forces aériennes russes comprennent actuellement environ 2,000 avions Et voici, pour illustrer la conception soviétique du désarmement,— sœur de la conception américaine: "Désarmez, vous autres!" — le passage du discours prononcé à Moscou, le 23 février, par le camarade Vorochilow, commissaire du peuple à la Guerre!"

"La politique de paix du gouvernement soviétique reste inchangée; nous la poursuivrons avec toute la fermeté dont sont capables des bolcheviks. Mais en même temps, tous, ouvriers, Kolkhozniks, gardes rouges, tous les travailleurs de l'Union, nous serons vigilants, nous serons sur nos gardes. L'armée rouge, protectrice du paisible travail, doit sans cesse s'efforcer de perfectionner ses connaissances guerrières et techniques, afin d'augmenter sa puissance et sa solidité et de mieux résister aux tentatives d'attaque contre l'U. R. S.S. Chaque soldat de l'armée rouge doit, avec une énergie redoublée, s'atteler à son oeuvre militaire, s'assimiler la technique de ses armes, s'exercer au tir, apprendre l'art de se battre et de vaincre dans les conditions de la guerre moderne. Les programmes d'instruction ne peuvent en aucun cas rester inachevés; il ne peut il ne doit pas y avoir de traînards".

Enfin, donnant la main aux Russes qu'elle aide par son argent, ses ingénieurs et ses techniciens, l'Allemagne, elle aussi, veut le désarmement sur la base de l'égalité des armements. Elle n'a qu'un but: rejeter le *Diktat* de Versailles qui la livre, prétend-elle, pieds et poings liés à ses vainqueurs. Mais elle oublie sa police militarisée et ses douzaines d'associations militaires: Casques d'Acier, Bannière d'Empire ou Nazis. Quant à l'Italie, elle se dit prête à réduire ses effectifs et ses dépenses de guerre au minimum accepté par les autres nations. Mais il ne faut pas qu'on touche à la milice fasciste.

Les augures de Genève ne sont pas prêts de s'entendre.

J. B.

Voltaire et les "Arpents de Neige"

Par PIERRE DAVIAULT

LA mémoire de Voltaire est honnie au Canada, bien plus pour sa mémorable phrase sur "les arpents de neige du Canada" que pour ses attaques contre l'Eglise. Mais on le hait de confiance, si j'ose dire, car bien peu savent exactement ce qu'a dit le patriarche de Ferney ou les circonstances dans lesquelles la phrase a été dite.

A proprement parler, la malheureuse parole n'a pas été *dite* mais *écrite*. Car la légende, comme toutes les légendes, est fausse.

Cette légende veut que Voltaire ait dit à Louis XV, en plein Versailles: "Sire, qu'avons-nous besoin des quelques arpents de neige du Canada?" Insulte dont saigne encore notre susceptibilité nationale, si chatouilleuse que seule peut lui être comparée celle des Irlandais.

C'est de la haute fantaisie. Voltaire n'était pas à Versailles quand se jouait le dernier acte de la tragédie du Régime français. Il avait quitté la cour de Louis XV pour se réfugier aux *Délices*, après avoir passé par la cour de Frédéric II.

Les "quelques arpents de neige" paraissent dans une lettre à M. de Moncrif, du 27 mars 1757, et voici le passage incriminé: "On plaint le pauvre genre humain qui s'égorge dans notre continent à propos de *quelques arpents de glace en Canada*", (*Lettres de Voltaire*, éd. Garnier, vol. I. p. 346). Notons d'abord que Voltaire a parlé d'"arpents de glace" et non d'"arpents de neige". Peu importe, direz-vous. D'accord. Mais le fait démontre encore une fois que tous les mots historiques sont apocryphes.

Voltaire aurait-il exprimé la même idée dans d'autres circonstances et en des termes quelque peu différents? Nous ne le croyons pas.

La boutade ne révèle pas autant de légèreté qu'on le pense. Elle se trouve dans une de ces lettres de ton fort agréable et badin dont était coutumier le meilleur épistolier français, et au milieu du récit de l'existence paisible des *Délices* dans lequel l'auteur du *Dictionnaire philosophique* affecte, sans vouloir qu'on le prenne au mot, de se désintéresser des questions sérieuses dont sa vie a cependant toujours été occupée: "On se moque des sottises du genre humain et de la charlatanerie de vos physiciens, qui croient avoir mesuré la terre, et de ceux qui passent pour des hommes profonds parce qu'ils ont dit qu'on fait des anguilles avec de la pâte aigre..."

Il écrit sur le même ton à M. de Cideville, le 4 octobre 1758: "Que les Russes soient battus, que Louisbourg soit pris, qu'Helvétius ait demandé pardon de son livre, qu'on débite à Paris de fausses nouvelles et de mauvais vers, que le Parlement de Paris ait fait pendre un huissier pour avoir dit des sottises, ce n'est pas ce dont je m'inquiète..."

Voltaire n'est pas aussi désintéressé de ces sujets qu'il le dit. Ne se tient-il pas exactement au courant de tous les événements et ne se donne-t-il pas la peine de les noter dans sa correspondance? A vrai dire, il les prend très au sérieux et, malgré l'enjouement voulu, on sent percer l'amertume qu'il ressent à la vue des malheurs qui arrivent.

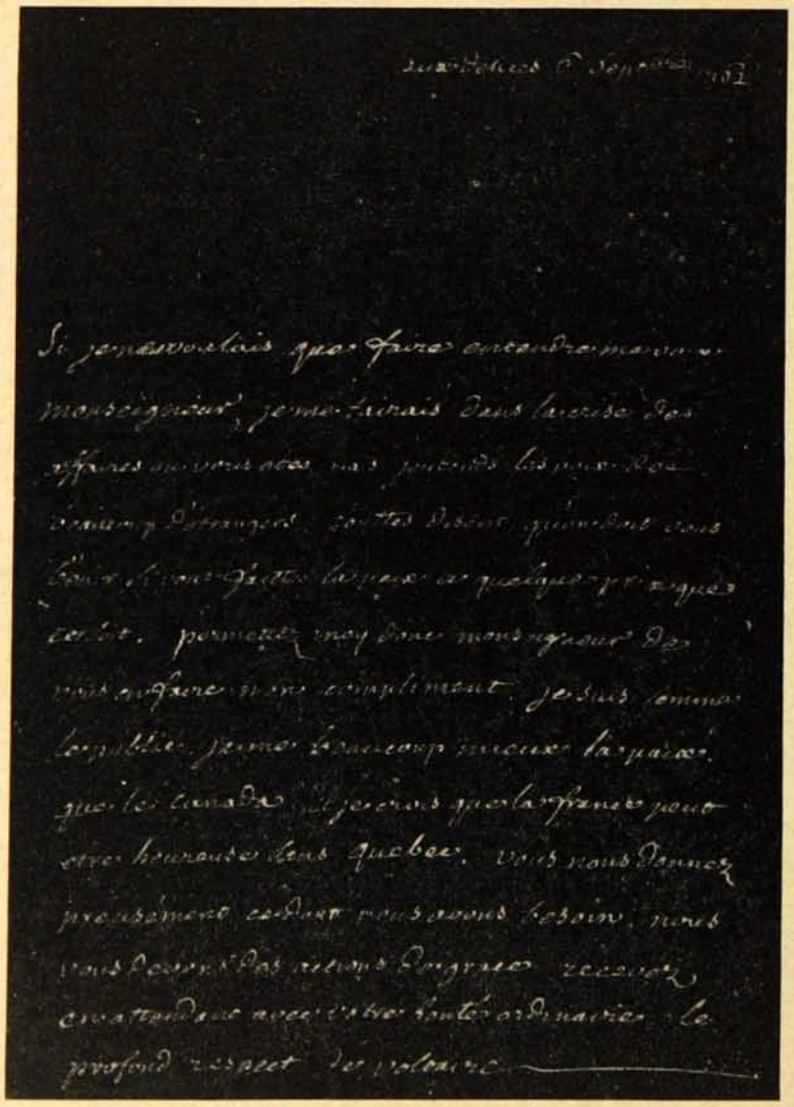
Pour ce qui est du Canada en particulier, on peut être sûr que la chose lui tenait à cœur. Témoin ce passage d'une lettre du 1er septembre 1758, à M. de Cideville: "Eh bien, les Anglais ont donc quitté vos côtes normandes, nonobstant clameur de haro! Est-il vrai qu'ils ont pris beaucoup de canons, de vaches et d'argent? *Le Canada va donc être entièrement perdu*, le commerce ruiné, la marine anéantie, tout notre argent enterré en Allemagne?"

Car Voltaire s'affligeait fort des malheurs de sa patrie. N'écrit-il pas au comte d'Argental, le 2 décembre 1758: "Point de *Famine* quand on nous bat et qu'on se moque de nous; attendons des hivers plus agréables".

Il a toujours été très patriote et jaloux de la gloire de la France. On en trouverait des exemples sans nombre dans ses œuvres. Mais nous tenons particulièrement à rappeler sa réponse à Deodati de Tovazzi, qui tenait la langue italienne pour supérieure à la française: "Je suis très-sensible, monsieur, à l'honneur que vous me faites de m'envoyer votre livre de l'*Excellence de la langue italienne;* c'est envoyer à un amant l'éloge de sa maîtresse. Permettez-moi cependant quelques réflexions en faveur de la langue française, que vous paraissez dépriser un peu trop. On prend souvent le parti de sa femme quand sa maîtresse ne la ménage pas assez". Suit une agréable et fort savante dissertation sur l'harmonie, la pureté et les avantages de la langue française.

Pense-t-on qu'un homme ayant ces sentiments pouvait voir de gaieté de cœur son pays amputé d'une magnifique colonie? Voltaire n'a jamais eu une haute idée du Canada, du point de vue agricole, mais il partageait l'opinion de ses contemporains, quand il écrivait: "Charles-Quint prodiguait déjà en Europe les trésors du Mexique avant que quelques sujets de François 1er eussent découvert *la contrée inculte du Canada*" (*le Siècle de Louis XIV*). A propos de la bataille des Plaines d'Abraham, il a écrit: "On a perdu en un seul jour quinze cents lieues de pays. Ces quinze cents lieues, dont les trois quarts sont des déserts glacés, n'étaient pas peut-être une perte réelle. Le Canada coûtait beaucoup et rapportait très peu. Si la dixième partie de l'argent englouti dans cette colonie avait été employée à défricher nos terres incultes en France, on aurait fait un gain considérable; mais on avait voulu soutenir le Canada, et on a perdu cent années avec tout l'argent prodigué sans retour", (*le siècle de Louis XV*, chap. XXXV). Il indique bien que, dans son système économique un peu fantaisiste, les colonies comptent pour peu de chose. Mais n'est-ce pas une idée fort répandue en France même de nos jours? N'a-t-on pas vu, quand le franc dégringolait, vers 1926, des Français considérables proposer la vente des colonies pour sauver la métropole? Voltaire, en tout cas, semble se contredire. Car, dans le même livre et le même chapitre, parlant de l'immense étendue de territoires que le traité de Paris donnait à l'Angleterre en Amérique du Nord, il note: "Si ces colonies demeuraient unies à leur métropole, il n'est pas douteux que cet établissement ne fasse un jour la plus formidable puissance". On voit que, malgré ses partis pris, il savait prévoir l'importance que prendraient les "terres incultes" du continent américain. Au reste, tout au long du *Siècle de Louis XV*, il se préoccupe du sort des colonies, et il écrit, au sujet du traité d'Aix-la-Chapelle: "Ce que la France gagnait d'un côté, elle le perdait de l'autre: *ses colonies étaient exposées*, son commerce périssait, elle n'avait plus de vaisseaux de guerre", (chap. XXX). Il avait déjà dit, dans *le Siècle de Louis XIV:* "Ces forces navales servaient à protéger le commerce. Les colonies de la Martinique, de Saint-Domingue, du Canada, auparavant languissantes, fleurirent, mais avec un avantage qu'on n'avait point espéré jusqu'alors; car, depuis 1635 jusqu'à 1665, ces établissements avaient été à charge". Il reconnaissait donc que les colonies se suffisaient, et, de là à rapporter, il n'y a qu'un pas.

De toutes façons, Voltaire sentait la nécessité de ne pas céder aux ennemis un joyau de la couronne. Et sa boutade sur les *arpents de glace* révèle bien plus d'amertume que de légèreté; bien plus de ressentiment contre la politique de Louis XV que d'indifférence à l'égard du Canada.



Fac-similé d'une lettre inédite de Voltaire que possèdent les Archives nationales du Canada et communiquée à l'auteur par M. Gustave Lanctôt.

P.S.- Cet article était écrit quand M. Gustave Lanctôt, archiviste français du Dominion, a communiqué à l'auteur une lettre inédite de Voltaire que possèdent les Archives nationales et qui jette une lumière nouvelle sur le sujet étudié ici. Nous en reproduisons un fac-similé, dû aussi à M. Lanctôt. En voici d'ailleurs le texte, dont nous respectons scrupuleusement l'orthographe et la ponctuation, et dont nous soulignons certains mots:

Aux Délices 6 septembre 1762

A M. de Richelieu

"Si je ne voulais que faire entendre ma voix Monseigneur, je me tairais dans la crise des affaires ou vous etes, mais jentends les voix de beaucoup d'étrangers; toutes disent qu'on doit vous bénir si vous faittes la paix a quelque prix que ce soit. Permettez moy donc monseigneur de vous en faire mon compliment. Je suis comme le public, jaime beaucoup mieux la paix que le Canada: et je crois que la France peut être heureuse sans Quebec. *Vous nous donnez précisément ce dont nous avons besoin. Nous vous devons des actions de grace recevez en attendant avec votre bonté ordinaire le profond respect de Voltaire".*

* * *

Cette lettre ne change rien à notre raisonnement. Elle démontre seulement, comme d'autres citations de notre article, que, désireux de faire la part du feu dans le désastre où se débattait la France, Voltaire conseillait de sacrifier une colonie à laquelle il ne refusait pas une certaine valeur, mais qu'il jugeait moins précieuse que les autres intérêts de la métropole. Il est évident qu'à son époque, il pouvait avoir raison. On peut penser qu'il faisait preuve de vues bien courtes, en sacrifiant l'avenir sans hésitation. Mais c'est une autre histoire...

On remarquera que nous n'avons retenu, dans notre article, que les passages des oeuvres de Voltaire où l'on peut saisir la pensée intime, et non déformée par la fantaisie, du vieillard sardonique. Dans ses oeuvres d'imagination, il a été plus loin, mais il importe d'y faire le départ entre l'idée propre à l'auteur et celles

(Suite à la page 49)

Souvenirs Fugitifs du Nord-Ouest (1)

Par FLORENCE POLK HOLDING

IL n'existe pas un catalogue, quelque exact qu'il soit, ni une seule brochure, quelque débordantes que soient ses descriptions sur cette région, qui puissent faire justice à la majesté et à la beauté incomparable du Nord-Ouest canadien. Ainsi son charme attire ceux qui l'ont visité plutôt que ceux qui attendent l'occasion d'y aller.

Je me souviens de la vive émotion que j'éprouvai quand, après un bref séjour en Californie, je me dirigeai vers le nord avec quelques compatriotes. J'avais attendu avec impatience notre départ de San-Francisco. Enfin, au début d'une belle soirée, nous partîmes et, d'emblée, je m'intéressai à tout ce qui passait devant moi.

Pendant la première nuit du voyage je pus à peine dormir, ne voulant rien perdre du beau panorama qui s'offrait à mes yeux émerveillés. La chaîne de la Sierra Nevada, éclairée par la lune, présentait une vue superbe. Le train grimpait à mesure que la hauteur augmentait; puis il descendit à une allure si rapide que les voyageurs se réveillèrent, ayant aux oreilles la mal des montagnes.

La journée entière se passait près d'une fenêtre. On s'enivrait de la beauté du décor qui changeait sans cesse. Les gorges surplombées par des roches, les sommets couronnés de neige, les forêts vierges — en particulier les sapins géants Douglas dont j'avais entendu parler si souvent — tout était merveilleusement intéressant, même les forêts enflammées, malgré leur aspect terrifiant. Çà et là une cabane abandonnée, triste témoin d'un misérable échec, me rappelait les délicats et sympathiques dessins de M. Anthony Euwer, de Portland.

Photo C. P. R.

Le sombre et tortueux canyon du fleuve Fraser en Colombie-Britannique

La marche du train ralentissait graduellement, il fallait quatre locomotives pour l'ascension qui continuait, de plus en plus ardue à mesure que l'on approchait des sommets. L'instant suprême arriva au moment où nous aperçûmes le mont Shaste. Sous son blanc manteau de neige, divinement seul, son aspect ménagea à ceux qui le regardaient une surprise inoubliable.

Ensuite nous arrivâmes à Victoria, véritable joyau de la Colombie anglaise. C'est une ville joliment située dans l'île de Vancouver aux rives tachetées d'édifices imposants y compris le palais du gouvernement et le splendide hôtel Empress qui attire à toutes saisons un grand nombre de visiteurs.

Je me rappelle combien je fus impressionée par la propreté et l'apparence florissante du quartier chinois. Je me rappelle l'air charmant des maisons si anglaises d'aspect, leurs jardins entourés de hauts murs couverts de lierre. Supplice de Tantale de n'apercevoir au-dessus d'eux que quelques cîmes de jaunes genêts écossais, d'araucaria, de sorbiers avec leurs fruits écarlates.

Naturellement, nous nous rendîmes aux jardins renommés de M. Butchart, dont la beauté aussi bien que la diversité de dessin vaut les fatigues de l'excursion. Puis nous nous embarquâmes sur "La Princesse Charlotte" pour voyager le long de Puget Sound jusqu'à Vancouver. Notre visite à Vancouver avait lieu à l'occasion de l'assemblée générale des barreaux du Canada et des Etats-Unis. Ce fut pour nous un grand plaisir de faire la connaissance de nos voisins, membres de notre profession, gens de robe comme nous; d'échanger avec eux des discours éloquents et aimables.

L'assemblée eut un grand succès. Tout était encore plus agréable que je ne m'y attendais. Sir James Aikins, president du barreau Canadien, homme très affable, avait toujours le mot charmant et à propos pour ceux qui lui étaient présentés. Le discours d'ouverture fut fait par M. le juge Surveyer, de Montréal, qui, comme invité d'honneur du barreau américain, nous avait accompagnés tout le long de la route. Grâce à lui, j'eus le plaisir de faire la connaissance d'un des plus charmants Canadiens français, sir François Lemieux, juge-en-chef de la Cour Supérieure de Québec. L'admiration et l'estime que tous deux inspirèrent à mon mari et à moi-même demeurent le motif le plus fort qui nous pousse de temps en temps vers la province de Québec.

Certes, je n'ai jamais rencontré de gens plus cordiaux ni plus courtois, que ces délégués des neuf provinces canadiennes. Je n'oublierai jamais les distractions diverses de ces belles journées passées en leur compagnie; — les promenades en automobile, dans les parcs nombreux et splendides, la visite au *Jericho Country Club*, au bord de l'Océan Pacifique, les forêts de sapin, la région environnante, le climat sain et vivifiant.

Mais au loin une voix enchanteresse nous attirait, la voix de la grande Nature qui garde dans son sein un vaste pays où elle semble s'être surpassée en y accumulant les merveilles. J'étais impatiente de me mettre en route, de voir de mes propres yeux les monts géants, les sommets rocheux, les cîmes neigeuses, les précipices escarpés, les torrents tumultueux, les lacs placides de cette grande étendue que représente l'expression "Les Rocheuses Canadiennes", qu'un alpiniste très connu a nommées "Cinquante Suisses en une".

Mon sentiment le premier et le plus vif fut de la gratitude envers la Compagnie du Pacifique Canadien. Sans elle, ce grand voyage n'aurait pas été possible. Pendant que nous nous extasions sur le prodigue et superbe paysage, nous ne pouvons que nous exclamer devant le triomphe de l'homme sur les obstacles que la Nature a mis sur son chemin; devant les exploits héroïques des ingénieurs intrépides qui ont établi cette merveilleuse voie ferrée. Grâce aux locomotives à mazout, la suie et les cendres, gênes perpétuelles d'un voyage ordinaire, nous étaient épargnées.

L'aspect de ce pays, toujours changeant et toujours enchanteur, échappe à la description. D'abord se révélèrent des vallées verdoyantes et cultivées, des fermes nombreuses, des lacs innombrables, des pentes douces. En regardant les petits espaces défrichés, si laborieusement arrachés aux épaisses et sombres forêts derrière eux, je ne pus que me souvenir du charmant livre *Marie Chapdelaine*, et vivre de nouveau ses belles pages.

Mais peu à peu les grandes étendues de terrain cultivé firent place à une région demi-sauvage: montagnes plus escarpées, pentes plus raides et plus neigeuses. Les rives douces des eaux limpides devinrent de grands canons sinueux dans la profondeur desquels des torrents impétueux et écumants se hâtent vers la mer. Comme nous gravissions la chaîne des Selkirk, nous pûmes distinguer en bas les rivières Thompson et Fraser.

Pendant la nuit le train demeura sur la voie de garage pour que nous ne perdions rien de ce beau pays. Je me rappelle une de ces belles soirées que nous avons passée à Sicamous au bord du lac Shuswap. C'était par une nuit extrêmement belle et calme; les cieux, illuminés de myriades d'étoiles, présentaient une véritable pluie de météores. Assis dans le wagon ouvert, nous nous amusâmes à chanter les ballades populaires des temps passés. Combien ces soirées innocentes étaient gaies et aimables!

Je n'oublierai jamais la rivière Illecillewalt, d'une couleur vert-gris, d'un froid de glace; ni l'ascension ardue jusqu'au glacier Asulkan, une rude marche que je fis pied à pied, toute haletante, peu habituée que j'étais à une si grande altitude. Je me souviens distinctement du grand tunnel Connaught, couloir d'une longueur de quatre milles, témoin étonnant du génie prodigieux de l'esprit humain. Comme nous grimpions à une hauteur de plus en plus grande, nous découvrîmes nous-mêmes le fleuve Colombie qui coule d'abord au fond de gorges étroites vers le Nord et qui, tournant ensuite son cours vers le Sud, se fraie un passage au loin comme un beau ruban argenté.

A Golden, l'aspect charmant du pays était accru par des chalets bâtis sur les pentes qui appartiennent aux guides employés par le Pacifique Canadien. Nous levâmes des regards émerveillés vers les grands sommets du Chancellor et du Goodsir. Nous fûmes énormement impressionnés par les fameux tunnels en spirales qui percent les monts Ogden et Cathedral; je ne dois pas oublier non plus de signaler le passage du *Great Divide*. C'est ici que se séparent non seulement deux provinces, mais les deux branches d'un petit ruisseau dont l'une atteint éventuellement l'Océan Pacifique et l'autre se perd dans l'Atlantique.

Enfin nous arrivâmes à la "Perle des Rocheuses", surnom du lac Louise. Les descriptions rapportées de ce coin enchanteur sont si extravagantee que l'on a peur d'être désappointé au moment de s'y trouver. Mais la pure beauté de cette superbe nappe de jade dans laquelle se mirent des masses imposantes, et la lointaine perspective du glacier Victoria où la neige tombe été comme hiver, jettent sur tout un charme qui échappe à la description.

Photo C. P. R.

Train du C. P. R. traversant la chaîne des Selkirks

Le lac Louise possède véritablement des charmes naturels; mais à part les nombreuses et intéressantes excursions que l'on peut faire dans les environs, il n'offre que peu de distractions aux touristes. En revanche, Banff, lieu aussi réputé pour son cachet pittoresque, offre beaucoup de moyens de passer agréablement le temps.

Il y a des piscines d'eaux minérales où l'on peut prendre ses ébats, et un magnifique terrain de golf qui borde la rivière Bow. Il y a des excursions en montagnes: excursions à pied, à cheval et en automobile, d'énormes troupeaux de buffles dans un parc. A proximité de l'hôtel, se trouve un établissement de pisciculture qui est très intéressant à visiter. Banff est aussi un paradis pour les pêcheurs. Enfin la garnison centrale des *Royal Northwest Mounted Police*, en leur uniforme brillant et gai, donne une grande animation à ce lieu charmant.

Comme panorama je préfère celui de Banff à celui du lac Louise. C'est plus vaste, plus varié, et cela vous donne une forte impression de liberté.

En quittant Banff, nous descendîmes de nouveau vers les vallées verdoyantes et les collines en pentes douces. Graduellement nous atteignîmes la prairie, terrain plat et dépouillé. Le moment d'anticipation, de suspens, avait passé. Le secret et mystérieux frisson d'aventure avait disparu. Le paysage monotone ne nous intéressait plus. Des tables de *Bridge*, de *Pinochle* et de *Poker* s'organisèrent. Nous étions réellement tombés des nuages, les pieds sur la terre ferme!

West Chester, Pennsylvania.

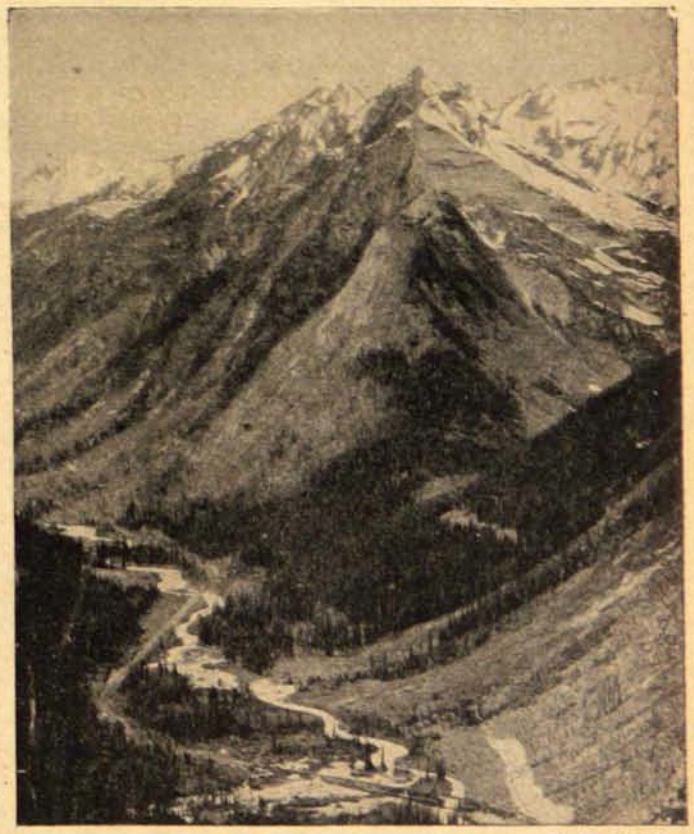


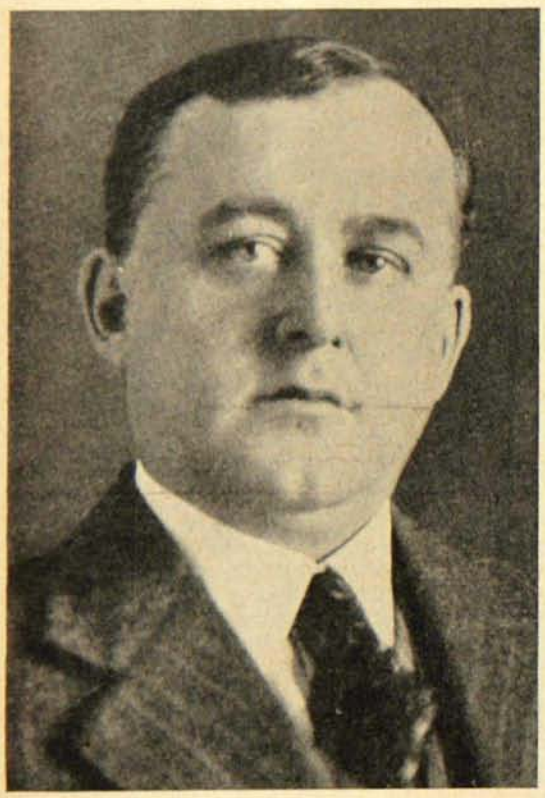
Photo C. P. R.

Vallée de l'Illecillewaet dans la chaîne des Selkirks

(1) Nos lecteurs se souviennent sans doute d'avoir lu, dans LA REVUE MODERNE de juillet 1931, l'article d'une américaine, Madame Florence Polk Holding. L'auteur y racontait, dans notre langue qu'elle aime, ses "Impressions étrangères de Québec". Aujourd'hui, Madame Holding offre aux lecteurs de notre revue un autre article qui est la brève relation d'un voyage dans le nord-ouest canadien. Nous l'en remercions vivement.

Nous avons un nouveau maire!

LE lundi, 4 avril, après une campagne électorale qui ne l'a cédé en rien aux précédentes par la violence des attaques, la population de Montréal s'est choisi un nouveau maire dans la personne de l'honorable Fernand Rinfret. Alors qu'aux élections de 1930, M. Camilien Houde, justement fier de son titre de "petit gars de Sainte-Marie", avait recueilli 75,000 suffrages, —plus qu'aucun autre candidat à la mairie n'avait jamais obtenu dans l'histoire de notre ville,— il était, cette fois, dépassé par son concurrent par plus de 12,000 voix. Au delà de 50,000 électeurs, toutefois lui restaient fidèles et il ne faut pas oublier qu'à peine 60 p. c. des électeurs inscrits se sont présentés aux urnes; le huitième de la population totale de Montréal. Fait qui ne témoigne pas en faveur de l'empressement des citoyens à user de leur droit de vote et de l'intérêt porté à l'administration de la chose publique.



L'honorable M. Fernand Rinfret

Ce n'est pas dans cette revue, indépendante des partis et des factions politiques, que nous nous permettrons de rechercher les causes de la défaite de M. Houde, de souligner les fautes et les bienfaits de son administration, ni d'indiquer les facteurs qui ont rendu possible la victoire de M. Rinfret. Mais nos lecteurs comprendront que nous ne pouvons pas passer sous silence un événement aussi considérable dans la vie de la Métropole. Nous avons un nouveau maire, homme qui s'est taillé une solide réputation dans les milieux littéraires et politiques de notre pays. Devenu le premier magistrat de Montréal, il mérite le respect et la confiance non seulement de ceux qui l'ont élu, mais de tous ceux qu'il a le droit de représenter.

L'honorable Fernand Rinfret est un Montréalais d'origine, étant né dans notre ville le 28 février 1883. Pendant la récente campagne électorale, ses amis se sont plu à souligner les services qu'il a rendus au parti libéral et le rôle qu'il a joué dans notre vie politique. Député de Saint-Jacques depuis le 7 avril 1920, secrétaire d'Etat, de septembre 1926 à juillet 1930, il est un des chefs les plus populaires et un des orateurs les mieux goûtés que son parti puisse mettre de l'avant. Mais il a d'autres titres à l'estime de tous ceux qui ont le goût des choses de l'esprit. Journaliste qui débuta à l'*Avenir du Nord*, il se fit aussitôt remarquer par des articles littéraires qui dénotaient un critique sérieux et clairvoyant. Correspondant parlementaire du *Canada*, en 1907, il en devenait, deux ans plus tard, le rédacteur en chef, fonctions qu'il remplit jusqu'en 1926. A la tête d'un journal politique, tenu d'exposer et de

La Vie Canadienne

Par JEAN-BAPTISTE

défendre la politique de son parti, il ne négligea pas, pour cela, les arts et les lettres dont il continua d'être un fervent disciple. Ses articles, ses études, ses conférences le conduisirent à la Société Royale du Canada, en 1920, et à l'Université de Montréal, l'année suivante, pour y enseigner, à l'Ecole de Journalisme, affiliée à l'Ecole des Sciences sociales, économiques et politiques, la fonction sociale de la presse.

Tel est, en quelques lignes, celui que, pendant deux ans au moins, nous appellerons "Monsieur le maire".

Fils Natifs du Canada

DE temps à autre, et plus que moins souvent, la presse souligne un geste, une manifestation dont le crédit revient à un groupement de jour en jour plus actif et plus influent: l'Association des Fils Natifs du Canada, ou, ce qui est mieux, l'Association des Canadiens de Naissance, comme la désignait M. Eugène L'Heureux, dans *L'Action Catholique* du 10 décembre dernier.

Fondée en 1921 par quelques Canadiens réunis dans une ville de la Colombie Anglaise, cette Association, dont l'actuel président est M. Oscar Boulanger, député de Bellechasse aux Communes, ne compte pas moins de 100,000 membres. Ce chiffre seul — bien que le nombre ne soit pas tout — suffirait à retenir l'attention de tous ceux qui ont à cœur le progrès de la vie sociale en ce pays. Mais il y a plus. Il y a le but de l'Association des Fils Natifs du Canada; il y a l'œuvre déjà accomplie; il y a les articles d'un programme qui, pour être parfois discutables, n'en sont pas moins l'expression d'un patriotisme désintéressé et l'indice d'une bonne volonté précieuse.

Le but d'abord. Parlant à Québec, devant les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres, M. Oscar Boulanger le résumait en termes précis: "L'idée fondamentale qui inspira les fondateurs de la société fut celle de trouver, au-dessus des différences d'origine, de religion, de parti, d'occupation et de résidence, un terrain d'entente sur lequel les citoyens nés au pays pourraient s'unir en vue de travailler pour le bien commun du pays et y faire régner la paix, la concorde et l'harmonie.

Comment ne pas souscrire entièrement à cette déclaration qui constitue une éloquente profession de foi patriotique sans prétendre faire l'union de tous les Canadiens à la manière de certains fanatiques des autres provinces.

La Confédération canadienne est un fait et, à l'heure actuelle, personne ne peut en souhaiter la disparition. Il s'agit, en aidant à la compréhension réciproque, en éliminant les causes de conflit, en prêchant la justice et le respect des droits, de faciliter le fonctionnement de l'organisme politique. Il faut, suivant la devise de l'Association, "Le Canada d'abord", multiplier le nombre des véritables Canadiens, attachés à la terre où ils ont vu le jour.

C'est ce à quoi se dévoue l'Association des Fils Natifs du Canada, désireuse de développer, en ce pays, un patriotisme canadien que l'évolution de l'Empire britannique rend de plus en plus nécessaire. Et l'Association peut s'adresser le témoignage, sinon d'avoir obtenu toute seule les récentes modifications apportées au statut du Canada, du moins d'y avoir fortement contribué par l'appui généreux et incessant qu'elle a donné à nos hommes politiques. Statut de Westminster qui a consacré de nouveaux privilèges constitutionnels et aboli la suprématie législative du Parlement de la Grande-Bretagne sur les Parlements des Dominions, droit de représentation diplomatique à l'étranger, transfert du contrôle de la monnaie canadienne, de Londres à Ottawa: autant de victoires dont l'Association des Fils Natifs du Canada peut prendre sa part. Et nous n'y ajouterons, devant nous limiter, que cette campagne, menée avec celle des *Canadian Clubs*, en faveur de l'adoption de l'"O Canada", comme hymne national unique.

Le 19 février dernier, une délégation de la Société, conduite par son président, était reçue par l'honorable M. Bennett et remettait au premier ministre les vœux adoptés à l'assemblée nationale du mois d'août. De l'ensemble de ces vœux se dégage la forte impression que l'Association des Fils Natifs du Canada demeure plus que jamais fidèle à son programme. Quand elle demande un drapeau canadien, l'abolition des appels au Conseil Privé, la primauté aux Canadiens de naissance dans les nominations du Service Civil, la préférence aux publications canadiennes sur les trains canadiens, le respect des droits civils et religieux de la minorité, l'Association se fait l'interprète de la majorité des habitants de ce pays.

M. Victor Marchand

UN industriel canadien-français des plus en vue vient d'entrer au Conseil législatif qui est, comme l'on sait, la Chambre haute de la province de Québec. Député de Jacques-Cartier à l'Assemblée législative, depuis le 30 novembre 1925, M. Victor Marchand reçoit la juste récompense que lui ont mérité les précieux services rendus à son parti et à sa province. Le gouvernement, d'autre part, a bien su choisir.

On peut être assuré que son entrée au Conseil législatif ne marque pas, ainsi qu'il arrive souvent, le couronnement d'une carrière déjà

L'honorable M. Victor Marchand

bien remplie. N'ayant pas encore atteint sa cinquantième année — M. Marchand naquit à Saint-Cuthbert le 17 septembre 1882 — le nouveau conseiller législatif continuera d'apporter, dans l'administration de la chose publique, une expérience parlementaire de premier ordre et une connaissance des affaires qui n'est pas à dédaigner, de nos jours surtout. C'est par le travail incessant, par une énergie que rien ne pouvait abattre, par la légitime ambition de monter, que le fils de l'ingénieur-mécanicien, Joseph Marchand, a fini par occuper, dans le domaine des affaires et de la politique, si intimement liées, une situation des plus enviables. La carrière de M. Marchand, président des compagnies *Melchers Distilleries* et *Meadow Sweet Cheese*, après avoir été, pendant vingt-cinq ans, secrétaire et directeur de la maison Boivin, Wilson et cie, illustre d'éclatante façon que les Canadiens français, quand ils le veulent, réussissent comme les autres dans l'industrie, le commerce et la finance.

Les TUILES d'AUTREFOIS reviennent en vogue avec ces NOUVEAUX et attrayants INCRUSTÉS

Le Patron 7301, *avec Bordure* 7551, *constitue un ensemble particulièrement attrayant pour ce solarium clair et gai. Le Patron* 7631 *se trouve immédiatement au-dessus de notre écusson.*

LES anciens planchers de tuiles, autrefois si répandus en Europe, ne sont plus incompatibles avec nos idées modernes sur le confort du foyer. Car les nouveaux Incrustés Bosselés et en Lignes Droites Dominion nous en offrent le charme et le coloris . . . sans aucun des inconvénients.

On peut en effet obtenir aujourd'hui . . . pour solarium, vivoir, bibliothèque, hall d'entrée, salle à manger . . . de superbes effets de tuiles brisées, de mosaïque, de dalles pittoresques . . . habilement interprétés dans un linoléum confortable, chaud, souple et très silencieux.

Ces nouveaux planchers distingués et peu dispendieux sont durables et faciles à entretenir. Ils sont particulièrement attrayants avec le superbe Fini Domolac semi-lustré, qui leur donne ce cachet de vétusté toujours si agréable.

Votre marchand se fera un plaisir de vous faire voir les nombreux dessins nouveaux et de vous aider dans votre choix.

LINOLEUM
Incrusté
DOMINION

DOMINION OILCLOTH & LINOLEUM CO. LIMITED · MONTREAL · MADE IN CANADA

Le Nouveau FORD 8 Cylindres et un 4 Amélioré

Expriment la certitude de Ford que le public achètera un article d'une valeur exceptionnelle et établissent de nouvelles conceptions dans la catégorie des autos de prix peu élevé.

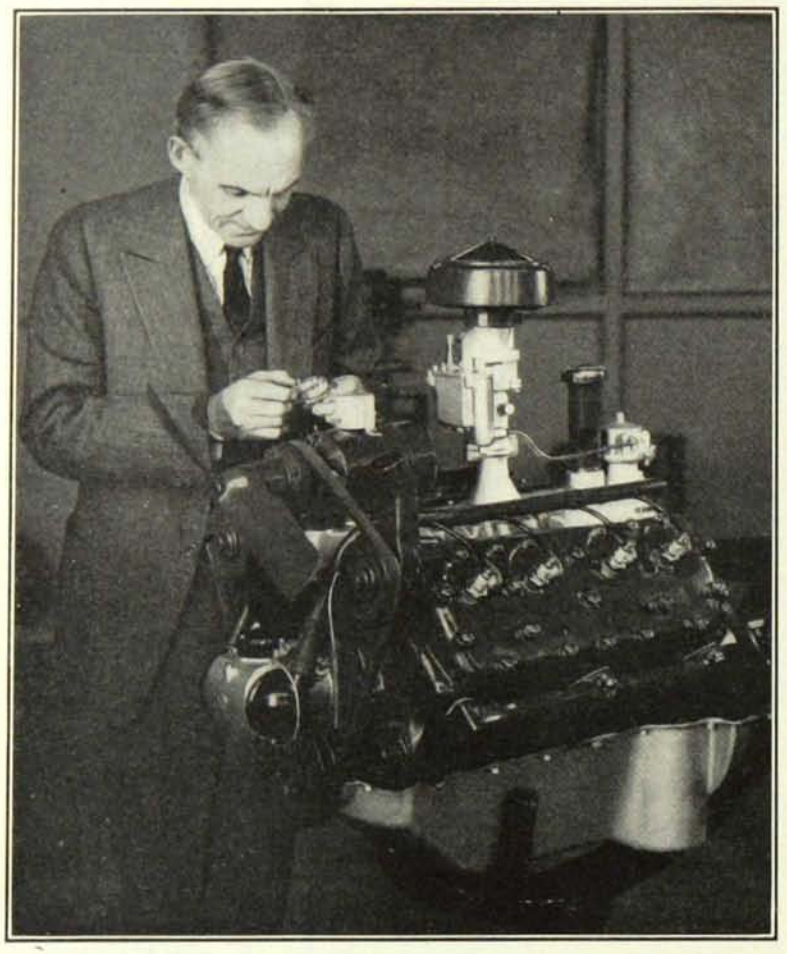
ENCORE une fois, les pionniers de Ford ouvrent la voie.

En introduisant le nouveau 8 cylindres en V dans les divers centres dans tout le Dominion, la *Ford Motor Company of Canada, Limited*, résout le problème du transport d'une nouvelle ère économique.

Il y a presque un quart de siècle, Henry Ford a donné au monde une voiture qui était à la fois peu coûteuse d'achat et d'entretien, établissant un nouveau standard dans l'industrie automobile de cette époque. Il donne maintenant au public une autre voiture qui, tout en conservant ces caractéristiques essentielles, incorpore aussi toutes les conceptions du confort et tous les perfectionnements qu'est capable de procurer la technique moderne.

En incorporant dans une voiture à bon marché les caractéristiques que l'on ne trouvait jusqu'ici que dans les voitures de haut prix, le Ford 8-V réalise un nouveau standard dans l'industrie automobile.

En éliminant le volume et le poids inutiles, il obvie aux frais d'entretien prohibitifs que l'ordinaire propriétaire d'auto est incapable d'affronter, même s'il peut payer le prix d'achat d'une voiture plus volumineuse et plus lourde. En un mot, il représente pour le propriétaire ordinaire non seulement la sorte de voiture que celui-ci a les moyens d'acheter et d'entretenir, mais celle à laquelle il a droit en cette ère moderne.



M. Henry Ford examinant le nouveau moteur V-8 dans les laboratoires de la Compagnie Ford, à Dearborn, Michigan.

PRECURSEUR D'UN TYPE NOUVEAU

Le 8-V et le modèle T doivent l'un et l'autre être classés comme des précurseurs, mais d'un type très différent. Ils sont aussi disparates que les problèmes auxquels l'un et l'autre devaient apporter une solution.

Le modèle T a tracé le chemin à l'industrie automobile. C'était presque uniquement, par sa nature, la voiture utilitaire. Elle innovait à une époque où le public n'avait pas conscience de son besoin de véhicules automobiles. Le 8V innove à une époque où la notion de ce besoin est universelle.

Véhiculer sa personne ne devrait jamais être considéré comme un luxe. Avec tous ses raffinements modernes, ce devrait être une sorte de droit naturel pour tout homme, toute femme et tout enfant au Canada. C'est un bienfait de la civilisation moderne. La jouissance en est parfaitement légitime et est le résultat logique du relèvement du niveau de la vie.

POUR REPONDRE A LA DEMANDE DU PUBLIC

L'art de la manufacture et le niveau de la subsistance doivent aller de pair. Ils doivent avancer à la même allure. Et, pour définir plus clairement ce point, ils doivent progresser ensemble.

"Qu'est-ce qui vous assure que vous trouverez un marché pour votre nouvel auto?" demandait-on à Henry Ford.

"Nous n'en avons pas l'assurance," répondit-il. "Mais nous allons en prendre le risque. Pour donner l'impulsion à un mouvement, il faut bien que quelqu'un risque quelque chose. Ce qui importe surtout, c'est de répondre aux aspirations du public qui demande quelque chose de neuf et de mieux à un prix que l'homme ordinaire sera capable de payer. Nous avons fait tout ce que nous pouvions pour donner au public cette sorte de voiture".

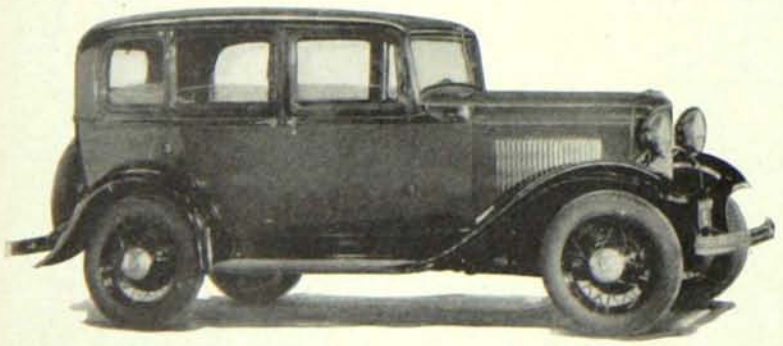
La compagnie Ford a déjà pris des risques, mais jamais aux dépens de la qualité.

M. FORD DIT: —

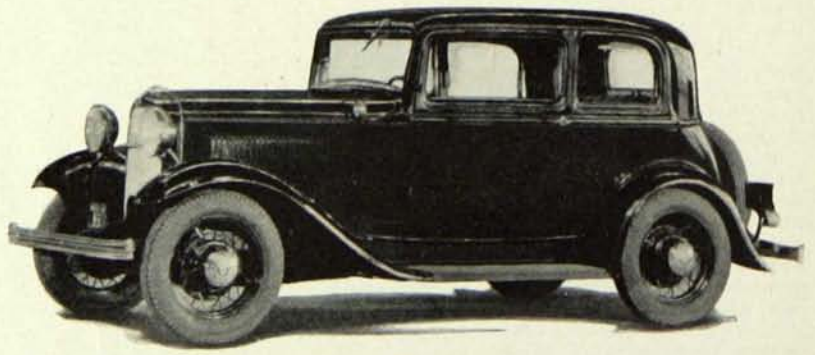
"A propos du 8V, la plupart diront peut-être que nous avons fabriqué un autre automobile". Et il ajoute: "Eh bien! c'est la vérité. Mais ce qui importe davantage, c'est que nous avons maintenant donné au public un nouveau type d'automobile. Quelque nom qu'on donne à un article ouvré, l'industrie bien conduite n'oublie jamais que, fondamentalement, son œuvre consiste à produire des conceptions nouvelles. Ce point réglé, tout le reste en découle naturellement.

"J'ai dit que nous prenions un risque. Mais ici j'entends seulement un risque temporaire. Notre expérience nous a appris qu'il en sera ainsi. Nous avons confiance, et vous savez que la confiance est contagieuse. Si nous avons confiance, d'autres auront également confiance. Le public fera la moitié du chemin. C'est ce qu'il fait toujours. Ce point est démontré par la multitude de commandes que nous avons reçues d'avance.

Ce risque est bon parce qu'il repose sur le public. Je ne connais pas de meilleure garantie collatérale. Je n'en connais aucune qui soit à moitié aussi bonne".



Le SEDAN FORDOR — Offre, à un prix raisonnable, la commodité de portières séparées donnant accès à chaque banquette. Très compacts, les modèles V-8 et 4-cylindres accentuent le caractère spacieux de l'intérieur.



La VICTORIA — Grâce aux lignes élégantes de sa capote et de son arrière-train, ce modèle de luxe, à 4 places, évoque les voitures européennes. Tissus mohair ou "broadcloth", au choix.

Le Roman de Patrice

***Par* Marie STEPHANE**

Reproduction autorisée par la Société des Gens de Lettres

Bien que l'hiver touchât à sa fin, il y avait de la neige partout ce soir là. Le thermomètre était brusquement descendu sous l'action d'un froid intense; d'innombrables étoiles scintillaient sur le pâle azur du ciel, évoquant le spectacle d'une nuit polaire lumineuse à ravir.

Les toits étincelaient dans leur blancheur de rêve, un vent glacial se levait; les arbres du boulevard revêtus d'épais flocons agitaient orgueilleusement leurs branches transformées en panaches, au-dessus du sol couvert d'un tapis éblouissant, offrant l'aspect d'une avenue triomphale aux occupants de l'automobile dans laquelle se blotissait frileusement, près de sa mère, la rieuse Hélène de Valmeray se rendant à son premier bal officiel.

Mme de Valmeray contemplait sa fille avec une douce fierté.

— Ses dix-huit ans en paraissent à peine seize, monologua-t-elle, elle a l'air d'une enfant; rien ne pressait qu'elle fasse son entrée dans le monde cette année . . , enfin puisqu'elle le désire et que son père est d'avis qu'elle paraisse à cette soirée, je n'ai pas à m'y opposer; mais qui la regardera? elle est si peu connue!

Ces dames étaient arrivées. La jeune fille promenait son regard joyeux dans les salons étincelants de lumières où déjà circulait, entre les massifs de verdure et de fleurs, la brillante cohue des nombreux invités.

Jeunes filles et jeunes femmes luttaient entre elles d'élégance et de grâce dans leurs fraîches ou luxueuses toilettes, sur lesquelles tranchaient vigoureusement les fracs sombres, l'or des uniformes des divers corps d'armée de la garnison, et les costumes plus sobres de quelques officiers de marine.

L'orchestre préludait . . les danses s'organisèrent.

Sagement assise près de sa mère, Hélène regarde, curieuse et amusée, l'évolution animée des valseurs . . A peine arrivée, la jeune fille n'était pas fâchée de rester un peu en simple spectatrice se disant philosophiquement que son tour de danser allait venir.

Soudainement son visage délicat se nuança d'un rose plus vif, une flamme joyeuse passa dans ses prunelles d'un brun velouté; elle se pencha près de l'oreille de sa mère, annonçant avec un léger frémissement dans la voix:

— Messieurs de Touranne et Courrières viennent d'arriver . . Je crois qu'ils nous aperçoivent, ils se dirigent de notre côté.

Se frayant lentement un passage, les officiers de marine signalés par la jeune fille avançaient, en effet, vers ces dames, distribuant de ci, de là, quelques sourires et quelques poignées de mains.

Laissant son ami aux prises avec une respectable et corpulente baronne flanquée de deux filles à marier, Bernard Courrières, impatient de se rapprocher d'Hélène, s'inclina bientôt devant Mmes de Valmeray et, peu après, s'éloigna avec la jeune fille pour prendre rang parmi les danseurs.

— Le joli couple! . . dit à voix haute et avec une admiration non déguisée une élégante jeune femme dont la physionomie reflétait la bienveillance.

La mère remercia d'un sourire, s'avouant, à part soi, que cette appréciation pourrait assez difficilement être contredite.

Avec sa taille svelte, son teint d'une blancheur éblouissante à peine rosé, ses yeux rieurs, son gai sourire et sa splendide chevelure châtain-clair où se jouaient des reflets d'or, Hélène de Valmeray devait retenir l'attention par le charme de fraîcheur et de jeunesse qui se dégageait de toute sa personne. Son gracieux visage aux traits fins semblait modelé spécialement pour refléter les émotions de la vie heureuse. Avec les devoirs faciles qui incombaient à son âge, elle n'en connaissait, du reste, jusqu'ici que les sourires.

Si cette jeune fille n'était pas née, comme la Béatrice de Shakespeare "un soir où les étoiles dansaient" elle avait sans doute fait son apparition sur notre planète à l'heure où les rossignols lançaient dans l'espace leurs trilles joyeux, car tout chantait en elle.

Placée par la Providence dans un de ces milieux aisés que le poète qualifie "d'heureuse médiocrité", aucun nuage n'avait assombri sa radieuse jeunesse . .

Venue après quatre garçons, la naissance d'Hélène avait été accueillie avec joie par les siens; aussi était-elle l'enfant gâtée de tous, gâterie que facilitait du reste à ceux qui l'entouraient son heureux naturel. Non pas qu'elle fût sans défaut certes; mais affectueuse, d'humeur douce et gaie, malgré sa pétulance, elle obéissait sans efforts, simplement parce qu'elle devait obéir.

Son père, Fernand de Valmeray, magistrat intègre dont le nom était synonyme de droiture et d'honneur, avait consacré tous les loisirs que lui laissait sa charge de conseiller à la cour à l'éducation de ses enfants, aidé en cela par son admirable compagne . . aussi avaient-ils eu la joie de voir leurs fils subir avec succès les examens respectifs à la carrière de leur choix.

Les deux aînés sortis de Polytechnique servaient la France dans l'armée, le troisième, après une année de droit, était entré au séminaire des Missions étrangères, et le plus jeune, aspirant de Marine, venait de quitter le navire-école et faisait avec enivrement son premier grand voyage, à l'époque où s'ouvre notre récit.

Dans sa robe blanche de coupe irréprochable, sans autre ornement qu'une touffe de bruyères roses à l'échancrure du corsage peu ouvert, et un bouquet semblable dans les cheveux, Hélène était charmante de modestie et de jeunesse. Cette simplicité contrastait avantageusement avec le luxe tapageur arboré par la plupart des jeunes filles, et s'alliait merveilleusement à son âge et à son genre de beauté.

L'aspect de Bernard Courrières, son premier cavalier à ce bal, n'était pas moins séduisant.

Les deux jeunes gens avaient rencontré ces dames quelques jours plus tôt chez des amis communs, le baron et la baronne de Prévert; et, très vite, s'était établi un courant de sympathie entre l'âme pure d'Hélène et la nature simple et loyale de Bernard.

Grand, mince, d'allure souple, le jeune homme porte avec élégance le sévère uniforme des officiers de marine. Son visage ouvert, à l'expression tout à la fois jeune et virile, respire la franchise et la bonté. Ses yeux, au regard profond et rêveur des hommes habitués à scruter l'infini des horizons, conservent une nuance de gravité au fond de leurs prunelles bleu sombre; le dessin ferme de la bouche indique un être de volonté et semblerait sévère sans le charme inexprimable que lui donne le sourire; la voix est chaude et bien timbrée. Dans l'ensemble M. Courrières possède une de ces natures attirantes avec lesquelles on pressent qu'il ferait bon vivre.

Le jeune enseigne offre au physique comme au moral le plus absolu contraste avec son parent et ami Patrice de Touranne, son aîné d'un an, dont il a été le "fisto" sur le bateau-école. Celui-ci, un vrai loup de mer, demande d'être connu pour être apprécié ainsi qu'il le mérite.

Petit, trapu, aussi noir de cheveux que son cousin est blond, le regard froid, le sourire caustique, la voix impérative, sa bienveillance même va rarement sans ironie. Tout cet ensemble lui compose un extérieur un peu énigmatique qui, à première vue, n'appelle pas la sympathie, et éloignerait plutôt de lui.

Peut-être cependant, cette expression de froideur n'est-elle qu'une façade? . . on est autorisé à se poser cette question devant la flamme qui jaillit des yeux noirs de l'officier lorsqu'il se trouve sous l'empire d'une pensée généreuse, ou en proie à un sentiment violent.

Plus encore qu'une très proche parenté, une solide affection unit ces deux hommes chez lesquels l'âge et le goût d'une même carrière ont accentué l'intimité. Confiants l'un envers l'autre, il n'y a point de secrets entre eux; les amis de l'un deviennent aussitôt les amis de l'autre; ils eussent été frères qu'ils ne se fussent pas plus aimés; aussi s'étaient-ils fait le serment de quoi qu'il arrivât, rien ne pourrait les désunir.

Serment fragile, hélas car il est fait par des humains! . . le sourire d'une enfant et sa préférence donnée à l'un d'eux, suffiront à ébranler cette belle amitié jusque dans sa base; à déflorer ce bel arbre, dont le printemps de leur vie, plein de promesses, n'a pu encore donner ses fruits.

Pour la première fois peut-être depuis que leur affection s'était affermie dans les rapports journaliers du collège, Patrice et Bernard en sortant de ce bal eurent une réticense l'un pour l'autre. Ils en eurent l'intuition, et se trahirent mutuellement par le soin qu'ils mirent à éviter de prononcer le nom de celle qui déjà occupait toute leur pensée.

A une heure ou à l'autre, les jeunes gens retrouverent les dames de Valmeray presque tous les jours qui suivirent cette soirée.

La baronne de Prévert s'était mise en tête de marier Hélène dont elle raffolait à Patrice de Touranne qu'elle avait vu enfant et dont elle connaissait les sérieuses qualités; et pour ce, elle s'arrangeait à faciliter et à multiplier les rencontres entre les intéressés.

En dépit des apparences, l'enseigne de vaisseau lui semblait un parti enviable pour sa petite préférée. Homme de devoir et bien noté de ses chefs, un bel avenir s'ouvrait devant lui.

Sa belle fortune lui eût permis de vivre de ses seuls revenus, mais sa famille, redoutant les dangers multiples auxquels est exposée toute existence oisive, avait tenu à ce que le jeune homme fit choix d'une carrière. La marine eut les préférences de Patrice. Il aimait la mer, avec ses alternatives de molles caresses et de fureurs splendides, et il disait volontiers: "qu'aussitôt descendu de son navire, il se faisait à soi l'effet d'un poisson hors de l'eau".

La société mondaine l'écœurait avec ses conventions hypocrites et ses compromissions subtiles; elle lui paraissait un assemblage de marionnettes dont il suffisait de connaître et de toucher les fils pour renverser son savant échafaudage . . Aussi était-ce en convaincu qu'il aimait à monologuer de sa belle voix d'alto, et à mimer lorsqu'il en avait l'occasion, cette spirituelle satire d'Edmond Lhuillier: "Le monde tel qu'il est", dont il fredonnait souvent le refrain lorsqu'il se croyait seul:

Voilà le monde tel qu'il est, il n'est pas par-
[fait,
C'est un fait!
Pourtant ce monde hélas! Je vous le dis tout
[bas,
Bien bas.
C'est moi, c'est lui, c'est vous, bref ce monde-
[là;
C'est nous tous!

Misanthrope il poussait la sévérité de ses jugements souvent jusqu'à l'injustice, ce qui est le propre de toute exagération. Pour lui, les jeunes filles n'étaient que d'insignifiantes ou envieuses poupées, pratiquant plus ou moins ouvertement le sport de la chasse au mari . . Peut-être la faute de cette regrettable mentalité du jeune de Touranne incombait-elle aux mères ambitieuses? . . qui, voyant en lui ce qu'on est convenu d'appeler — un bon parti — essayaient avec plus ou moins de discrétion de l'attirer dans leurs filets matrimoniaux.

L'officier ayant conscience de sa valeur intellectuelle et morale n'entendait pas être accepté pour sa fortune, ce qui avait failli lui arriver avec une candidate au mariage à laquelle on l'avait présenté et qui ne lui avait pas déplu, bien qu'il la trouvât un peu trop mondaine. Cette jeune fille, plus étourdie peut-être que méchante, avait commis la sottise de confier à une amie qui la plaisantait sur les assiduités de Patrice: — Que veux-tu, ma chère, il est laid! c'est certain; mais l'épouser me fera une situation superbe et sois tranquille, je m'arrangerai pour que le cadre fasse valoir le portrait.

L'amie en question, qui eût aimé à être l'objet des attentions de l'officier, fit en sorte que ce propos revint aux oreilles de l'intéressé; ce fut assez pour que M. de Touranne renonçât à tous projets de ce genre durant plusieurs années.

Il reconnaissait volontiers qu'il n'avait pas été gâté physiquement par Dame Nature; cependant, sans vanité, il se savait assez bien doué par ailleurs pour mériter mieux que d'être épousé pour ses revenus. Aussi était-il résolu à se montrer très circonspect lorsqu'il se déciderait à fonder un foyer.

Il vit Hélène, et il fut immédiatement captivé par sa grâce naturelle et par sa simplicité. Toujours souriante, la voix harmonieuse et un peu chantante décelait chez elle un sang joyeux. La joie de vivre semblait rayonner de tout son être et se communiquer à ceux qu'elle approchait. La jeune fille aimait la musique et la danse, non pour y briller, mais parce qu'elle s'y récréait franchement; ceci, du reste, sans préjudice des occupations sérieuses auxquelles elle se donnait aussi consciencieusement, qu'elle se livrait avec ardeur au plaisir lorsqu'elle y était.

Venue à ce bal avec l'unique intention de s'y distraire, elle s'y amusait aussi simplement qu'elle l'eût fait dans une réunion intime, sans la moindre arrière-

Le roman du mois de juin

L'Algue d'Or

Par Jeanne de COULOMB

Une histoire qui débute par la légende délicieuse de la Princesse Jolie-Source, et dont toutes les pages sont imprégnées des sentiments les plus divers, mais également prenants.

Au milieu d'obstacles cruels, d'épreuves douloureuses, d'événements émouvants, se déroulent des scènes touchantes de grandeur et de simplicité tout à la fois où, tour à tour, chantent des rêves de bonheur et pleurent des coeurs brisés. Puis, sous l'action bienfaisante de l'oeuvre de confiance de l'héroïne, les brouillards s'évanouissent, les malentendus disparaissent, la volonté orgueilleuse fléchit.

La vérité éclate enfin au grand jour, la joie de l'innocence reconnue efface le malheureux passé et, sur le plus attachant poème d'amour, rayonne enfin le chaud soleil du bonheur.

EXTRA DOUCE

Vous êtes prête, sans doute, à payer un peu plus cher pour une serviette hygiénique extra-douce, extra-sûre, et stérilisée? Mais — ça n'est pas nécessaire, car, quoique Modess soit

EXTRA-DOUCE (un rang additionnel de coton duveté est incorporé à son enveloppe de gaze),

EXTRA-SÛRE (sa surface extérieure s'oppose à toute infiltration et la rend cinq fois plus protectrice),

STÉRILISÉE (elle est fabriquée dans les mêmes laboratoires que la plupart des pansements chirurgicaux et fournitures d'hôpitaux canadiens), elle ne coûte pas plus chère que les marques ordinaires. Tous ces avantages supplémentaires vous sont offerts sans coût additionnel.

Presque sans exception, toutes celles qui ont *eu recours* à *Modess* l'adoptent définitivement.

Produit de

Johnson & Johnson

Fabriquée au Canada

Les plus grands fabricants de l'univers de pansements chirurgicaux, bandages, cotons hydrophiles, etc.

79-F

Le Roman de Patrice

pensée de chercher à plaire ou de désirer qu'on lui plût. Elle était si jeune encore! aussi admirait-elle sans réserve les quelques jeunes filles et jeunes femmes que leur beauté désignait aux suffrages.

Si M. de Touranne eût été seul lorsque les de Prévert le mirent en relations avec les de Valmeray, nul doute — Hélène l'ayant conquis — qu'il fût arrivé à se faire aimer d'elle... car très cultivée et aimant les distractions intellectuelles, la jeune fille sous des dehors enjoués cachait une âme élevée et des goûts sérieux. Mais le protégé de la baronne était accompagné le plus ordinairement par Bernard, et ce dernier, tel que nous l'avons présenté au lecteur, avait un charme physique indéniable en harmonie parfaite avec ses qualités de cœur et d'esprit. Aussi, subissant une douce loi d'attraction, Mlle de Valmeray, comme la fleur qui se tourne d'instinct vers le soleil, se sentait-elle inclinée vers le bel officier par une complète et irrésistible sympathie. Patrice savait voir, il remarqua presque aussitôt l'attrait mutuel des jeunes gens, et il en souffrit.

Avec cette attention presque divinatrice qui est un des privilèges de ceux qui aiment — j'allais dire de ceux qui aiment jalousement — il notait les plus légères nuances, le moindre jeu de physionomie, les plus fugitives impressions. Il n'est jusqu'à cet émoi charmant à surprendre chez un cœur qui s'éveille qui n'attirât son observation silencieuse, et ne lui causât une souffrance.

Avec une secrète angoisse, il constatait que le regard pur et limpide d'Hélène qui s'arrêtait si facilement sur le sien, avec cette modeste assurance des cœurs libres, se voilait légèrement lorsqu'il se levait sur Bernard, comme si instinctivement elle eût craint de trahir son secret. Elle pâlissait et rougissait tour à tour dès que M. Courrières lui adressait la parole, et, lorsqu'elle devait lui répondre, le tremblement de ses lèvres et l'imperceptible battement des longs cils qui ombrageaient ses prunelles veloutées, révélaient à son insu le sentiment naissant qui enveloppait son âme d'une exquise douceur.

Bien que moins sensibles, parce que plus habile à cacher ses impressions, les mêmes indices révélateurs paraissaient aussi chez Bernard: le son de sa voix se faisait plus pénétrant, plus tendre, et prenait la douceur d'une caresse lorsqu'il parlait directement à la jeune fille. Et, de ce double examen, Patrice ne pouvait se défendre d'en déduire la logique conséquence.

La passion aveugle, il faut croire! car malgré ses déprimantes remarques, Patrice en ce moment n'eût consenti pour rien au monde à tenir compte de ses propres observations et des pressentiments qu'elles éveillaient en lui... Il aimait!... il résolut de lutter pour conquérir l'objet de son amour.

N'avait-il pas, pour livrer ce combat avec avantage, des armes qui faisaient totalement défaut à son rival? Il était riche, et son cousin ne possédait à peu près que sa situation. Il était noble, et, à la mort de son grand-père, il aurait une couronne comtale à offrir à la compagne qui porterait son nom.

A la vérité, si Bernard n'avait pas de particule, il était de sa famille, et pourtant, d'aussi bonne naissance que lui. Seule sur l'arbre généalogique, Yvette de Touranne avait sacrifié la noblesse du nom à celle de l'épée, celle-ci lui paraissant, avec raison, de nature à compenser celle-là. Les états de service du Commandant Courrières lui avaient semblé équivalents aux parchemins de ses aïeux. Le mariage d'Yvette avait été un mariage d'inclination, M. Courrières n'étant riche que de son honneur et de son épée; mais il possédait une belle intelligence et une élévation d'âme peu commune. Ce ménage fut heureux jusqu'au jour où la mort coucha dans la tombe, la jeune mère enlevée en quelques jours d'une fièvre pernicieuse contractée au chevet de son fils aîné que tout son dévouement ne put soustraire au trépas. Le commandant ne put survivre à ce double deuil; moins d'un an après il rejoignait dans l'autre monde ceux qu'il avait tant aimés, et le petit Bernard restait seul.

Mal administrée par un tuteur plus honnête qu'habile, la fortune des Courrières fut presque entièrement engloutie dans un de ces désastres financiers comme il y en a tant eus en France depuis un demi siècle; et l'épave que l'on put sauver de ce naufrage, suffit à peine à solder les frais d'entretien et d'instruction nécessaires à l'enfant pour lui permettre de se faire une situation honorable.

Heureusement pour l'orphelin, il avait hérité de son père un grand amour du travail et la volonté d'arriver à se faire une position digne de sa naissance.

Son cousin Patrice avait été pour lui un frère très aimé. Bien probablement, s'il avait confié à Bernard son inclination pour la jeune fille, celui-ci se serait éloigné avant que son cœur se fût donné... Mais son parent n'avait rien dit qui pût faire soupçonner ses désirs; et cédant à un irrésistible attrait, sans se douter que son bonheur s'échafaudait au prix d'un chagrin pour M. de Touranne, Bernard se donna à Hélène avec toute la douceur et toute la force d'un premier amour.

II

— Pourquoi m'écarterais-je du chemin de Bernard?... qu'il se débrouille, après tout!... Ne serais-je pas insensé, de perdre de gaîté de cœur et sans lutte la chance de bonheur que je puis avoir?... Nous aimons tous les deux la même jeune fille; c'est un malheur, j'en conviens! Puisque l'un de nous doit souffrir de ce fait, pourquoi serait-ce moi?... mon cousin ne m'a pas confié ses espérances, je ne suis pas tenu à les deviner.

Et poursuivant son soliloque en souriant avec ironie:

— Je ne voudrais pourtant pas m'exposer à un refus, oh! non, ma vanité se récuse à subir un humiliant échec..., c'est bien simple; je ferai sonder le terrain par notre chère baronne; je veux être fixé! conclut-il.

Et c'est avec la volonté très arrêtée de connaître son sort au plus tôt qu'il se rendit ce même jour à l'hôtel de Prévert:

— ? ? ?

— Me charger de pressentir ma petite amie?... je le veux bien, répondit la baronne, mais pourquoi ne pas plaider vous-même votre cause, mon cher Patrice?

Le jeune homme eût un mouvement de tête négatif.

— Elle m'est trop chère pour cela, répliqua-t-il. Pour s'exprimer avec puissance, le cœur a besoin d'être libre; le mien ne l'est plus!... Pour tout dire aussi, je crains de m'être laissé devancer dans la place, nous sommes deux à en faire le siège; lequel de nous l'emportera?... Ne croyez-vous pas, chère madame, que Bernard soit en l'occurence un redoutable rival?

La baronne regarda plus attentivement son interlocuteur. Son sens très délicat et très fin l'avertit que sous l'apparence belliqueuse des mots se dissimulait une réelle souffrance.

— M. Courrières est certainement très, très bien! approuva-t-elle. Quelle idée avez-vous eue de vous faire accompagner par ce jeune homme, alors que vous saviez les projets que je formais pour vous?

— Je me croyais invulnérable, hélas! J'ai subi tant d'assauts de ce genre, voilà une preuve de plus "qu'il ne faut jurer de rien", répondit-il avec un sourire contrit.

— Votre parent connaît-il votre inclination pour Hélène?...

— S'il s'en doute, il ne me l'a pas laissé voir. Il ne m'a fait, du reste, aucune confidence en ce qui le concerne; toutefois il n'a pas su me dissimuler son sentiment à l'égard de Mlle Valmeray; je lis dans son cœur plus clairement que lui, peut-être.

— Alors?...

— Alors, baronne, faites-vous une piètre idée de votre serviteur! Je veux, malgré cela, courir la chance de remporter le prix de ce combat: en l'espèce, le consentement de l'élue... Si Bernard s'était confié à moi, la loyauté la plus élémentaire m'eût commandé de m'effacer... Il a gardé sur ce point un silence absolu, je reste libre!... Ne croyez-vous pas que j'aie quelques atouts de plus que lui dans mon jeu?... Je suis riche, mon cousin n'a que sa situation; j'ai une particule, il n'en a pas; et enfin, je pourrai dans un avenir proche, offrir une couronne comtale à la compagne de ma vie, avantages de nature, il me semble, à tenter une jeune fille.

Un sourire de doute s'ébaucha sur les lèvres de Mme de Prévert.

— Ces à-côtés ont leur prix et ne manqueraient pas d'éblouir la plupart des femmes, concéda-t-elle lentement. Mais Hélène est une enfant, je crois bien que, pour elle, à mérite égal, le sentiment seul comptera, car elle n'est pas vulgaire.

Un éclair passa dans le regard froid du marin.

— Votre petite amie est désintéressée, baronne, je m'en suis aperçu; et c'est surtout cette qualité qui m'incline vers elle! affirma-t-il. J'entends bien ne devoir le don précieux d'elle-même qu'à sa seule affection... Cependant, poursuivit-il, non sans ironie, nous ne sommes plus à l'époque fortunée où suffisaient "une chaumière et un cœur". La vie réelle a d'incontestables et dures exigences et je me plais à penser que M. et Mme de Valmeray apprécieront peut-être pour leur fille des avantages qui ne paraîtraient à celle-ci que quantité négligeable.

— Comptez sur moi, mon cher Patrice, pour ne faire état de ceux-ci qu'en dernier ressort, en tous cas... Vous avez mieux que cela à votre actif, croyez-moi; vos qualités personnelles ne sauraient passer inaperçues aux yeux de mes chers amis de Valmeray, et parleront plus éloquemment que le reste.

— Pour vous peut-être, chère madame, parce que vous me regardez avec les verres grossissants de votre bonne affection. Je ne puis compter sur une aussi grande bienveillance de la part d'étrangers... Il me reste à vous adresser une prière.

— ? ? ?

— De ne pas faire cette enquête en mon nom, mais simplement comme si le projet venait de vous. Ménagez mon amour-propre... Ne souriez pas... vous me feriez trop mal; si je dois essuyer un refus épargnez-m'en l'humiliation...

La baronne eut un regard bienveillant.

— En un mot, vous désirez que je confesse ma petite Hélène afin d'apprendre ce qu'elle pense de vous.

— Uniquement!... serais-je très indiscret d'assister invisible à cet entretien dont peut dépendre le bonheur de toute ma vie?... demanda-t-il timidement.

Mme de Prévert interdite garda un instant de silence.

— Ce n'est pas très bien ce que vous me demandez là... c'est dangereux en tous cas.

— Je ne désire connaître l'opinion de Mlle de Valmeray qu'en ce qui me concerne.

La baronne hésita:

— N'est-ce pas prendre en traître ma pauvre petite amie qui ne se doutera pas qu'une autre oreille que la mienne puisse entendre ses confidences?... Cela me répugne, je ne puis vous le cacher, mon ami; dans votre intérêt même, je ne sais pas si je dois vous donner une semblable autorisation... Une réponse spontanée se modifie parfois heureusement avec un peu de réflexion et des conseils aussi aimés qu'autorisés.

— Il est vrai! mais également vrai est aussi cet aphorisme: "La bouche parle de l'abondance du cœur". Je vous l'ai dit, baronne, j'aime Mlle de Valmeray avec tout ce qu'il y a de meilleur en moi, mais mon pauvre cœur a sa fierté... je veux devoir ma compagne à l'affection plus encore qu'aux avantages que je puis lui offrir. Qui aurait le droit de m'en blâmer?

— Personne, assurément! néanmoins, j'insiste avec ma longue expérience, pour vous affirmer que les mariages contractés après avoir réfléchi aux chances de bonheur qu'ils peuvent offrir, ne sont pas toujours les moins heureux.

— Vous optez pour les mariages de raison, il me semble?...

La baronne rit franchement de l'air effrayé de Patrice.

— Dans certains cas, oui!... Mais pas cependant lorsque l'intéressée a dix-huit ans et qu'elle s'appelle Hélène de Valmeray. Toutefois, même dans ce cas, j'estime qu'un mariage raisonnable peut être aussi un mariage basé sur la réflexion, sur l'affection née de mérites reconnus de part et d'autres... Fixer sa vie est une chose si grave!... pour s'engager ainsi à la légère, acheva-t-elle sérieusement.

— Allons! bon!... la chère baronne a quelques doutes sur le premier mouvement de sa petite amie, elle ne trouve pas que mon physique justifie mes exigences, pensa le prétendant.

Le Roman de Patrice

Et prenant un air résolu:

— J'accepte toutes les conséquences de mon apparente indiscrétion!... répliqua-t-il. Croyez, madame, quel que soit le résultat de vos informations, que je vous garderai une infinie gratitude de ce que vous voulez bien tenter pour me rendre heureux.

— Qu'il soit donc fait comme vous le désirez, dit Mme de Prévert, mal convaincue de l'opportunité de cette façon d'agir. Je compte voir ces dames aujourd'hui mais je ne pourrai interroger Hélène qu'après l'heure du thé, lorsque mes derniers visiteurs seront partis... Tenez, à ce moment, je vous reconduirai au seuil du salon, vous pourrez entrer dans le bureau de mon mari; la porte de communication sera ouverte, vous ne serez séparé de nous que par la draperie... Etes-vous satisfait de cet arrangement?...

— ! ! !

— Oh! ces jeunes gens! que d'actes inconsidérés ils font commettre à ceux qui les écoutent murmura-t-elle.

Le timbre du vestibule résonna; presque aussitôt la voix de Mlle de Valmeray se fit entendre. Instinctivement Patrice recula dans l'embrasure du window, en même temps que la portière se soulevait pour laisser passer la jeune fille.

Celle-ci s'avançait en pleine lumière, aussi fraîche que la gerbe qu'elle tenait à la main. Elle offrit son front au baiser de la baronne, et, sans remarquer la présence de l'officier, elle dit avec son habituel enjouement:

— J'ai devancé mère pour vous aider à disposer ces fleurs... elles ont hâte d'être dans l'eau, les pauvres.

— Quelles sont belles!...

— N'est-ce pas qu'elles sont ravissantes... et si parfumées, ces œillets surtout; j'en ai conservé des boutures, il paraît qu'elles prennent très facilement... Malheureusement les fleurs écloses dans notre jardin n'auront jamais autant d'éclat ni d'aussi suaves parfums que celles-ci nées au pays du soleil.

Ce disant Hélène avait déposé sa gerbe sur une console de marbre, elle enlevait délicatement chaque fleur une à une, œillets, narcisses et roses, pour les disposer ici et là dans un cornet de cristal et dans des vases de vieux Sèvre. Elle avisa en dernier lieu l'amphore en porphyre vert jaspé pour laquelle avec un sens inné de l'harmonie des nuances, elle avait réservé les roses de teintes pâles et de très fine verdure.

Elle jeta un coup d'œil satisfait autour d'elle, ce fut alors qu'elle aperçut Patrice qui, en contemplation devant celle qui était l'objet de ses rêves, retenait jusqu'à son souffle pour ne pas trahir sa présence.

Une rougeur charmante monta au visage de la jeune fille, la main tendue elle s'avança vers lui:

— Je vous demande pardon, monsieur j'étais si absorbée que je ne vous ai ni vu ni entendu entrer dit-elle souriante.

— C'eût été difficile, mademoiselle!

— Pourquoi?...

— Parce que j'étais ici avant vous. Je me disposais à prendre congé de notre chère baronne lorsque vous êtes arrivée avec votre gracieux fardeau; j'ai voulu pendant un instant en aspirer le parfum. Et s'inclinant devant la jeune fille légèrement interdite:

— Mes compliments, mademoiselle, veuillez présenter mes hommages à M. le conseiller et à Madame votre mère.

— Vous verrons-nous ce soir, Patrice? interrogea affectueusement Mme de Prévert rentrant au salon et faisant au jeune homme un imperceptible signe d'intelligence.

— Peut-être!... j'ignore si je serai libre cependant!... J'attends un télégramme qui peut me rappeler d'un instant à l'autre.

Le regard de la jeune fille se voila en songeant que le congé des jeunes gens touchait à sa fin. Auquel des deux allaient ses regrets? elle ne l'analysait pas encore, ne pouvant se douter que l'heure approchait où elle aurait à se prononcer.

La baronne reconduisit M. de Touranne et lui glissa cette phrase:

— J'ai une grande heure à moi avant l'arrivée de visites probables; dois-je mettre ce temps à profit pour m'acquitter de votre message?

L'officier eut un geste d'assentiment.

Hélène enlevait les débris de son bouquet, réparant ici et là le désordre occasionné par l'arrangement des fleurs. Contre son ordinaire, elle semblait pensive.

— Venez ici près de moi, commença Mme de Prévert attirant la jeune fille à elle et la faisant asseoir sur une causeuse.

— Ces messieurs manqueront à l'animation de nos soirées, dit-elle; rien qu'à cette évocation du départ prochain, une vague tristesse plane déjà dans cette pièce, ne trouvez-vous pas?... Et, sans attendre la réponse, elle poursuivit: J'ai tant aimé Mme de Touranne... je considère son fils comme un neveu très cher, il a, du reste, de si sérieuses qualités, ce garçon; que pensez-vous de lui, Hélène?..

— Beaucoup de bien, madame! je crois M. de Touranne très bon.

— Vous ne vous trompez pas, mon enfant... l'écorce est rude, on ne peut le nier; mais, sous son extérieur peu attirant, Patrice cache une si belle intelligence et un cœur si bon... Je suis convaincue que celle qu'il choisira pour épouse ne sera pas malheureuse.

— Elle pourra être fière de son mari; en tous cas, M. de Touranne n'est pas le premier venu; il ne peut que plaire aussitôt qu'on le connaît un peu.

— Malgré son physique peu attirant?... d'aucuns diraient, sa laideur!

— Ho!... on ne peut se servir de ce mot pour le qualifier, répliqua vivement la jeune fille. Je trouve qu'un homme dont l'expression est honnête et intelligente ne peut jamais être laid... Les magnifiques yeux noirs de M. de Touranne suffiraient à eux seuls pour le faire trouver bien, il me semble.

Ces derniers mots prononcés avec chaleur, amenèrent un confiant sourire sur les lèvres de la baronne.

— C'est aussi mon avis! dit-elle.

La portière qui dissimulait la présence de l'officier s'agita légèrement. Le cœur du jeune homme battit plus fort dans sa poitrine;

— Je ne lui déplais pas trop, je crois... de la sympathie à l'amour, la distance peut se franchir sans miracle, pensa-t-il. Soudain ses nerfs se tendirent, sa respiration s'arrêta.

Brûlant ses vaiseaux, madame de Prévert confiait:

— Vous savez si vous m'êtes chère, ma petite Hélène. J'aime aussi beaucoup Patrice! J'ai rêvé de vous unir tous les deux, vos parents ne seraient pas hostiles à ce projet... Et vous, ma chère, qu'en pensez-vous?... si mon jeune ami demandait votre main, que répondriez-vous?...

La jeune fille se redressa sous le choc. La commotion soudaine qu'elle éprouva à cette idée fit jaillir de sa source profonde l'amour latent qui avait envahi son cœur sans qu'elle s'en rendit compte. Elle attacha sur la baronne ses yeux subitement agrandis. Plus qu'aucun autre sentiment, l'angoisse se lisait dans ce regard qui ne savait pas dissimuler; elle voulait parler, les mots s'arrêtaient dans sa gorge, ses lèvres impuissantes ne laissaient passer aucun son.

Ces minutes de silence parurent un siècle à celui qui, l'oreille tendue, attendait sa réponse comme un arrêt de vie ou de mort.

— Vous êtes bonne de penser à moi, chère madame, prononça-t-elle enfin la voix tremblante. Je ne puis vous tromper... Je vous en prie... Ne parlez pas, ne parlez jamais de moi dans ce sens à M. de Touranne. Je l'estime infiniment... je l'aimerais sans peine comme un frère; autrement, non, je ne le puis pas!

Et, cédant à un irrésistible besoin d'épanchement, elle inclina son gracieux visage sur l'épaule de sa vieille amie, et, à voix basse, elle murmura son rêve.

— J'ignore si celui qui remplit mon cœur éprouve pour moi un sentiment analogue, mais ce dont je suis certaine, c'est que j'épouserai celui que j'aime ou je ne me marierai jamais!... affirma-t-elle.

La baronne soupira, et mit un baiser au front d'Hélène.

— Je n'ai pas le droit de vous blâmer, enfant, vous permettrez toutefois à mon affection de déplorer l'effondrement de mes projets, car, en outre des qualités que vous connaissez, M. de Touranne possède des avantages de nom et de fortune que M. Courrières ne peut vous offrir, avantages qui ne nuisent pas dans la vie... même en aimant, il est prudent de chercher à sauvegarder l'avenir.

Une flamme de jeunesse s'alluma dans les prunelles sombres de Mlle de Valmoray, le sourire reparut sur ses lèvres.

— L'avenir! madame... mais c'est de s'aimer! c'est de se dévouer! n'est-ce pas encore ce qu'il y a de meilleur ici-bas? Qu'importe, après tout, un peu plus ou un peu moins d'argent?... Dès lors qu'on a le large nécessaire, cela suffit.

CHAPITRE III

Patrice n'avait pas attendu la fin de l'entretien de la baronne avec Hélène, désormais il était fixé sur ce qu'il voulait savoir. Il sortit, marchant à la façon d'un automate, sans se rendre compte du chemin parcouru, dans un impérieux besoin de mouvement pour détendre ses nerfs.

Une bise glaciale ridait la surface du fleuve, pénétrait l'officier jusqu'aux os, mais il n'en avait cure, il ne la sentait pas... Ces paroles de la jeune fille: "Je l'aimerais comme un frère, autrement, non! je ne le puis pas!" martelaient sans trêve, dans leur décevante concision, son cerveau enfivré, résonnant comme un glas dans son cœur meurtri. Amer, aigri contre Bernard, contre lui-même, il se disait:

— Qui sait ce qui serait arrivé si mon cousin n'eût pas été avec moi?... triple sot que je suis! quel besoin avais-je de le présenter aux de Prévert?... Il est taillé pour plaire lui, tandis que je ne puis que servir de repoussoir.

Patrice avait une de ces natures que l'obstacle irrite, quelle que soit la forme sous laquelle il se présente, et qui tentent l'impossible pour le vaincre. Dans le cas présent, il n'y avait rien à tenter; on ne lutte pas contre l'indifférence, on la subit. Le refus d'Hélène avait eu ce double résultat de froisser sa vanité presque autant que de briser son cœur. Une exaltation farouche envahissait son âme ulcérée, le faisant envelopper dans un même sentiment de rancune injustifié Mlle de Valmeray et M. Courrières; il était tout prêt de haïr ceux qu'il avait tant aimés.

A cette même heure, Bernard ne pouvant se douter de l'orage qui se déchaînait dans le cœur de Patrice, voguait dans les eaux bleues. Il venait de recevoir sa nomination d'enseigne de vaisseau de première classe, promotion attendue par lui pour solliciter la main de son élue... Il le pouvait faire maintenant sans scrupule, certain désormais d'assurer à la compagne de son choix une situation convenable en rapport avec celle de ses parents. Son cœur bondissait de joie à l'idée de connaître enfin la douceur d'un foyer à lui, son enfance d'orphelin en avait été si privée. Il ne se possédait plus tant il avait hâte de faire partager sa satisfaction à son cousin... de le prier aussi, en l'absence d'ascendant, de faire la démarche officielle près des Valmeray.

Il fut tout joyeux en prenant au bureau de l'hôtel la clef de sa chambre, de constater que celle de Patrice avait été prise; son cousin était chez lui, il allait donc sans retard lui confier ses espérances, le charger de plaider sa cause au besoin. Il ne doutait pas du consentement d'Hélène; bien qu'elle et lui n'eussent échangé aucune parole engageant l'avenir, il sentait que la jeune fille avait de l'inclination pour lui. Par contre, rien ne l'assurait que les parents de celle-ci voulussent ratifier l'attrait mutuel qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, Hélène était encore si jeune! Et déjà l'officier se troublait dans la crainte d'un ajournement à son bonheur. Le cœur humain est ainsi fait; dans l'incertitude d'un lendemain il ne sait pas attendre; il veut jouir immédiatement de ce qu'il désire.

— Qui donc plus que son cousin saurait faire valoir ce qu'il y avait d'appréciable en Bernard, enlever d'assaut le consentement du conseiller?... cher Patrice, il allait être heureux d'aider à son bonheur, il était si bon, et ils s'aimaient si sincèrement tous les deux! Et tandis qu'il monologuait ses espoirs, de violents combats se livraient dans l'âme de M. de Touranne passant en un instant d'un profond accablement à un état de nervosité poussé au paroxysme.

— Tu n'as pas le droit d'en vouloir à ces jeunes gens, lui disait sa conscience. Mlle de Valmeray n'a rien fait de particulier pour gagner ta sympathie. Simple et affable avec tous, elle a été pour toi comme pour les autres exquisement vraie, sans l'ombre de coquetterie... Ferais-tu un crime à l'abeille de choisir la fleur où elle se pose?... non, alors reconnais à cette enfant la liberté que tu revendiques pour toi; c'est de toute équité.

PRESERVEZ

vos fourrures par l'emmagasinage!

Vos fourrures méritent les meilleurs soins en tout temps, mais plus particulièrement durant les mois d'été, quand vous ne vous en servez pas. Les garder à la maison, c'est les exposer aux mites, au feu et au vol. — Dans nos voûtes d'emmagasinage à froid, vos fourrures sont à l'épreuve de tout danger, et assurées contre toute détérioration.

CHAS DESJARDINS & CIE LIMITÉE

1170, RUE SAINT-DENIS

Montréal

GRANDE NOUVEAUTE

La Petite Revue

DEUX ROMANS

SECTION ILLUSTREE

SOUFFRANCE
Inutile

LA femme qui permet à la migraine de déranger ses projets, doit avoir les yeux et les oreilles ouverts à certains faits concernant l'Aspirine. Les tablettes d'Aspirine produisent toujours un soulagement immédiat et ne font jamais de mal. Les docteurs l'ont déclaré; partout, les hommes et les femmes l'ont aussi reconnu. Tout mal de tête — qu'elle qu'en soit la cause — est toujours soulagé par une ou deux tablettes. Et beaucoup d'autres maux et douleurs. Névralgie. Névrite. Rhumatisme. Douleurs agaçantes. Les malaises du rhume qui vous donnent "mal partout". Mal de gorge. Douleurs chroniques ou "musculaires". Aspirine peut vous épargner beaucoup de souffrances inutiles! Soyez sûre de vous procurer de l'Aspirine. N'acceptez aucun substitut.

(FAIT AU CANADA)

ASPIRIN

MARQUE DE COMMERCE ENREGISTREE

BAYER

Le Roman de Patrice

Quant à Bernard, n'a-t-il pas, autant que toi-même droit au bonheur?... Sois juste; qu'a-t-il fait pour s'attirer à ce point ton ressentiment?... rien de répréhensible, n'est-il pas vrai! en ce cas, pourquoi lui vouer une si amère rancune? tu n'as aucune raison de lui en vouloir.

Ainsi parlait sa conscience, mais il ne l'écoutait pas; la tempête soulevée dans son cœur étouffait sa voix, se livrant sans merci aux flots irritants de la jalousie qui menaçaient de submerger tout ce qu'il y avait en lui de noble et de généreux, semant un germe de mort dans la pure et vive affection qui l'unissait à son cousin. Le malheureux Patrice vivait un de ces moments où la douleur égare, où elle rend inepte à distinguer ce qui est juste de ce qui ne l'est pas, tant elle obscurcit le jugement et trouble sa lucidité.

Bien sombre était sa chambre, sans doute, car la nuit était venue, et, dans son désarroi, le jeune homme n'avait point songé à tourner le bouton distributeur de lumière: combien plus denses et plus obscures cependant, étaient les ténèbres intérieures qui enveloppaient son être intime à ce tournant douloureux de son existence.

Ainsi absorbé, l'officier n'avait pas entendu ouvrir la chambre proche de la sienne occupée par M. Courrières; presque aussitôt on frappa à la porte et, avant qu'il prit le temps de répondre, la voix de Bernard résonna comme un coup de clairon dans la pièce silencieuse:

— Sans lumière à cette heure... est-ce que l'électricité ne fonctionne plus chez toi?

— Il est probable que si, mais la clarté me gêne en ce moment.

Si vive était la joie de l'arrivant, qu'il ne s'aperçut pas de l'altération de la voix de son cousin. Jugeant cette obscurité propice aux confidences, il prit un siège sans attendre qu'on le lui offrit, et dit aussitôt:

— J'ai enfin reçu ma nomination d'enseigne de première classe.

— Je t'en félicite!

— Tu me vois doublement heureux que cette nouvelle me parvienne pendant notre séjour ici, reprit-il. Je n'attendais que cela pour te prier de faire une bien grande démarche en mon nom, mon cher Patrice.

— ? ? ?

La voix de Bernard trembla légèrement, se faisant plus intime, plus profonde:

— J'aime... confessa-t-il, peut-être l'as-tu deviné? J'aime de toute mon âme!... et je viens te prier mon cher Patrice, mon frère par l'affection, de demander pour moi, à ses parents la main de Mlle de Valmeray... Tu connais tout de moi, tu sais que je n'ai pour ainsi dire pas d'autre fortune que ma situation; il est indispensable de l'apprendre à la famille avant de poser aucun préliminaire sérieux. Je compte sur ta bonne amitié pour présenter ma cause à son avantage, ainsi que je le ferais pour toi en cas semblable.

Le jeune homme avait parlé d'un trait, les yeux fixés intérieurement sur la chère image qui emplissait son cœur; il n'avait pas remarqué le visage décomposé de M. de Touranne, la sueur qui inondait son front et l'étrange expression de son regard... Un rayon de lune filtra dans la pièce obscure, promenant ici et là son œil curieux, et vint se poser sur les traits altérés de Patrice, en même temps que d'un accent rauque et lointain, celui-ci répondait avec un rictus douloureux sur ses lèvres décolorées:

— Tu me demandes cela, à moi?...oh! c'est trop fort!

Bernard fut pris d'effroi; dans un éclair, il entrevit la vérité et saisi d'une inexprimable angoisse il questionna, avec l'ardent désir d'entendre une réponse négative:

— Est-ce que tu l'aimerais, toi aussi?...

— ! ! !

— Mon Dieu! s'écria-t-il, que nous sommes malheureux!... Pourquoi nous être tus l'un et l'autre?...

Il jeta les yeux sur son cousin; son visage exprimait une douleur si intense qu'il en fût bouleversé; son cœur s'émut et se brisa... Non, jamais il n'acquerrait son bonheur au prix de la souffrance d'un autre, de Patrice surtout, ce frère d'élection si tendrement aimé. Ne serait-ce pas, du reste, une monstrueuse ingratitude de sa part?... Oh! si! car l'amitié délicate et forte de Patrice a seule ensoleillé son adolescence et sa première jeunesse; il a contracté envers son cousin une dette de cœur; la plus douce de toutes les obligations, sans doute, mais celle aussi qui ne se solde qu'avec le cœur. L'heure de l'échéance est venue pour lui, il ne s'y soustraira pas! sa vie sera brisée par ce sacrifice, mais qu'importe!... si, sur les ruines de son bonheur, il édifie celui des deux êtres qui lui sont le plus chers en ce monde.

Profondément chrétien, il se tourne vers le ciel implorant le secours d'Enhaut pour consommer l'immolation qui déjà s'élaborait dans le secret de son cœur; s'encourageant de la promesse mystérieuse enfermée dans la phrase paradoxale du Maître "Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés"... Et magnanime, il se rapprocha de son parent.

— Je t'ai affligé bien involontairement, mon cher Patrice, pardonne-moi et ne te désole plus, je veux que tu sois heureux!... Je renonce en ta faveur à Mlle de Valmeray... Je suis entièrement libre vis à vis d'elle, je ne lui ai jamais fait allusion à un avenir commun... Je ferai mien votre bonheur à tous les deux!... prononça-t-il, en faisant passer dans son regard toute l'ardeur de son volontaire sacrifice.

Remué dans toutes les fibres de son être et vaincu par tant de grandeur d'âme, Patrice ouvrit ses bras; et pendant un long instant, les jeunes gens s'étreignirent dans le plus fraternel embrassement.

— Tu ferais cela pour moi, Bernard?... c'est vrai?...

— Rien ne me coûtera pour que tu sois heureux! affirma celui-ci avec tendresse.

— Combien tu es noble et bon!... clama Patrice, qui ne manquait cependant ni de générosité ni de délicatesse en dépit de sa nature violente... Partagé entre l'admiration de l'acte de Bernard, et le remords, l'horreur qu'il éprouvait des sentiments mauvais qui venaient de l'agiter si cruellement, loyalement il s'accusa:

— Je ne mérite pas tant d'abnégation mon cher! Si tu savais les sensations de colère, de jalousie, par lesquelles je viens de passer, murmura-t-il confus. Insensé que je suis! dire que j'ai été si prêt de te haïr!

Une tristesse indéfinissable couvrit d'ombre le beau visage de Bernard!

— Me haïr?... moi qui t'aime tant!... qu'avais-je donc fait pour cela? interrogea-t-il péniblement surpris.

— J'ai été fou, te dis-je!... à mon tour, je te prie de me pardonner, Bernard... Laisse-moi t'affirmer que je viens de vivre successivement les heures les plus affreuses et les minutes les plus douces de mon existence. Et c'est toi, mon cher, qui, après m'avoir inconsciemment torturé, me donne l'exemple d'une générosité d'âme telle, que dussé-je vivre un siècle, je ne pourrai, il me semble, jamais l'oublier. Cependant je ne puis accepter ton offre; plus que moi tu mérites d'être heureux.

— ! ! !

— Ne m'interromps pas, je te prie; je dois t'avouer que ta renonciation me serait inutile... Mlle de Valmeray ne m'aimera jamais comme je désirais être aimé d'elle, j'en ai entendu tomber l'aveu de ses lèvres... sans être devin, j'ai tout lieu de penser qu'elle t'agréera joyeusement pour son maître et seigneur... aussi, bien qu'il m'en coûte,— je ne puis te le dissimuler — je ferai sans plus tarder la demande dont tu me charges. Cela me relèvera un peu à mes propres yeux, j'ai été si près de déchoir!

Il serait difficile de déterminer lequel des deux jeunes gens l'emporta en grandeur dans cette lutte. On ne peut nier, lorsqu'on étudie le cœur humain, que ce pauvre cœur lorsqu'il se domine, et, malgré ses misères, tient au sublime par bien des côtés. L'épreuve est pour lui une pierre de touche, cette pierre magique dont le frottement fait jaillir l'oubli de soi chez les âmes généreuses; car ainsi que l'a dit le poète:

"L'homme est un apprenti, la douleur est [son maître
Et nul ne se connaît, tant qu'il n'a pas souf- [fert,"

IV

Si le dard avait été enlevé de la plaie par la délicatesse de Bernard, ainsi qu'en témoignait l'héroïque démarche de Patrice acceptant de demander pour son rival la jeune fille que lui-même désirait pour compagne, sa blessure n'était pas cicatrisée pour cela; il en souffrait en silence et avec toute l'acuité qu'ajoutait à sa douleur le spectacle d'un bonheur qui aurait pu être le sien.

Hélène le voyait triste et, avec l'heureuse inexpérience de la première jeunesse, elle attribuait l'amer sourire qui ne quittait presque plus les lèvres de l'officier, à la crainte de perdre plus ou moins dans un avenir proche, la place prépondérante qu'il occupait dans le cœur de son cousin. Et, avec l'intention d'adoucir sa peine, elle l'augmenta sans le savoir:

— Vous ne perdrez pas Bernard parce qu'il sera mon mari, lui assura-t-elle avec sa grâce affectueuse. Si vous le permettez, monsieur mon futur cousin, vous aurez une sœur tout simplement. Notre maison sera la vôtre aussi souvent que vous le voudrez, et quand vous vous marierez, j'espère que vous permettrez à Mme de Touranne d'être ma sœur et ma meilleure amie.

— Vous êtes bonne, mademoiselle! je prends acte de vos paroles.

— Mais c'est tout indiqué, n'êtes-vous pas un frère pour Bernard?...

Celui-ci eût voulu consoler son cousin, trouver des formules incapables de froisser son cœur meurtri, de réveiller des susceptibilités dans son âme ombrageuse; mais aucun terme ne lui semblait adéquat à l'état d'esprit de M. de Touranne; et c'était une tristesse pour lui de constater son impuissance.

Patrice n'avait plus qu'une hâte: s'éloigner... fuir. Plus tard, lorsque le temps aura passé, peut-être pourra-t-il se contenter de l'affection fraternelle que lui offre Hélène; en ce moment elle le cingle comme une sanglante ironie; il souffre cruellement, et il ne sait pas souffrir.

La fin de son congé vint apporter la meilleure diversion à ce chagrin nocif.

C'est un des grands bienfaits du travail que ce fonctionnement presque automatique auquel il nous astreint et qui nous entraîne dans un cycle de mouvements, d'occupations et de devoirs journaliers, sans tenir compte ni de nos joies ni de nos peines, laissant ainsi au temps le soin d'accomplir son œuvre d'apaisement. Le jeune homme ressentit l'effet bienfaisant de cette loi générale. Il aimait du reste sa carrière avec une passion capable de faire contre-poids à la déception qu'il venait de subir et d'en atténuer l'effet déprimant. Il ne put toutefois prendre sur lui d'assister au mariage de son cousin, sa blessure était trop récente.

Une occasion fortuite lui permit de couvrir son abstention d'une raison assez plausible pour que nul autre que Bernard pût en soupçonner le réel motif... Des troubles graves ayant surgi en Chine, un cuirassé français reçut l'ordre de partir sans délai pour protéger et défendre au besoin nos compatriotes; Patrice demanda de faire partie de cette mission.

Ce fut son salut. Les préparatifs à faire en vue d'un long voyage, le va et vient incessant qui précède tout départ; tout concourut à enlever à l'officier la faculté de penser à soi, et par là même, celle de souffrir.

Mais lorsque le *Courbet* eut gagné la haute mer, lorsque la solitude des nuits où il n'était pas de quart, lui eut rendu quelques loisirs, il connut à nouveau, dans des heures de dépression, les lancinantes tortures d'une douleur d'autant plus aigue, qu'appartenant à cette race des vaillants, de ceux qui savent se taire et ne rien dévoiler de leur être intime, il élevait autour de son âme un rempart aussi infranchissable à l'amitié qui eût voulu adoucir, qu'à la banale indiscrétion en quête de faits divers.

D'affectueuses lettres de Bernard, le mettant au courant de ces petits événements que les journaux venus de France ne relatent pas, le réconfortaient insensiblement en lui apportant dans les plis de leurs feuillets comme un parfum de la lointaine patrie.

Par une délicatesse presque féminine, M. Courrières s'abstenait de lui parler de son bonheur familial; mais, malgré cette réserve, l'harmonie de son existence

(*Suite à la page 18*)

La Symétrie *et la* Féminité

Par
Celia Caroline COLE

La symétrie est à l'ordre du jour. Notre coiffure même est symétrique, et voilà que les silhouettes féminines semblent *sculptées*. On ne rencontre plus de femmes portant des habits sans forme comme des sacs de farine. Oh! non! Les robes ont maintenant des coupes savantes, elles sont parées de petites basques; les tailles sont minces, les épaules larges; l'encolure s'arrête à la naissance du cou, et les figures fraîches, naturelles, bien féminines sont *encadrées* de boucles. Nous sommes simples, naturelles, charmantes, sans défauts de détails, comme des statues. C'est vraiment amusant!

Les débutantes de l'hiver dernier adoptent maintenant la coiffure à boucles légères, comme l'écorce frisée d'un arbre, commençant un peu plus bas que le sommet de la tête et descendant jusqu'au cou en cachant les oreilles. Beaucoup de jeunes filles s'en tiennent à une belle vague bien prononcée, d'une oreille à l'autre, ou encore à l'ondulation régulière qui corrige un profil trop masculin. La coiffure dont les boucles descendent sur le front, sur les joues, et sont rejointes par celles de l'arrière de la tête, avantage celles qui ont les cheveux gris.

L'important pour réussir une coiffure, est que les cheveux soient en bonne santé. Il arrive qu'à un changement de saison, soit à l'automne, soit au printemps, on se sente fatiguée, même malade, et qu'on ait besoin d'un bon traitement pour remettre le système nerveux quelque peu ébranlé. Il en est de même des cheveux. Ils ont besoin de temps à autre d'un bon tonique. Nous devons les soigner de même que nous mangeons, que nous dormons, que nous lavons nos dents. Les cheveux sont à la figure ce que les bosquets et les fleurs sont à la maison. Ils embellissent et font paraître les figures vivantes et charmantes.

Masser le cuir chevelu et brosser les cheveux, les assouplit. Les mouvements doivent être réguliers et doux pour produire l'effet désiré. Ne pas oublier de nettoyer la brosse au moins tous les cinq coups.

On ne peut obtenir une coiffure seyante quand les cheveux sont sales de pellicules et secs, ou huileux et lourds. Il faut les mettre en bonne condition. Il est excellent de les laver à l'eau tiède, avec un shampoing liquide, de les rincer abondamment avec une eau à cet effet pour enlever le savon et leur donner plus de lustre et de souplesse.

Certaine lotion donne une belle ondulation aux cheveux et un flou charmant. C'est merveilleux!

Vraiment, il n'y a aucune excuse pour celles qui négligent leur chevelure. Il n'y a qu'à se servir de ses deux mains, de son jugement et d'une ou deux bouteilles de bonne lotion.

Le corps humain ressemble à une maison. La charpente des os est entourée d'une masse de muscles qui soutiennent et protègent les organes vitaux de cette structure vivante. Tout comme le bois et le ciment sont la sauvegarde des habitants d'une maison contre le froid, la chaleur et les intempéries, ainsi la chair maintient le cœur, les poumons et les viscères en place et les protège. Le diaphragme constitue pour le thorax une base sur laquelle s'appuient les poumons et le cœur. Il est en même temps comme le *plafond* de la partie abdominale qui contient le système digestif. Laisser affaiblir ces points d'appui, c'est affaiblir le cœur, l'estomac et le foie. Dès lors, ces organes n'exercent plus leurs fonctions normales. C'est exactement ce qui arrive pour les cheveux si nous ne leur donnons tous les soins requis.

L'entretien de la chevelure est une simple question d'hygiène. Point n'est besoin de dépenser beaucoup d'argent, ni de donner une attention exagérée aux cheveux. Une parfaite propreté, des soins intelligents pour tonifier le cuir chevelu, suffisent à les conserver en bonne santé, flous et soyeux.

(Courtoisie du "Delineator")

elle sait que c'est un compromis dangereux

...d'expérimenter avec un douteux substitut du véritable Kotex

RISQUES, gênes . . . même l'humiliation! Santé compromise. Combien de difficultés sont ménagées à la femme moderne depuis l'invention du Kotex.

Il peut vous sembler . . . comme à un certain nombre de femmes . . . que ces substituts inconnus peuvent servir aux mêmes fins. Cependant la raison seule d'une protection hygiénique rend absolument nécessaire que vous soyez sûre des environs où est fabriquée une nécessité si intime. Sûre qu'elle est fabriquée de matières pures et éprouvées. Sûre que l'air est propre, les machines exemptes de tant qu'un point de poussière. Sûre que la pûreté de sa blancheur immaculée n'est pas compromise par des mains malpropres, peut-être chargées de germes.

Kotex assure la sûreté

Le nom même "Kotex" comporte une assurance inappréciable de bien-être. Vous *savez* qu'il est de sûreté. Les hôpitaux, seuls, emploient des millions de serviettes Kotex chaque année. Votre confiance est justifiée, votre jugement est affirmé, par les gardiens de la santé nationale.

Représentées ici sont deux des opérations uniques qui écartent le Kotex de tous les produits semblables. Ce n'est que quelques exemples du soin dont on se donne la peine dans sa fabrication. Pourquoi alors se fier à autre chose que le Kotex? Assurez-vous, lorsque vous l'achetez tout enveloppé, que vous obtenez le *véritable* Kotex. Achetez-le dans n'importe quelle pharmacie ou dans les magasins à rayons.

Rouleaux de bourre hygiénique Kotex se déroulent dans le cours immaculé des ingénieuses machines de la fabrique Kotex.

Les hôpitaux placent une grande importance sur la propreté. L'année dernière dans les hôpitaux seuls, des millions de serviettes Kotex furent employées.

KOTEX

FABRIQUÉ AU CANADA

POUR 3 ECHANTILLONS GRATIS DE KOTEX
Envoyez le coupon à:—**Mademoiselle Moyra Monk**
Infirmière Diplômée
Département 1-5-2, Bureau 1103, 330, rue Bay, Toronto, Ont.

Veuillez m'envoyer 3 échantillons de Kotex et la brochure "Une période de transition extrêmement délicate" dans une enveloppe sans en-tête.

Nom .....
Adresse .....
Ville ..... Prov. 2277F

Trop de "Réceptions" Hier Soir

Trop de nourriture, veille prolongée, atmosphère épaisse

CEPENDANT—*Ce matin pas de "mal de tête"—pas de trouble d'estomac*

C'est l'acidité de l'estomac qui fait se sentir si misérable après quelques excès — trop de nourriture, veilles prolongées, atmosphère épaisse, excès de boisson. Car toutes ces choses produisent les acides, les nausées et autres troubles.

Deux cuillerées à thé de Lait de Magnésie de Phillips (ou 2 tablettes de Lait de Magnésie de Phillips) NEUTRALISERONT la plupart de ces acides dans l'espace de QUINZE MINUTES.

Les savants disent que c'est le moyen le PLUS RAPIDE, le PLUS SUR, et le PLUS FACILE d'éviter de RESSENTIR LES EFFETS des excès — le neutralisant le plus puissant reconnu par la science. *Faites seulement ceci*:

PRENEZ — 2 cuillerées à thé de Lait de Magnésie de Phillips dans un verre d'eau AVANT le coucher. (Ou 2 tablettes de Lait de Magnésie de Phillips).

Ensuite, prenez deux autres cuillerées à thé (ou 2 tablettes) avec le jus d'une *orange* au lever.

C'est tout. Demain vous serez dispos. Des millions l'apprennent. Des millions en font l'expérience.

Procurez-vous le véritable Lait de Magnésie de Phillips sous la forme liquide ordinaire, ou les nouvelles tablettes d'une commodité merveilleuse. Tout "Lait de Magnésie" n'a pas le même effet. Par conséquent, exigez le Véritable Lait de Magnésie de Phillips . . . celui qu'approuvent les médecins.

Le Lait de Magnésie de PHILLIPS

Neutralise les acides qui causent la dépression et les maux de tête provoqués par le tabac

En vente en liquide et en tablettes

Vous pouvez maintenant vous procurer le véritable Lait de Magnésie de Phillips sous forme de tablettes, aussi bien que sous la forme liquide ordinaire. Chaque tablette équivaut à une cuillerée à thé de Lait de Magnésie. Emportez toujours les tablettes avec vous. Elles goûtent les bonbons à la menthe.

Le Roman de Patrice

(*Suite de la page 16*)

chantait entre les lignes; dans cette dernière missive surtout, il exultait:

"Il ne nous manque que ta présence pour être parfaitement heureux, écrivait-il, mon cher Patrice, que n'es-tu avec nous pour fêter le baptême de notre petite Marie-Agnès! J'ai eu l'inappréciable joie de débarquer quelques jours avant la naissance de notre enfant et d'être là pour recevoir ma fille. "Ma fille!" ces deux mots me bouleversent et m'enivrent tout à la fois: quel don du ciel que celui d'un enfant, quel charme et quelle douceur dans la vie!... mais aussi quelle responsabilité!... Tu te souviens de cette maxime de Plutarque qu'aimait à redire notre professeur de seconde: "Le cœur n'est pas seulement un vase qu'il faut remplir, mais surtout un foyer qu'il faut allumer". Cette proposition m'apparait comme un programme.

"Mon Patrice, frère toujours plus aimé! laisse-moi te supplier de ne pas stériliser ta vie, d'être compatissant pour toi-même... Il ne faut pas que le "Vœ-soli" puisse jamais te concerner... Fonder une famille dans la Foi et dans l'honneur, c'est tout ensemble servir Dieu et servir son pays!... Je prends un baiser sur le front d'ange de notre petite Marie-Agnès et je te l'envoie de notre part à tous comme le meilleur talisman que je puisse t'offrir".

Cet affectueux plaidoyer, ce discret appel au devoir ne fut pas immédiatement entendu par celui auquel il s'adressait.

Trop souvent encore, en face des flots du large, le passé surgissait dans la mémoire du marin; des fumées de jalousie lui montaient au cerveau, lui donnaient une fièvre mauvaise que ne pouvaient calmer ni la puissante vibration des eaux, ni leur incantation berceuse.

— Serais-je donc comme ces vagues, condamné aux luttes éternelles?... se demandait-il avec colère. Ma destinée, comme chacune de ces lames agitées par la houle, ne recèlerait-elle en ses flancs que la tempête?... Je me croyais vainqueur, se raillait-il, et semblable à ces traîtresses lames de fond qui surgissent à l'improviste, l'évocation d'un simple nom, déchaine en ma pauvre âme un effroyable ouragan.

Peu à peu cependant, ces accès de découragement se firent plus rares, et le temps, plus fort que l'homme pour ensevelir sous son passage les sentiments de l'homme, accomplit son œuvre d'apaisement. Le jour vint où le jeune officier put envisager l'avenir sans amertume, où il put se réjouir franchement, avec ses parents et ses amis, lorsque l'occasion lui en était offerte.

De retour de sa longue croisière, après un très court congé, M. de Touranne fut convoqué à Paris pour faire un stage au Ministère de la Marine. Cette circonstance devait — s'en qu'il s'en doutât — orienter sa destinée.

A l'hôtel du Louvre où il était descendu, Patrice se trouva à table d'hôte et voisin de chambre de Mme de Bercy, veuve d'un riche propriétaire du Poitou, accompagnée de sa fille Diane, âgée de vingt ans à peine. Venue à Paris consulter un spécialiste pour affections cardiaques, Mme de Bercy, tout heureuse du résultat obtenu par le traitement que lui faisait suivre l'éminent praticien et se sentant réellement bien, résolut, avant de quitter la capitale, de conduire la jeune fille au "Français" où l'on donnait "Mireille". L'officier de marine s'étant trouvé à rendre à la veuve quelques-uns de ces menus services qu'un homme bien élevé doit à une femme, cette dernière offrit au jeune homme une place dans sa loge, ce qu'il accepta avec un certain plaisir, Diane était radieuse.

La pauvre mère avait trop vite escompté ses forces. Fût-ce le bruit de l'orchestre, le va-et-vient de la salle, les lumières, la chaleur?... peut-être un peu de tout cela: à peine rentrée dans sa chambre elle se sentit malade, et se mit aussitôt au lit, pressée de se reposer des fatigues de la soirée... A peine montée sur sa couche, elle renversa sa tête sur l'oreiller en jetant un cri; ce fut le dernier! Lorsque sa fille, affolée, courut vers elle croyant à une syncope, elle n'embrassa plus qu'un cadavre; en une seconde, la mort avait fauché cette vie fragile.

Patrice occupant l'appartement situé vis à vis de celui de ces dames, accourut le premier à l'appel de secours jeté par Mlle de Bercy et donna aussitôt l'éveil. Un coup d'œil jeté sur le visage de la veuve lui révéla la sinistre vérité. Toutefois il n'en dit rien, et tandis que la gérante de l'hôtel et les femmes de service s'empressaient dans la chambre, il offrit d'aller quérir prêtre et médecin. Au premier il dit ce qu'il craignait, suppliant sa charité sacerdotale de venir apprendre la vérité à l'orpheline et la résigner s'il était trop tard pour secourir la mère; au second, il demanda de venir sans retard au cas où il y aurait quelque chose à tenter... Mais hélas! son regard expérimenté ne l'avait pas induit en erreur; tout était fini...

La pauvre petite Diane n'avait ni parents, ni connaissances dans la capitale, en dehors du médecin de sa mère, qui pussent lui rendre service dans cette douloureuse circonstance. Il fallait aller vite cependant, car les hôteliers, pressés d'accueillir les vivants le sont plus encore de se débarrasser des morts... Le mot d'ordre fut rigoureusement donné au personnel de garder un secret absolu sur cet événement afin de ne pas éloigner les clients. Et délicatement, mais non moins impérieusement, on fit comprendre à Mlle de Bercy qu'elle eût à prendre ses dispositions pour faire procéder dans le plus bref délai aux funérailles de sa mère.

Patrice fut pour la jeune fille le secours visible donné par la Providence. Il se chargea de toutes les démarches nécessaires en pareille occurence, s'ingéniant à remplacer en tout, pour l'orpheline, la famille absente. Diane n'avait plus du reste de proches parents, que sa grand'mère et une tante résidant avec elle au Manoir de Bercy, situé non loin de Poitiers. L'aïeule fort souffrante à cette époque ne pouvait rester seule, moins encore se déplacer.

En présence de la détresse morale et de l'abandon passager où se trouvait la pauvre enfant, M. de Touranne ne put faire autrement que ce que toute personne de cœur eût fait à sa place: il demanda et obtint quelques jours de liberté pour accompagner le convoi; il s'adressa au curé de la paroisse pour procurer d'urgence une dame de compagnie respectable pour la jeune fille, et remit Mlle de Bercy éplorée aux mains de sa famille.

Rien n'ouvre le cœur à la sympathie comme la compassion d'un côté et la reconnaissance de l'autre. Dans le tragique événement qui avait nécessité des rapports fréquents entre Patrice et Diane, les jeunes gens apprirent à s'estimer et à s'apprécier mutuellement; aussi ce qui devait en résulter ne tarda pas de se réaliser. Trois mois à peine s'étaient écoulés depuis le douloureux accident qui rendit orpheline Diane de Bercy, que Patrice la conduisait à l'autel et lui donnait son nom, échangeant avec elle le plus doux des serments.

VI

En raison du deuil récent de Diane, le mariage fut célébré dans la plus stricte intimité... Prenant part aux manœuvres de l'escadre, Bernard ne put, à son très vif regret, servir de témoin à son parent. Personne plus que lui, cependant, ne se réjouissait de l'heureux événement qui cessait de faire de son cousin un isolé et qui le rattachait enfin à cette vie dont il semblait faire si bon marché depuis la déception qu'il avait éprouvée.

Les nouveaux époux quittèrent le château de Bercy presque aussitôt après leur mariage; Patrice voulant profiter de son congé pour présenter Diane à sa nouvelle famille, ce qui remplaça pour les jeunes gens le traditionnel voyage de noce. Paris fut écarté de leur itinéraire, cette ville leur rappelait à tous les deux des souvenirs pénibles trop récents. Ils se promirent d'y revenir en pèlerinage, mais plus tard.

Diane avait pleuré sincèrement sa mère, mais le chagrin très vif qu'elle avait éprouvé ne laisse pas de traces durables à cet âge; surtout lorsqu'un sentiment plus ardent encore succède presque sans transition à l'affection qui jusqu'ici seule avait suffi à son cœur. Ce n'est pas à vingt ans du reste, que l'on apprécie d'ordinaire à son incomparable prix toute la beauté, toute la profondeur, tout le dévouement dont se compose l'amour maternel. Il faut avoir vécu, souffert et pleuré à son tour, pour avoir la notion de ce qu'est un cœur de mère, pour soupçonner l'héroïsme dont il est pétri.

L'existence très douce, mais un peu terne qui avait été faite à Diane jusqu'à la mort de Mme de Bercy, avait laissé son âme dans l'ignorance des peines profondes comme des joies intenses. Son horizon s'était soudainement agrandi, elle découvrait avec ravissement, l'éprouvant elle-même, une forme nouvelle du bonheur humain, elle en jouissait intensément.

Cette fin d'été fut délicieuse, avec des douceurs et des tiédeurs printanières. C'était aussi le printemps dans l'âme de la jeune femme.

A l'amour immense qu'elle portait à son mari, se joignait une gratitude passionnée pour ce qu'il avait fait pour elle, étrangère, à l'heure si désolée de son abandon. Elle ne savait comment lui en exprimer sa reconnaissance.

— Quelle joie j'éprouve à me sentir tout à vous, mon cher Patrice! Il me semble que jamais je ne saurai vous aimer assez... Que Dieu est bon de vous avoir donné à moi!...

— Un autre serait venu, soyez-en sûre, ma chère Diane. Votre famille eût peut-être mieux aimé que nous ne nous fussions pas rencontrés; Mlle de Bercy semblait m'en vouloir de vous prendre à elle... je le comprends!

Elle eut un regard mutin.

— Oh! ne le croyez pas! répliqua-t-elle vivement. Tante Marthe est si occupée près de grand'mère; j'ai bien compris, au contraire, qu'elle était enchantée de se débarrasser de moi en me remettant entre les mains d'un mari. Et moi, je vous aime tant, mon cher Patrice!... mon univers désormais, tout mon bonheur ici-bas.

Un sourire ému passait sur l'énergique visage du marin attendri par ce juvénile enthousiasme et donnait à son expression une douceur singulière. Ses dix ans de plus que Diane mettaient une nuance de paternité dans la tendresse avec laquelle il répondait à ses effusions.

Puis ce fut l'installation de leur foyer, installation toujours un peu sommaire pour les officiers de marine; ils changent si fréquemment de pays; et pour l'instant, Patrice n'avait plus de port d'attache bien défini.

Son Amiral l'avait vu à l'œuvre dans des circonstances graves, il avait pu ainsi apprécier le sang-froid et l'esprit de décision qui lui donnaient un réel ascendant sur ses subordonnés. Il savait qu'il pouvait compter sur ce jeune officier pour toute mission qu'il lui plairait de lui confier, si périlleuse fût-elle. C'était sans doute un avantage très grand pour l'avenir de l'enseigne de vaisseau, mais qui peut-être impliquerait de plus longues séparations avec les siens.

Les Courrières s'étaient fixés à Toulon, Bernard avait l'intention, encore inavouée, d'entrer dans l'aviation dont un des centres était proche. Sa famille s'était augmentée d'un garçon: le petit Pascal, et, dans l'attente d'un troisième enfant, l'officier se disait que l'aviation, mieux rétribuée, lui permettrait plus facilement d'assurer l'avenir des siens. Il n'attendait qu'une occasion propice pour parler de son projet à sa femme et le mettre à exécution.

Hélène conquit à première vue le cœur de Diane, ce qui ravit Patrice. A quelle affection plus sûre et plus dévouée aurait-il pu confier sa jeune femme pendant son absence?... Toulon devenait donc tout indiquée pour eux comme résidence, Bernard était rentré des manœuvres, et pendant quelques semaines qui passèrent trop rapidement au gré des deux ménages, ils goûtèrent tous des joies familiales d'une inexprimable douceur.

Les de Touranne trouvèrent, libre de location, la petite villa "Les Charmilles" à une faible distance des "Mimosas" où résidaient les Courrières; et chaque jour les familles se réunissaient, tantôt dans une habitation, tantôt dans l'autre, l'affection mutuelle des cousines augmentant à mesure qu'elles se connaissaient davantage.

Le plus habituellement, Hélène passait l'après-midi aux Charmilles avec ses enfants: Pascal annonçait devoir être le portrait de sa mère et l'aînée Marie-Agnès, était la vivante miniature de son

Le Roman de Patrice

père. Dans la soirée, Diane et son mari venaient aux Mimosas... Intimité pleine de douceur, trop tôt rompue par le départ de Patrice appelé à Paris pour quelques semaines; et peu après par celui de Bernard, dont le navire était désigné pour une croisière en Orient.

M. de Touranne arrivait à Toulon aussitôt qu'il pouvait disposer d'un peu de liberté — les communications sont si faciles et si rapides sur cette ligne du P. L. M.— et les jeunes époux se retrouvaient avec un nouveau bonheur, contenu chez Patrice, débordant chez Diane.

Un jour vint où l'au revoir habituel dut se transmuer en un pénible adieu. L'officier avait reçu l'ordre de rejoindre "Le Courbet" qui appareillait pour l'Indo-Chine, et dont la mission pourrait avoir une durée minima de dix-huit mois à deux ans. N'osant annoncer lui-même cette nouvelle à Diane dont la santé demandait de grands ménagements, il eut recours à Hélène et la pria de préparer sa cousine à l'éventualité d'une plus ou moins longue séparation.

Mme Courrières — on le sait — attendait, elle aussi, un nouvel hôte aux Mimosas; les espérances et les projets d'avenir échangés entre les futures mamans atténuaient autant que possible pour Mme de Touranne le chagrin de voir son mari s'embarquer pour une aussi lointaine destination... Aidée des conseils autorisés d'Hélène, Diane préparait avec tendresse layette et berceau pour le petit ange attendu! Que de rêves, que de desseins échafaudés, en confectionnant ces coquets et lilliputiens objets de toilette pour un premier enfant! la jeune femme y trouva un puissant dérivatif à sa tristesse.

Hélène avait la gaîté communicative; d'une santé magnifique, elle avait eu des maternités heureuses, ses enfants venaient à plaisir, s'épanouissant comme des fleurs sous ce climat ensoleillé; aussi excellait-elle à chasser par des paroles réconfortantes les papillons noirs qui voltigeaient dans l'imagination de Diane comme de sombres pressentiments.

— Vous ne me trouvez pas courageuse, Hélène, vous avez raison! avouez toutefois qu'ayant joui de la présence de votre mari lors de l'arrivée de Marie-Agnès, vous ignorez ce que peut être la privation que j'aurai à subir.

— Je l'ignore, sans doute, toutefois je la pressens et je prends part à votre épreuve, ma chère Diane, Mais puisque nous n'y pouvons rien, il ne reste qu'à chercher le bon côté de la chose, il y en a un.

— Lequel?... vous le connaissez?...

— Mais certainement! croyez bien que Patrice sera beaucoup plus flatté dans son orgueil paternel de voir son fils — ou sa fille, — souriant déjà, qu'il ne l'eût été en recevant le petit paquet de chair vagissante qu'on lui aurait remis dans les bras s'il avait été présent à la naissance du bébé. J'ai vu la différence, poursuivit-elle, évoquant de récents souvenirs. Pascal avait cinq mois lorsque son père l'embrassa pour la première fois, ce fut un ravissement; tandis qu'à l'arrivée de Marie-Agnès, bien que mon mari prît sur lui à cause de moi, il ne put me cacher son désappointement. La pauvre petite était si laide, il est vrai! conclut-elle, en souriant.

— Marie-Agnès laide!... clama Diane incrédule, laide!... ce petit bijou d'enfant qu'on arrête sur les promenades pour mieux admirer ce délicieux visage d'ange que l'on croirait descendu de l'une des fresques de Raphael... cela me semble impossible, Hélène!

— C'est cependant l'exacte vérité, affirma la mère; aussi ne faut-il jamais se désoler de la laideur d'un bébé lorsqu'il est conformé normalement. Du reste, l'enfant est toujours beau, au moins pour sa mère!

Les heureux pronostics de Mme Courrières se réalisèrent de tous points... Mme de Valmeray vint près de sa fille pour recevoir son troisième enfant, Gertrude; et deux mois après Hélène remplaçant près de sa cousine la mère disparue, pressait entre ses bras l'enfant de Diane et de Patrice: la petite Solange, brune comme son père, et dotée comme lui de magnifiques yeux noirs.

Mme de Touranne était au bonheur, ses lettres débordaient de tendresse et d'admiration maternelle; de fierté aussi, Solange était si longue et si forte! bien que plus jeune de deux mois que la petite Gertrude, on l'eût prise facilement pour sa jumelle.

A partir de cette époque, le temps sembla long à Patrice pressé maintenant de serrer dans ses bras et de couvrir de baisers son premier enfant. Il lui paraissait que cette expédition en Indo-Chine ne se terminerait jamais... Pour adoucir son attente, cependant, Hélène qui réussissait fort bien la photographie, prenait chaque mois un cliché du bébé, ainsi qu'elle le faisait pour les siens, afin que Diane put envoyer au père absent l'image aimée de sa petite fille, et que l'exilé pût dans une mesure relative juger de ses progrès.

Mettant autant de soin à cacher son cœur que d'autres étalent avec ostentation leurs sentiments, cet officier, à l'aspect rude et au sourire ironique, n'avait pas de jouissance plus douce que de s'enfermer aux heures de liberté pour contempler à loisir dans la solitude de sa cabine les traits aimés de la chère petite créature, dont la seule pensée faisait jaillir de son âme une source de tendresse. Il se raillait lui-même en se surprenant à murmurer de ces mots charmants que l'on se plait à adresser aux tout petits, tant ils semblent leur convenir.

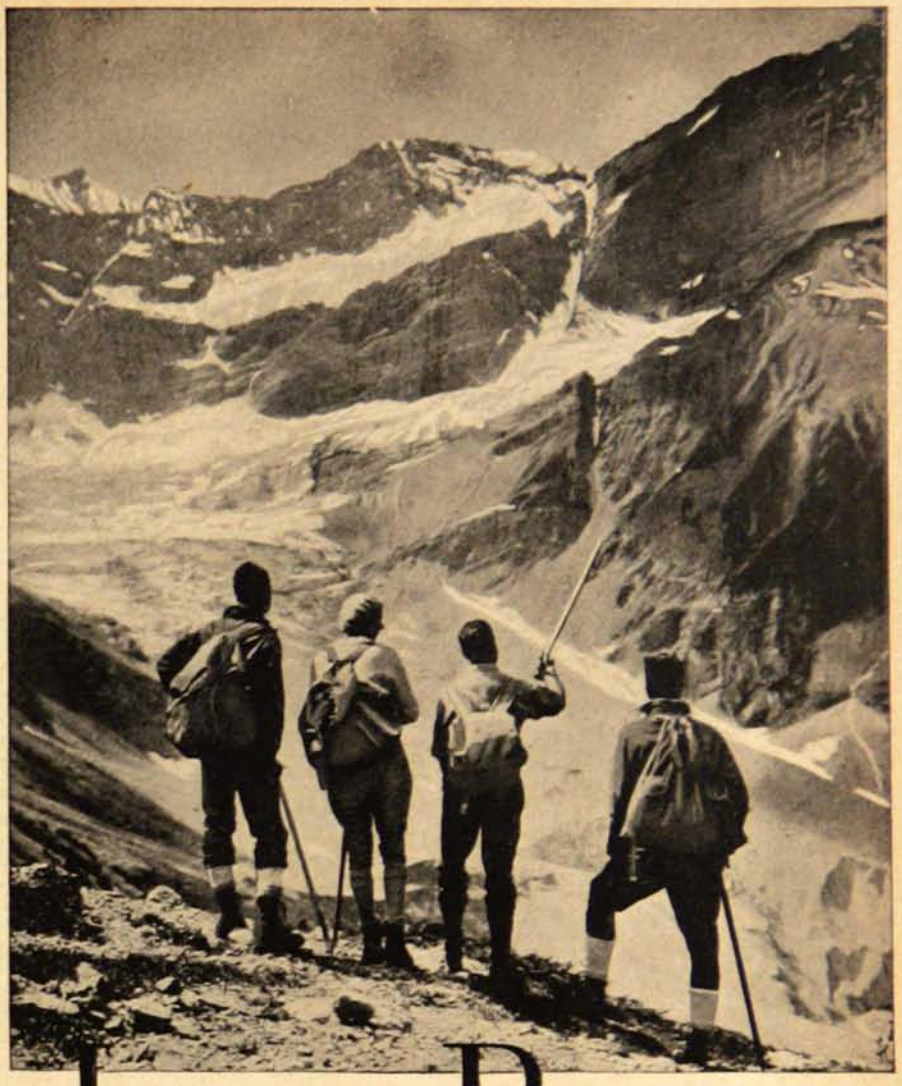
On venait de lui remettre son courrier: parmi les lettres et brochures venant de France, il cherchait entre toutes celle dont l'écriture chère lui annonçait le message de Diane. L'enveloppe était plus épaisse qu'à l'ordinaire dans ce dernier envoi; aussi à peine brisée, laissa-t-elle échapper des feuillets qu'elle contenait deux reliques qui eussent paru puériles à tout autre qu'à un parent proche: une papillote noire nouée d'un ruban, et une rose cueillie par les petites mains de l'enfant — pour papa — disait l'inscription peinte sur le ruban.

Patrice dévora les feuilles couvertes de caractères fins et serrés, où, après maints détails intimes, il en arriva à ceci: "Notre Solange a un an aujourd'hui, un an!... et vous n'avez pu encore embrasser notre cher petit ange... pauvre ami, quel sacrifice est le vôtre!... et le mien, ajouterai-je, car rien ne peut vous atteindre sans que mon cœur en saigne, mon Patrice. Quelle félicité de s'aimer comme nous nous aimons l'un et l'autre "L'amour fait la présence" a-t-on dit, je fais mienne cette pensée, mais bien qu'elle me soutienne, elle ne me suffit pas. Je compte fébrilement les mois qui doivent s'écouler encore avant que j'aie le bonheur de vous serrer dans mes bras, de mettre dans les vôtres notre commun trésor... Notre petit ange vous appelle, le premier mot prononcé par sa bouche mignonne est: papa. Si ce n'était votre nom, ami, j'en serais jalouse! mais c'est le vôtre, mon bien-aimé, et m'entendant le dire sans cesse, il n'est pas surprenant que notre bébé le balbutie à son tour.

"Hélène est pour moi la plus parfaite des amies, la plus aimante et la plus dévouée des sœurs. Quel fond sérieux voile sa gaîté!... Cette humeur si égale et si joyeuse, je le soupçonne maintenant, est surtout faite de l'oubli de soi. L'abnégation s'épanouit chez elle comme une fleur de charité. Je fais des efforts pour imiter sa vertu si prenante; il me semble que vous m'aimeriez plus encore si j'arrivais à lui ressembler.

"Elle m'a lu ce matin, dans son livre de chevet, ces lignes tracées par le cardinal de Bérulle et qui, en substance, se résument à peu près ainsi: "Régir une âme, c'est régir un monde, un monde qui a plus de secrets et de diversités, plus de perfections et de raretés que le monde que nous voyons. Aussi, près des âmes nous devons avoir et porter l'esprit de Dieu qui est esprit de charité, les induisant au devoir par exemple et par amour".

"Hélène élève ses enfants d'après ces principes, elle sait se faire obéir sans avoir besoin d'élever la voix. Sa douceur est une force. Votre pauvre Diane aura bien de la peine à en venir là... Solange a déjà des caprices que je n'ai pas le courage de réprimer. Que n'êtes-vous plus souvent près de moi, mon cher Patrice, vous m'aideriez et je n'aurais pas à trembler toujours pour votre chère existence. Je vous aime plus que je ne sais vous le dire, mon cher seigneur; avec



JASPER PARK
Lodge et les Splendeurs des Montagnes Rocheuses

sont, cette année, à la portée des bourses moyennes

Le parc Jasper est toujours l'endroit idéal pour les vacances et les tarifs n'ont jamais été si bas que cette année.

Pour la première fois la pêche est permise dans le fameux lac Maligne, dont les eaux sont vives de truites.

Des pics couronnés de neiges éternelles; des sentiers sauvages pour cavaliers; des monts à escalader; un terrain de golf où se rencontrent les champions; une piscine en plein air chauffée; toute une colonie de chalets privés, confortables autant que luxueux, avec les distractions du grand pavillon central.

Le tout, sans oublier la pêche, au prix de $8.00 par jour, chambre et pension comprises. Réduction de 10 pour cent pour séjour de deux semaines ou plus. Les agents du Canadien National se feront un plaisir de vous fournir tous les renseignements utiles et les brochures explicatives.

Billets réduits également

A JASPER et RETOUR

De Halifax	$115.70	*De* Winnipeg	$54.50
" Québec	98.45	" Saskatoon	31.35
" Montréal	92.20	" Edmonton	11.75
" Ottawa	88.90	" Vancouver	35.85
" Toronto	79.55		

CANADIEN NATIONAL
Le plus Grand Réseau de l'Amérique

M-18-DF

Donnez à ces DENTS DE BÉBÉ

le Soin Initial Requis

Vous voulez, naturellement, que votre enfant ait des dents solides et saines, car vous savez que la santé des dents qui suivent la première enfance dépend du soin donné aux dents du bébé. Les dentistes vous diront que le Soda à Pâte est l'un des dentifrices les plus sûrs et les plus efficaces pour le nettoyage des dents des enfants comme de celles des adultes.

Le Soda à Pâte "Cow Brand" est du Bicarbonate de Soude pur et c'est un excellent dentifrice. Versez-en un peu dans votre main et recueillez-le avec la brosse à dents humectée. Faites-en régulièrement usage et au bout de quelques jours, vous constaterez la différence de beauté et de brillant de vos dents.

Si Vous Vous Brûlez

Appliquez immédiatement une pâte faite de Soda à Pâte "Cow Brand" et d'eau. Cela soulage rapidement la douleur, c'est rafraîchissant et adoucissant. Dans les cas de brûlures graves, consultez toujours votre médecin.

Le Soda à Pâte "Cow Brand" est du Bicarbonate de Soude pur et il est également bon pour fins médicinales et culinaires.

Faites venir ces brochurettes gratuites.

CHURCH & DWIGHT LIMITED
2715, rue Reading, Montréal, P. Q.

Veuillez m'envoyer les brochurettes gratuites décrivant les utilisations du Soda à Pâte "Cow Brand" pour fins médicinales et culinaires.

*Nom*_____

*Adresse*_____

Mettez vos nom et adresse en imprimé.

O2 22F

Le Roman de Patrice

quelle joie je donnerais ma vie s'il était nécessaire, pour que Dieu daignât conserver et prolonger la vôtre!"

. . . . . .

Hélas! ce vœu si tendre ne devait pas avoir sa réalisation ici-bas. Moins de quarante-huit heures après la réception de cette lettre, un câblogramme priait le commandant de vaisseau d'annoncer à Patrice la mort soudaine de Mme de Touranne.

VII

Rapide comme la foudre et terrible comme elle, la mort en quelques heures avait enveloppée de son voile de deuil la riante villa des Charmilles.

Que s'était-il passé?... N'était-ce pas un affreux cauchemar?... Hélas! non? Cette triste nouvelle n'était que trop vraie.

Prise soudainement d'un malaise inaccoutumé en rentrant chez elle, Diane avait fait prévenir Hélène. Celle-ci, arrivant aussitôt, fut effrayée à la vue du changement que le mal avait opéré chez sa cousine, et envoya immédiatement chercher prêtre et docteur.

— Angine de poitrine, déclara ce dernier, si madame a des affaires à régler, hâtez-vous; demain il ne sera plus temps.

— Hélène!... je crois que je vais mourir!... Mourir! sans revoir Patrice, est-ce possible?... abandonner ma petite Solange, oh! non, non, je ne peux pas mourir ainsi. Mon Dieu!... guérissez-moi, laissez-moi vivre encore pour mes bien-aimés...

Le prêtre était venu apportant le secours divin, faisant descendre au nom de Jésus-Christ la résignation et la paix dans cette âme angoissée par l'approche du trépas. Et maintenant, l'expression d'horreur qui bouleversait les traits de l'agonissante, il y a un instant encore, avait fait place à une sérénité angélique. Un sourire indéfinissable s'esquissait sur les lèvres décolorées, l'infini se reflétait dans le regard étrange et profond de la mourante qui, à la lueur de la Foi, entrevoyait peut-être quelque chose des rivages éternels où son âme était près d'aborder... La voix s'affaiblissait, les membres se glaçaient; Hélène présenta la petite Solange à la main bénissante de sa mère, elle dut soutenir cette main pour que Diane pût tracer un signe de croix sur le front de l'enfant.

— Hélène, je vous donne ma petite aimée, ne la rendez qu'à Patrice... dites-lui que j'offre ma mort pour qu'il vive éternellement... où je vais, je veux qu'il vienne. Je vous confie son âme... Merci de tout ce que vous avez fait pour moi, pour mes bien-aimés... remplacez-moi près d'eux... Mon Dieu! fiat! fiat!

Mme Courrières dut coller son oreille sur les lèvres glacées pour comprendre ces ultimes recommandations que Diane n'articulait que péniblement et en phrases hachées. Ce furent ses dernières paroles; quelques instants après elle s'éteignait... L'ange de la mort en touchant de son doigt la jeunesse éclatante de la jeune femme, avait transporté son âme dans les jardins célestes.

L'air était d'une extrême douceur; les fleurs embaumaient. Le soleil descendait à l'horizon, ses voiles d'or et de pourpre brillaient à travers les arbres du parc; un de ces rayons filtrant entre les branches de l'un des hauts palmiers qui encadraient la fenêtre, fit irruption dans la pièce où reposait le corps inanimé de Diane, l'enveloppant dans sa lumière d'apothéose, tandis que la petite Solange jouait sur la pelouse, accompagnant de son gracieux babil les cris des hirondelles qui fendillaient le ciel bleu rayé de rose et de mauve.

Puis brusquement la lumière disparut, l'ombre se répandit dans la chambre éclairée seulement par les bougies allumées pour la veillée funèbre. Un grand silence régna, rompu seulement par le bruissement des rosaires égrenés par les sœurs blanches, gardiennes du dernier sommeil de Mme de Touranne: Hélène emporta blottie dans ses bras la petite Solange; il y eut désormais aux Mimosas une enfant très aimée de plus.

. . . . . .

Si toute existence humaine doit avoir ici-bas sa part de souffrances et d'épreuves, on ne peut nier qu'il y ait des vies beaucoup plus atteintes les unes que les autres. Depuis quelques années, Patrice de Touranne semblait être particulièrement voué à la peine. Si nous n'avons pas le droit de chercher le pourquoi de cette inégalité mystérieuse et d'en demander raison à son divin auteur, il nous est permis cependant de la constater.

Epreuve ou châtiment, la souffrance ne laisse jamais sa victime au même niveau moral. Alors qu'elle rapproche de Dieu certaines âmes, il en est d'autres qu'elle en éloigne de plus en plus; le mari de Diane fut de ce nombre. Pas assez croyant pour se résigner, trop isolé pour demander à l'amitié quelque consolation, il s'enferma hautainement dans sa douleur et sa raison menaça de sombrer dans un désespoir d'autant plus violent qu'il était plus concentré.

Qu'avait-il donc fait pour que le destin s'acharnât ainsi contre lui? A quoi bon lutter, si ce n'était que pour souffrir; ce n'était pas la peine de poursuivre sa carrière... Il venait d'être promu lieutenant de vaisseau; l'avenir, un avenir brillant et plein de promesses s'ouvrait devant lui; amère dérision! Que lui importait plus ou moins d'argent, plus ou moins de gloire, à présent qu'il était seul?... N'était-il pas préférable d'en finir sans plus tarder avec une vie qui lui était si cruelle, de s'ensevelir sans bruit dans ces flots dont le rythme berceur l'endormirait dans une caresse, l'emporterait sous un ciel plus clément où le rude oiseau des tempêtes n'étend pas ses ailes; pourquoi combattre encore? il est si las de souffrir!...

Pris de vertige, le malheureux allait peut-être succomber, perdant la raison sous la vague de désespoir qui submergeait son âme... Mais, du ciel, Diane veillait sur ce pauvre être désemparé; et aux Mimosas des prières d'anges montaient vers Dieu pour l'affligé... Un frôlement semblable à un bruit d'ailes le fit soudain tressaillir. Etait-ce un songe?... il lui sembla que deux petits bras entouraient son cou, qu'un frais visage d'enfant se pressait contre le sien balbutiant dans un sourire ce mot délicieux si touchant à entendre sortir de la bouche des tout-petits: "papa".

Son cœur battit plus fort, ses pencées prirent un autre cours; son désespoir perdit graduellement de son acuité pendant qu'une douceur inconnue pénétrait peu à peu dans son âme ulcérée... Tel un câble suffit pour maintenir le naufragé au-dessus des flots prêts à l'engloutir; tel le souvenir de sa petite Solange le retint au bord de l'abîme; il devait vivre pour elle, vivre pour l'aimer, vivre pour être à la fois son père et sa mère puisqu'elle n'avait plus que lui.

Si Patrice avait pu prier, la prière eût adouci l'amertume de sa douleur; mais il ne savait plus le faire: sa foi vacillante jetait une lueur trop incertaine et trop faible pour guider son regard vers le ciel. Une longue et affectueuse lettre de sa cousine vint mettre un peu de baume sur sa blessure... Après avoir narré avec une scrupuleuse exactitude les derniers moments de Diane, Hélène en arriva à ce qui suit:

"Je veux vous dire aussi, mon cher Patrice, que votre bien-aimée repose aujourd'hui près des siens, dans la petite chapelle que vous connaissez. Nous avons suppléé de notre mieux à votre absence; la chère dépouille de notre Diane n'a pas été abandonnée à des mains mercenaires; ma mère est venue garder les enfants tandis que père et moi accompagnions au château le corps de votre chérie.

J'ai beaucoup hésité à emmener Solange pour la présenter aux baisers de son aïeule et de sa grand'tante, cependant je n'ai pu m'y résoudre. J'ai craint pour son jeune âge ce voyage précipité, et aussi — vous le confierai-je?... — j'ai eu peur que la famille de la petite veuille la garder. Or, ainsi que je vous l'ai écrit en vous répétant les dernières paroles de notre chère Diane, j'ai promis de ne remettre ce précieux dépôt qu'entre vos mains. Je dois avouer que ma crainte était chimérique: Mme de Bercy est dans un si déplorable état de santé qu'elle suffit à absorber le temps de sa fille. Mlle Marthe est fort dévouée, elle brûle du désir d'embrasser sa petite-nièce et elle attend avec une affectueuse impatience votre retour, mon cher Patrice, pour avoir cette consolation... Si cruelle que soit pour vous la perspective de rentrer dans votre maison déserte, tâchez quand même de vous y résoudre: les intérêts de Solange le réclament, et les Charmilles, où rien n'a été touchée depuis le départ pour le ciel de celle qui en était l'âme, ne le nécessitent pas moins. Vous retrouverez chaque chose où la main de Diane l'a posée; le parfum dont elle se servait habituellement flotte encore dans l'air des pièces inhabitées: tout ici vous parlera d'elle, de sa tendresse pour vous; son invisible présence vous donnera, j'en suis sûre, une sorte d'impression de sa présence réelle; si le souvenir est l'âme de la vie, ainsi que l'exprime notre Lamartine, vous le vivrez aux Charmilles dans toute sa plénitude.

J'ignore encore si Bernard a reçu ma lettre lui annonçant le terrible événement qui a brisé votre foyer; vous savez combien profondément il souffrira du deuil qui vous frappe. Mon mari doit rentrer prochainement en France, j'ai tout lieu d'espérer qu'il sera là pour votre retour. Venez, Patrice, venez!... venez dès que vous le pourrez, mieux que moi, Bernard saura trouver pour vous des paroles consolatrices, et, plus encore que notre fraternelle tendresse, les sourires et les baisers de votre petit ange adouciront votre si légitime douleur. Elle vous connaît et ne se trompe pas lorsque chaque matin et chaque soir on la met en présence de votre portrait en lui demandant: qui est-ce?...: C'est mon papa que j'aime répond-elle envoyant force baisers. Je recueille ses baisers lancés de sa main mignonne et je vous les adresse, mon cher Patrice; puissent-ils être l'aimant irrésistible qui vous ramènera sans tarder parmi nous.

HELENE

VIII

De nombreuses semaines se passèrent avant que pût s'effectuer le retour de l'officier. Enfin le navire qui le rapatriait fut signalé en rade de Marseille, et aussitôt Bernard prit le rapide pour assister au débarquement et ramener Patrice afin qu'il n'arrivât pas seul à Toulon. Hélène l'attendait à la gare avec la petite Solange à qui, avec une patiente tendresse elle avait fait la leçon et derrière laquelle elle s'effaça pour que le regard du voyageur put se poser en arrivant sur le visage aimé de l'enfant.

Le train stoppa, les portes de la salle d'attente s'ouvrirent devant le flot humain, et le lieutenant de vaisseau parut, pâle d'émotion. Avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître, Mme Courrières mit la petite fille entre ses bras; et le bébé, voyant dans l'officier le portrait avec lequel on l'avait journellement familiarisé, l'embrassa tendrement et toute joyeuse appela: Papa, mon papa chéri!

Trop troublé pour pouvoir prononcer un mot, M. de Touranne serra avec force la main d'Hélène, faisant passer dans cette pression le remerciement de toute son âme.

— Bernard a fait préparer votre chambre aux Mimosas dit-elle. Si vous le voulez bien, mon cher Patrice, vous passerez la soirée avec nous, et demain, à l'heure qui vous conviendra, mon mari vous accompagnera aux Charmilles; Solange va ainsi s'habituer à vous, n'est-ce pas qu'elle est ravissante?... et si affectueuse — Vous avez toutes les délicatesses! murmura le marin ému, en tendant la main à son cousin qui prenait place dans l'auto après avoir donné les ordres nécessaires pour faire transporter les bagages du voyageur.

En dépit des dévouements si affectueux et si discrets dont M. de Touranne était entouré, ce premier retour à son foyer brisé ne pouvait lui être qu'extrêmement pénible. En pénétrant dans la chambre où tout était resté tel que si Diane l'avait quittée la veille, Patrice fut secoué d'un frisson douloureux qui amena chez lui une détente salutaire. Les roses dont la jeune femme se plaisait à entourer l'image de son mari absent, étaient restées sèches dans les tubes de cristal dont l'eau s'était évaporée; une lettre commencée sur le papier préféré dont elle se servait uniquement pour lui écrire, s'étalait sur le petit bureau en bois de rose et dégageait encore un léger parfum. Avec la date fatidique, cette feuille ne portait que ces mots:

"Mon bien aimé Patrice" — C'était tout! la plume tombée des doigts défaillants sous le mal soudain n'avait pu en tracer plus long. Ces humbles témoignages de l'affection de Diane pour lui

Le Roman de Patrice

furent la goutte d'eau qui fait déborder le vase; l'officier tomba à genoux, baisant avec une pieuse tendresse papier et bureau sur lesquels il lui semblait retrouver l'empreinte des mains chéries. Et des larmes, les premières qu'il eût pu verser depuis son deuil, montèrent enfin à ses paupières et coulèrent à flots pendant plus d'une heure.

Jugeant que son cousin ne pourrait trouver qu'un soulagement dans cette effusion de pleurs, Bernard s'était discrétement éloigné. Qu'eût-il pu dire d'ailleurs pour consoler le veuf éploré?... La terre n'a rien à offrir en de semblables épreuves, et Patrice refusait de regarder le ciel; aussi buvait-il jusqu'à la lie l'amer calice... Enfin la violence de son chagrin s'apaisa, ses larmes se tarirent, et, continuant son pèlerinage le marin entra au salon et arriva près du piano ouvert sur lequel s'étalait une partition. Diane aimait passionnément la musique et le chant, elle avait sans doute joué et peut-être modulé ce morceau quelques heures avant d'être frappée par le mal foudroyant qui avait fauché sa jeune vie comme on coupe une fleur fraîchement éclose.

M. de Touranne prit la feuille notée: ce morceau de musique était l'impressionnant chant de détresse lancé vers le ciel par les naufragés du Titanie, dans la nuit du 14 au 15 avril 1912, dont le monde entier se fit l'écho à cette époque et qui a pour titre: "Plus près de toi, mon Dieu!..." paroles et musique aimées par Diane avec prédilection et qu'elle interprêtait du reste d'une façon émouvante. Fasciné par ce souvenir, Patrice en lut attentivement chaque strophe, retrouvant comme malgré lui l'intonation que lui donnait la jeune femme dont la voix expressive et claire semblait résonner encore dans l'enceinte de ce salon; et, sans les prononcer, il murmurait intérieurement ces paroles du poète:

Plus près de toi, mon Dieu, plus près de toi!
Si la croix se dressait un jour pour moi,
Que ma prière soit tout entière,
Plus près de toi, mon Dieu, plus près de toi!

Et, continuant sa lecture, il en vint aux strophes hors texte qui terminent ce chant d'une âme croyante:

Si ton amer calice est devant moi
Si ma lèvre se ferme avec effroi
Et si je pleure,
Que je demeure,
Plus près de toi, mon Dieu, plus près de toi!

Et quand s'achèvera le grand tournoi
Où l'heure du trépas viendra pour moi,
Que je l'implore
Pour être encore
Plus près de toi, mon Dieu, plus près de toi!

Un soupir s'échappa des lèvres de l'affligé; attendri, il leva les yeux sur la voûte azurée: chère Diane, tu pouvais demander cela, toi!... ta foi vive te le permettait! Et, presque honteux des minutes d'attendrissement qu'il venait de vivre, il prononça dans un geste de défi:

— Moi, je ne peux pas prier! pourquoi le ferais-je?... je ne crois plus.

La silhouette de Bernard se dessina sur l'allée du jardin, et, presque aussitôt, s'approchant de la fenêtre ouverte il demanda:

— Veux-tu voir ta fille, mon cher Patrice? Hélène vient de l'amener.

Il n'eût pas le loisir de donner une réponse: la petite avait aperçu son père, elle accourait vers lui avec des démonstrations de tendresse, envoyant force baisers de ses mains mignonnes. Le charme du bébé opéra une heureuse diversion dans les idées du père, il dut trouver le courage de sourire pour ne pas attrister l'enfant instinctivement attirée vers lui.

— Pensez-vous que je puisse emmener ma petite Solange à Bercy?... interrogea-t-il. Mlle Marthe me supplie de lui conduire sa filleule; elle ne la connaît pas encore, puisqu'elle a dû envoyer sa procuration, pour le baptême.

— Très certainement vous le pouvez, répondit Hélène; Solange n'est pas sauvage; puis je vous donnerai ma bonne Françoise; les enfants l'aiment beaucoup, elle m'aide à les soigner, vous pouvez avoir toute confiance en elle.

— Je vous remercie, ma cousine, j'accepte cette combinaison avec reconnaissance, car je dois avouer que je n'ai guère d'aptitude pour le rôle de bonne d'enfant lorsqu'il s'agit de donner les soins que cet âge réclame. J'eusse été désolé de refuser à Mlle de Bercy la satisfaction qu'elle désire.

— Je le comprends, ce vœu est légitime... Mlle Marthe a une vie bien sacrifiée, il faut le dire; sa pauvre mère a le moral si affaissé..., sa compagnie perpétuelle est vraiment pénible, ajouta Mme Courrières compatissante.

— Le docteur déclare qu'elle peut aller plusieurs années dans cet état; malheureusement, dirai-je! car vivre lorsque l'intelligence est absente, est une mort anticipée. Aussi, ma chère Hélène, puisque vous voulez bien servir de mère à ma petite orpheline et que Bernard y consent je vous la confierai de nouveau...

— Nous y comptons bien, interrompit la jeune femme avec chaleur, Solange est notre troisième fille, n'est-ce pas Bernard?

— Assurément! répliqua celui-ci, nos enfants s'aiment comme frères et sœurs; Marie-Agnès a moins de chagrin lorsqu'on la punit que lorsqu'il faut gronder ou Solange ou Gertrude; il ne faut toucher ni à son frère ni à ses petites sœurs, si on ne veut pas qu'elle verse un déluge de larmes... Quand penses-tu aller en Poitou?...

— Le plus tôt sera le mieux, je suppose. Puis, il me faudra débarrasser cette maison, envoyer à Bercy ce qui a été à l'usage personnel de Diane afin de conserver pour notre fille tout ce que sa mère a aimé... J'ai vu le notaire ce matin, il m'a promis de hâter les formalités indispensables pour la tutelle... Combien encore je devrai vous mettre à contribution, chers amis, que deviendrais-je sans vous?... comment reconnaître ce que vous faites pour moi? fit le marin avec émotion.

— En acceptant notre aide aussi simplement que nous te l'offrons mon cher, répliqua rondement M. Courrières... Et tendrement, de sa voix prenante il ajouta: n'as-tu pas été pour moi toujours le meilleur, le plus aimant et le plus aimé des frères, mon Patrice?... Sois tranquille, tu ne seras jamais dans mes dettes, c'est entre nous à la vie et à la mort.

— Croyez que je fais miens tous les sentiments de mon mari à votre égard! affirma Hélène avec un bon sourire. Je vous le redis: considérez notre maison comme la vôtre, aussi souvent et aussi longtemps qu'il vous plaira, vous y serez toujours le bienvenu.

Trop touché pour pouvoir exprimer sa gratitude, Patrice s'inclina en leur serrant les mains avec force. Avait-il le droit de se plaindre, trouvant de tels amis pour le soutenir?... L'affection si profonde et si délicate dont il se sentait entouré, ainsi que sa petite Solange, lui rendait non pas le bonheur, ce n'était pas possible en ce moment, mais une sécurité relative très douce, et bannissait l'inquiétude qui le hantait au sujet de l'enfant. A défaut d'un foyer à soi, il se sentait en famille autant qu'il eût pu l'être chez les parents les plus chers.

Cependant, en dépit du dévouement plein de tendresse qui lui était témoigné, tout, dans cette ambiance des Charmilles et des Mimosas, lui devenait une cause nouvelle de souffrance: les harmonies de la Création avec la pureté de son firmament, la fraîcheur ombreuse de ses bois, l'éclat et le parfum de ses fleurs, la lumière de son soleil et jusqu'à la tranquille beauté de ses nuits lui rappelaient son malheur avec acuité. Il en voulait à la nature de rester ainsi insensible à sa douleur, comme si le monde physique qui n'est que matière pouvait s'émouvoir de la souffrance des humains!... A certaines heures surtout, une sourde irritation s'emparait de son âme y soulevant des vagues d'amertume, la vue de ceux qu'il aimait le plus lui faisait mal, remuait en lui tout un monde de sentiments mesquins empreints d'une sorte de jalousie qui le mettait à la torture, il ne sentait devenir mauvais; il lui semblait que le malheur des autres eût été un soulagement pour lui.

Cet état d'esprit ne pouvait durer, manifestement le repos ne convenait pas à la nature ardente de l'officier, il n'eût été compatible pour lui qu'avec la douceur d'un foyer où il eût goûté à la fois

"Certainement, vous pouvez obtenir une excellente teinture à la maison"

"Si j'étais vous, je teindrais cette robe et je la porterais encore toute une saison...

Vous craignez? C'est absurde! Vous pouvez parfaitement la teindre avec succès ici même à la maison. Employez les Teintures Diamond et vous n'aurez rien à craindre. J'ai teint plusieurs robes pour moi-même et pour les enfants — et des draperies de fenêtres et des couvrelits aussi. Je n'ai jamais eu d'insuccès. Vous pouvez toujours avoir confiance aux Teintures Diamond pour donner de splendides résultats".

Savez-vous pour quelle raison les Teintures Diamond donnent toujours des résultats splendides?

C'est qu'elles sont *plus riches en pures anilines*—la plus haute qualité d'anilines qui puisse s'obtenir.

C'est pourquoi les Teintures Diamond prennent si également sur toutes les différentes sortes de tissus. Aucune tache, aucune bigarrure. C'est ce qui fait que les couleurs obtenues sont toujours si exactes, si parfaites, si riches. Pas de nuance manquée ou terne.

Quand vous avez une robe ou un manteau qui peuvent encore être portés, mais qui sont défraîchis ou d'une couleur dont vous êtes fatiguée, *remettez-les à neuf* avec les Teintures Diamond.

Donnez-vous, ainsi qu'à votre famille, le plaisir de décorations nouvelles dans la maison. Jouissez des nouvelles couleurs de vos draperies de fenêtres, de vos taies d'oreillers, de vos couvrelits usagés.

Les femmes considèrent les Teintures Diamond comme le moyen le plus économique de se donner une nouvelle satisfaction et de prolonger tout à la fois l'usage des vêtements et des décorations de la maison. (Faites au Canada)

DIAMOND DYES

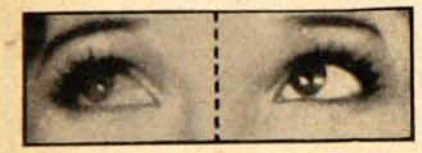
MEILLEURES PARCE QUE PLUS RICHES EN PURES ANILINES

Il Avait Juré de Rester Célibataire, *Mais*

Ses Yeux l'Ont Captivé!

Vous aussi, vos yeux peuvent promptement devenir fascinants et séduisants par ce moyen sûr et facile

Une paire d'yeux étincelants et clairs a été le point de départ de plus d'un roman. Cependant, la plupart des femmes négligent déplorablement leurs yeux! Si vous leur donnez la même attention quotidienne qu'à la peau, qu'aux dents et aux cheveux, ils auront bientôt une clarté et un éclat qui vous étonneront.
Pour conserver vos yeux clairs, brillants et animés, rien n'égale l'efficacité prouvée de MURINE. Elle dissout le mucus chargé de poussière qui fait paraître les yeux ternes, et par sa douce action astringente fait disparaître toute inflammation. Cette lotion adoucissante, rafraîchissante, INOFFENSIVE, devrait être appliquée soir et matin régulièrement!
Au contraire des lotions ordinaires pour les yeux, MURINE ne requiert aucune oeillère anti-hygiénique. On l'applique hygiéniquement et facilement au moyen d'un compte-gouttes spécialement combiné avec le bouchon. Cent cinquante applications ne coûtent que soixante sous à la pharmacie et dans les magasins à rayons. Demandez-en une bouteille AUJOURD'HUI! Pour vous procurer un livret gratuit sur le Soin et la Beauté des Yeux, écrivez à Murine Co., Dept. A, 9 E. rue Ohio, Chicago.



Faites cet essai! *Mettez quelques gouttes de Murine dans un oeil seulement... et constatez alors combien plus brillant, plus clair et plus grand il paraît!*

MURINE POUR VOS YEUX

Approuvée par le bureau "Good Housekeeping"

Le soutien-gorge 'JACKSONIA' *déposé* véritable merveille de lingerie, *adopté en France* par toutes les femmes intelligentes et pratiques, est incomparable pour idéaliser la poitrine. Se fait en noir, chair et blanc. Prix pour le Canada: 2 dollars seulement. (Catalogue franco) Mme JACKSON, 71, rue de Clichy, Paris (9e).

Donner le tour de poitrine.

S. G. 2

Le Roman de Patrice

les joies du cœur et les satisfactions de l'intelligence.

Il semblait au lieutenant de vaisseau que la vue des vastes horizons et la solennelle beauté des Océans sans limites qu'il avait l'habitude de contempler de si longue date, le reposeraient mieux que la perspective entrevue des côtes; que l'action, le contact forcé avec ses semblables et les sévères réalités de la vie cadraient mieux avec ses dispositions actuelles et lui ôteraient le loisir de s'attarder aux émotions qui déchiraient son cœur... Aussi se hâta-t-il de règler ses affaires; tutelle, compte de succession, démeublement des Charmilles, et il se disposa à prendre congé des amis si chers qui l'avaient accueilli avec une si touchante affection.

Cette dernière soirée passée aux Mimosas avant son départ était exquise: mille parfums suaves passaient dans l'air, l'embaumaient d'exquises senteurs; le soleil couvrait les sommets d'un royal manteau de pourpre, sa lumière se jouait à travers les branches des arbres qu'il semblait caresser avec l'or pâle de ses rayons, alors que se faisait plus dense l'ombre des sous-bois; un rossignol chantait dans le cytise en fleurs, accompagnant de ses roulades cristallines les cris joyeux des enfants s'ébattant sur la pelouse.

Gertrude et Solange revinrent en courant près d'Hélène déposant sur ses genoux une moisson de fleurettes cueillies dans les hautes herbes, puis un peu lasses, elles s'assirent à ses pieds, tandis que Marie-Agnès, secouant d'un geste mutin ses épaisses et longues boucles blondes dans lesquelles Pascal avait enroulé des fleurs, accourait à son tour suivie du petit garçon; le frère et la sœur appuyèrent câlinement leurs têtes charmantes à l'épaule maternelle en réclamant un baiser.

Ce groupe formait un tableau plein de grâce auquel la poésie du lieu et de l'heure ajoutait encore et que plus d'un artiste eût aimé à fixer sur sa toile.

Un rayon attardé nimbait la tête d'Hélène, une brise légère se jouait dans sa chevelure, ses yeux semblaient nager dans la lumière, ainsi entourée des enfants la jeune mère était idéale!... Bernard contemplait avec une joie intense le groupe aimé, et, par délicatesse, s'efforçait d'attirer l'attention de Patrice sur la gracieuse Solange; mais les souvenirs heureux du passé surgissaient en foule dans le cœur brisé du marin, lui rendant plus amère la souffrance qui était devenue son lot, plus pénible le présent dans son austère réalité.

Il avait reçu avec soulagement l'ordre qui lui avait été envoyé d'accompagner son Amiral dans une dangereuse mission. Toutefois, prêt à s'expatrier, une angoisse s'emparait de lui à l'idée du départ imminent; une ombre imprécise se levait devant lui comme une menace; un obscur pressentiment l'avertissait que jamais plus il ne retrouverait les êtres chers qu'il laissait derrière lui, réunis tous comme ils l'étaient à cette heure. Que n'avait-il la puissance de prolonger cette soirée si douce?... du moins s'efforçait-il d'en graver dans sa mémoire un impérissable souvenir; son regard se fit plus proche, et s'arrêta longuement sur chacun des visages aimés avec une émotion qu'il ne craignait plus de laisser voir.

Avec l'intuition propre aux âmes sensibles, Bernard et Hélène devinaient les sentiments de Patrice. La jeune femme prit la petite Solange et la posa dans les bras du marin pour qu'il lui donnât ses baisers d'adieu, pendant qu'elle emmenait ses enfants pour les mettre au lit, et un peu après elle revint chercher le bébé dont le sommeil gagnait les paupières.

— Je vous donne ma fille, dit-il avec un accent ému où son âme vibrait tout entière... Si je devais rester sur la lointaine terre de Cochinchine, gardez cette enfant comme vôtre, je vous délègue sur elle tous mes droits; qui mieux que vous pourrait me suppléer près d'elle?... J'ai fait notarier mes dernières volontés, cependant ajouta-t-il lentement, j'ai dû promettre à Mlle de Bercy de lui confier sa filleule quand la douairière ne sera plus... Je n'ai pas osé refuser ce qu'elle me demandait au nom de ma chère Diane; je regrette maintenant, je l'avoue, d'avoir cédé à ses instantes prières.

Une angoisse passa dans les prunelles de la jeune femme à la seule pensée d'avoir à rendre la petite orpheline, un frémissement agita ses lèvres, tandis qu'elle pressait sur son cœur plus tendrement que jamais l'enfant endormie.

Alors qu'elle s'éloignait, Bernard se rapprocha de son cousin:

— Moi je n'ai rien écrit, dit-il, cependant je ne puis me dissimuler que si la vie du marin séjournant à l'étranger est exposée, celle de l'aviateur l'est encore plus... je n'ose trop en parler à Hélène, elle s'inquiète tellement!... mais, à mon tour, mon cher Patrice, je t'adresse une prière... celle de veiller sur mes chéris si je viens à disparaître, demanda-t-il avec une gravité impressionnante.

Mme Courrière revenait vers les deux hommes, ils se serrèrent la main en silence; il y avait tout un mutuel engagement dans cette rapide mais forte pression.

Moins d'une heure après, M. de Touranne prenait l'express pour Marseille où il devait embarquer le lendemain sur le "Sphinx" afin de rejoindre la division navale d'Extrême-Orient.

IX

On dit que les derniers objets qui se peignent dans les yeux d'un homme au moment où il reçoit la mort y restent gravés et ne s'effacent plus.

Au seuil d'une absence pouvant avoir une durée indéfinie, Patrice emportait, burinée dans son cœur en traits ineffaçables, la vision réconfortante des affections si douces et si fortes qui entouraient sa petite Solange, et qui, pendant quelques semaines, avaient pu lui donner à lui l'illusion d'un foyer.

Bernard avait été si parfaitement bon pour lui!... Quant à Hélène, elle lui paraissait la personnification d'un de ces génies bienfaisants placés par le Ciel près des pauvres humains, pour leur en indiquer le chemin; sa nature souriante voilait une de ces belles âmes pour lesquelles le dévouement semble la raison d'être, et dont le bonheur ne peut être fait que de celui qu'elles donnent.

Qu'elle était donc la source où cette séduisante créature puisait inlassablement son aimable oubli de soi?... La même sans doute à laquelle Bernard alimentait son idéal: cette Foi commune aux deux époux, qui était leur trésor le plus cher, leur soutien le plus puissant! Le scepticisme de Patrice leur enviait parfois, dans le secret de son cœur, cette vertu théologale dont avait vécu son heureuse enfance et sa première jeunesse, dont il avait secoué le joug léger pour affirmer son indépendance. Trouverait-il un jour son chemin de Damas, ainsi que le lui avait souhaité son cousin dans une heure d'intime épanchement?... Il ne lui paraissait pas que ce puisse être prochainement; son orgueil se cabrait rien qu'à l'évocation de cette idée. A quoi bon ce surcroît de principes dans sa vie?... N'était-il pas aussi intègre dans ses mœurs, aussi loyal dans ses relations et aussi délicat dans son honneur que qui que ce soit?... Et, fier de sa vertu, il se drapait dans le manteau de son honorabilité, s'en faisant un piédestal sur lequel inconsciemment il s'érigeait en idole, oubliant que sa statue avait les pieds d'argile, et que nul ici-bas ne peut être assuré de ne pas déchoir, même à ses propres yeux.

Le Sphinx filait au large, la côte Méditerranéenne s'effaçait dans d'infinis lointains derrière le cuirassé. Après le grand branle-bas qui accompagne les départs, le calme semblait bon. Le soir était venu, tout était silencieux sur le beau navire; M. de Touranne n'était pas de quart cette nuit-là; en attendant le sommeil qui s'obstinait à fuir ses paupières, il contemplait par son sabord ouvert la voûte céleste parsemée de points lumineux reflétés par la plaine liquide; la lune à son déclin faisait plus profond l'horizon, rendant impossible toute notion des distances parcourues, et l'officier rêveur songeait, non sans tristesse, que chaque tour d'hélice l'éloignait davantage de la France et des êtres chers qu'il y avait laissés. Reviendrait-il de cette terre lointaine où l'appelle le devoir?... Mystère!... On se bat en Chine. et chaque jour la fièvre jaune met plus d'hommes hors de combat que n'en fauchent les canons. Mourir dans l'entraînement de la bataille, c'est souvent le sort du soldat; il sait quels dangers il s'expose à affronter en faisant choix de sa carrière; mais tomber atteint de la peste, abandonné comme du bétail au coin d'un bois ou dans une rizière! cette pensée lui donne le frisson... Des pensées plus douces vinrent enfin fermer ses yeux et il rêvait encore lorsqu'à l'aube éclata la joyeuse sonnerie de clairons qui chaque matin réveille l'équipage.

. . . . . .

Il est dans presque toute vie humaine des heures ou des époques heureuses et bénies que l'on voudrait retenir, sentant confusément qu'elles ne reviendront pas. Les années qui suivirent le deuil de M. de Touranne furent de ce nombre pour le ménage Courrières. Hélène tout à son existence d'épouse et de mère, soutenue par l'affection de son mari et secondée par lui dans son rôle d'éducatrice, se trouvait franchement heureuse en vaquant à son labeur quotidien et jouissait avec reconnaissance du bonheur que le ciel lui accordait.

Cependant un chagrin bien vif était venu troubler l'harmonie de cette vie remplie par des devoirs si doux: la douairière de Bercy était entrée dans son éternité, et, forte de la promesse arrachée à son neveu, Mlle de Bercy avait réclamé la petite Solange aussitôt après les obsèques de l'aïeule... Se séparer de l'enfant qu'elle avait élevée avec le même amour que si elle eût été sa mère, fut un brisement pour le cœur d'Hélène; et sa souffrance s'accrut de la certitude qu'elle put acquérir, dans un contact de plusieurs jours avec Mlle Marthe de Bercy: que celle-ci chercherait plus à gagner l'affection de sa petite nièce par des gâteries ou non, en flattant ses défauts naissants, qu'elle ne s'attacherait à former le cœur de l'enfant, à développer son intelligence. Mais elle ne pouvait que s'en affliger en silence; il ne lui appartenait pas d'inquiéter le père éloigné, elle n'était pas certaine, du reste, que l'officier eût partagé ses craintes. A de rares intervalles, Patrice avait fait quelques échappées en France et, durant ses courts séjours à Bercy, ayant constaté que sa fille se portait bien, que sa tante s'ingéniait à la rendre heureuse, ne refusant rien à ses caprices et allant au-devant de ses moindres désirs, cela lui avait suffi. Et il s'était éloigné de nouveau en toute sécurité, rêvant du jour où, prenant sa retraite, Solange devenue jeune fille, viendrait animer et réjouir son foyer reconstitué.

Non pas qu'il oubliât jamais ce qu'il devait de gratitude à ses cousins pour les soins affectueux qu'ils avaient prodigués à l'enfant. Oh! non! cette dette très douce restait inscrite dans son cœur avec le désir très vif de rendre avec usure le bienfait reçu s'il en trouvait l'occasion; et, à défaut, il ne savait par quels moyens leur témoigner sa sincère affection. Bernard et lui n'avaient jamais eu la joie de se retrouver ensemble, en vacances depuis la soirée d'adieu passée ensemble aux Mimosas; et c'était à chaque fois une déception nouvelle.

M. Courrières était entré dans l'aviation; il était aimé de ses subalternes pour son esprit de justice et la bonté de son cœur, et particulièrement estimé de ses chefs pour sa ponctualité au devoir.

Les craintes d'Hélène s'étaient un peu atténuées par l'habitude; toutefois prompte à se tourmenter, elle ne pouvait se défendre complètement de ses terreurs premières, et chaque séparation nouvelle lui causait une réelle appréhension. Vaillante, elle dissimulait autant que possible à son mari son inguérissable inquiétude, mais elle n'en souffrait que plus. Là était l'ombre à son bonheur, le point noir dans le ciel d'azur de sa félicité.

Pauvre bonheur humain si ardemment poursuivi, combien rapide est son passage et fragile son existence!... C'est qu'il n'est pas longtemps l'hôte de la terre, quel que soit sa durée, il ne peut être qu'une bien courte étape dans notre existence ici-bas. Et cependant, avec quelle force notre cœur ne s'attache-t-il pas à tout ce qui en est l'ombre; quelle oreille attentive ne prête-t-il pas à sa voix?... C'est que Dieu a mis dans toute âme, en la créant, d'incoercibles aspirations pour une éternelle béatitude.

Une dernière fois, avant de prendre ses vacances réglementaires, M. Courrières venait de quitter sa famille. Le voyage devait être si court que, contrairement

Le Roman de Patrice

à son habitude, Hélène ne s'en était pas alarmée; l'officier avait pour mission de vérifier sur la côte basquaise une carte maritime, ce ne serait pas long. Maintes fois son hydravion avait sillonné ces parages, il y retournait en toute sécurité, aucune surprise dangereuse n'était à redouter.

Hélas!... qui donc, malgré son savoir-faire et sa circonspection, peut se flatter d'échapper aux accidents d'une si dangereuse profession? A peine l'appareil avait-il pris la haute mer qu'un violent orage se déchaîna, la foudre toucha le moteur, l'hydravion prit feu; et le lieutenant, son pilote et les deux marins qui les accompagnaient, transformés en torches vivantes, traversèrent l'espace comme des bolides et, s'abîmant dans l'Océan, furent bientôt ensevelis sous ses flots tumultueux.

DEUXIEME PARTIE

LA FIN D'UN ROMAN

Les grandes douleurs ne sont pas expansives: quels mots du reste seraient assez puissants pour en rendre l'intensité et la profondeur?

Le brisement soudain qui atteignait Hélène dans son affection la plus chère était de ceux que la plume doit renoncer à décrire... Elle avait goûté dans sa plénitude une des formes du bonheur terrestre avec les richesses et les indigences inhérentes à toute félicité humaine; elle avait connu cet amour béni d'une Foi partagée, cette intimité complète qui met tout en commun, doublant ainsi le capital des joies de la vie et allégeant le fardeau de ses peines... Son affliction fut d'autant plus intense que son bonheur avait été plus grand... Mais la valeur morale de ce mari si aimé en donnant plus d'acuité à sa douleur servait aussi à la lui adoucir.

Les larmes de l'épouse coulaient sans doute, toutefois, selon ce beau mot de saint Paul: elle ne pleurait pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance; forte de cette Foi religieuse qui "consolera jusqu'à la fin des temps toute la postérité du Christ" elle savait que "pour les fidèles la vie change, mais ne s'éteint pas". Et, soutenue par la certitude de retrouver dans les demeures éternelles celui qu'elle pleurait, elle porta en silence la lourde croix qui s'abattait sur ses frêles épaules, se consacrant plus que jamais aux soins de ses enfants et aux nouveaux et austères devoirs qui lui incombaient.

La mort prématurée de l'aviateur changeait totalement la sitution des siens. La source principale du revenu qui faisait en grande partie vivre sa famille étant tarie, de sévères économies s'imposaient immédiatement, à sa veuve. En conséquence, et aussitôt que faire se put, celle-ci quitta la gracieuse habitation des Mimosas qui avait abrité son bonheur familial, où étaient nés ses enfants, et où l'ombre de Bernard semblait surgir de tous côtés pour protéger et chérir encore ceux qu'il avait tant aimés. Ce déracinement fut un nouveau chagrin sans doute, mais lorsque le cœur est profondément atteint le regret des choses extérieures s'amoindrit! c'est surtout pour ses enfants que la mère, s'alarmait, craignant qu'ils souffrissent de la différence de climat et du changement de vie que nécessiterait leur situation plutôt modeste.

Quelques années plus tôt, la jeune femme avait hérité d'une petite maison située à Paris dans le voisinage des Champs-Elysées. Par une circonstance providentielle, ce logement occupé depuis lors par un ménage d'officier, se trouvait libre à ce moment, à la suite d'une permutation... Ce fut dans ce modeste asile qu'Hélène vint réfugier sa douleur et orienter sa vie nouvelle.

Il fallait vivre, et faire vivre les chères petites créatures qui n'avaient plus qu'elle. Bien que n'ayant jamais habité cet immeuble, la veuve y retrouvait cependant le souvenir très vif de l'absent, car ensemble ils l'avaient visité, projetant d'y élire domicile lorsque les enfants auraient grandi afin de faciliter leur éducation; l'aviateur ne rêvait rien moins que d'y passer quelques mois tous les ans lorsqu'il aurait atteint l'âge de la retraite... Que de projets ils avaient élaborés dans ce sens! jouissant à l'avance d'un avenir qu'ils n'entrevoyaient que dans l'azur du présent... Ce rêve était évanoui pour jamais, et bien dur était le réveil pour Hélène; il avait eu du moins l'avantage de laisser dans son souvenir tout un plan d'installation qu'elle s'efforça de respecter y retrouvant comme une sorte de présence réelle à ses côtés du mari si aimé qu'elle avait perdu.

Elle présida à l'installation de ce petit logis avec l'ingéniosité, le goût délicat et le sens artistique qui étaient innés chez elle. La maison composée seulement d'un rez-de-chaussée surélevé de quelques marches et d'un étage, possédait une cour plantée d'arbustes toujours verts et une pelouse minuscule, au milieu de laquelle s'épanouissait une corbeille de fleurs soigneusement renouvelées selon les saisons; les arbres élevés d'un jardin contigu projetaient leur ombre du côté sud; des rosiers grimpants drapaient les murs d'un manteau parfumé, mettant une note de vie et de couleurs dans ce petit enclos, et en faisant en plein Paris une solitude enviable.

En outre des portraits de famille, Mme Courrières avait réuni dans sa nouvelle demeure les meubles familiers, et ces objets intimes qui créent l'ambiance dans laquelle chacun de nous aime à vivre; la satisfaction témoignée par ses enfants lui fut une première récompense.

La petite Gertrude battit des mains à la vue de ses joujoux favoris.

— Maman, quel bonheur! c'est ici comme aux Mimosas, clama Marie-Agnès en essuyant de ses baisers les larmes qui perlaient aux cils de sa mère.

— Sauf qu'on y voit pas la mer, et c'est ce qu'il y avait de plus beau! soupira Pascal qui était né marin, et rêvait déjà qu'il était aspirant de marine.

. . . . . .

Patrice fut atterré en apprenant le brusque départ de son cousin pour l'au-delà de ce monde, car il l'aimait profondément et il le pleura avec des larmes sincères. Il ne se douta pas cependant dans quelle mesure disparaissait avec Bernard l'aisance de sa jeune famille, ni à quel point sa veuve allait avoir à lutter contre les difficultés de la vie, contre les mille tracasseries qu'elle rencontrerait sur son chemin; s'il avait été présent, il eût pu l'aider de ses conseils et de son expérience des affaires; mais des milliers de lieues les séparaient, et il était impuissant à seconder celle qui jadis avait aplani tant d'obstacles sous ses pas.

La pauvre femme était seule et bien seule à s'orienter dans sa pénible situation. Ses parents n'étaient plus, leur succession n'était pas réglée, étant arrêtée par un procès en litige lors de la mort du Conseiller, procès engageant presque toute sa fortune et celle des siens. Les frères d'Hélène étaient mariés et dispersés aux extrémités de la France; l'abbé qui aurait pu être un secours moral pour sa sœur, était parti depuis plusieurs années dans les missions étrangères; Mme Courrières n'avait donc à compter sur aucun appui humain. Elle se confia à la Providence et implora son secours, certaine que l'adjuvant divin ne lui ferait pas défaut.

Se mettant courageusement à l'œuvre, elle organisa sa vie avec décision, cherchant en chacun de ses enfants l'aptitude particulière à faire valoir, la semence féconde à faire germer. Pascal entra comme demi-pensionnaire au collège Stanislas, et elle conduisit elle-même ses filles à des cours particuliers, se réservant de les faire travailler entre temps.

Elle faisait aussi ses travaux de couture, tandis que son excellente et vieille bonne Françoise, qui avait refusé de la quitter, s'occupait des soins du ménage; et le soir elle surveillait les devoirs de son fils, se faisant étudiante avec lui dans les choses qu'elle n'avait pas apprises afin de l'aider plus efficacement.

Les journées de cette mère étaient bien remplies certes, aussi l'ennui ne pouvait y trouver place. C'est un des grands bienfaits attachés par le ciel à la loi du travail imposée à l'homme après sa chute; et c'est aussi la noblesse de tout être intelligent que l'accomplissement de cette loi divine!

Cette vie austère en apparence avait aussi ses sourires et ses rayons de soleil: c'étaient les dimanches et les jours de congé, où la mère attentive s'ingéniait à procurer à ses enfants des distractions

BOVRIL

AJOUTE LA FORCE DU BOEUF

AUX SOUPES ET SAUCES 50F

HArbour 3088 — 823 est, rue DORCHESTER, Montréal

J. H. Breton

TEINTURIER ET NETTOYEUR

Propriétaire NEW SYSTEM CLEANING

GRATUITEMENT...!

le Fakir AIN-DRAM par ses études astrologiques vous guidera dans la vie. Actuellement en France, le célèbre FAKIR AIN-DRAM, astrologue réputé, maître des merveilleux secrets de l'Inde antique, vous donnera des conseils relatifs à votre SANTE, vos AFFAIRES, vos AMOURS. Le don merveilleux qu'il possède de lire le passé et l'avenir des destinées humaines est saisissant; laissez-le être votre conseiller et ami; il vous évitera les ennuis et chagrins qui ont accablé votre passé ou qui vous menacent peut-être à l'heure présente. Pour profiter de cette occasion unique de faire votre bonheur, indiquez-lui sans retard, votre nom et prénom, ainsi que votre date de naissance et adresse exacte. Cette étude cependant détaillée et précise, est entièrement gratuite, mais vous pouvez joindre 10 cents en timbres-poste de votre pays pour couvrir les frais d'écriture et de port. (Ne pas mettre de pièces de monnaie dans les lettres). Adresser votre demande au FAKIR AIN-DRAM, SERVICE 312, P. R. BUREAU 111, RUE STE-ANNE, No 4, PARIS (1er). (Ne pas oublier la mention: P. R. Bureau 111, sur l'adresse). Indiquez si vous êtes Monsieur, Madame ou Mademoiselle.

DOLLFUS-MIEG & Cie

SOCIÉTÉ ANONYME

MAISON FONDÉE EN 1746

MULHOUSE - BELFORT - PARIS

COTONS À BRODER D·M·C, COTONS PERLÉS.. D·M·C
COTONS À COUDRE D·M·C, COTON À TRICOTER D·M·C
COTON À REPRISER D·M·C, CORDONNETS.... D·M·C
SOIE À BRODER .. D·M·C, FILS DE LIN.... D·M·C
SOIE ARTIFICIELLE D·M·C, LACETS DE COTON D·M·C

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D·M·C dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

10¢ - Cartons Individuels

Le charme de la Brunette

Même les cheveux du brun le plus mat ont des reflets superbes s'ils sont lavés au Shampoo "Graduated" Evan Williams.

Six shampoos distincts pour chaque teinte de cheveux. Chez votre pharmacien.

Importé d'Angleterre
EN VENTE PARTOUT
Seuls concessionnaires canadiens,
PALMERS LIMITED, MONTREAL

Evan Williams
HENNA
SHAMPOO

LA PETITE REVUE 15c
Petit format — Deux romans

Employez de la bonne huile pour éviter les réparations

Une mauvaise huile peut détorier aussi rapidement les accessoires domestiques que le manque d'huile. Quelques huiles sont trop légères; d'autres beaucoup trop lourdes. L'Huile Trois-dans-Un est ce qu'il faut. De plus, c'est un mélange spécial de trois huiles pour faire trois choses à la fois. Il HUILE, NETTOIE et PREVIENT LA ROUILLE. C'est pour cela qu'il épargne si souvent des comptes de réparations coûteuses.
Employez régulièrement 3-dans-Un pour la machine à coudre, les gonds de portes, aussi pour le vacuum. Boites et bouteilles commodes. Dans tous les magasins.

Three-in-One Oil Company
Windsor, Ontario

HUILE 3-DANS-1
NETTOIE — HUILE — PROTEGE

Le Roman de Patrice

saines et appropriées à leur âge et à leurs goûts.

Marie-Agnès aimait l'étude, elle avait un goût prononcé pour la musique, de remarquables dispositions pour la peinture. Hélène était donc à peu près tranquille sur l'avenir de son aînée. Aussitôt l'obtention de ses brevets, elle orienterait la jeune fille du côté des beaux-arts afin qu'elle pût se créer une situation avec ses pinceaux puisqu'elle devait gagner sa subsistance. La vocation de Pascal s'affirmait; il serait officier de marine comme l'avait été son père, et aviateur aussi comme lui! confiait-il tout bas à sa sœur. Et pour atteindre l'objectif qu'il s'assignait, l'enfant travaillait avec une ténacité et une émulation qui lui attiraient les éloges de ses professeurs. Mais il avait à peine treize ans, il lui fallait quelques années encore de labeur soutenu et d'études coûteuses avant d'arriver au but. Les ressources de la veuve lui permettraient-elles d'y pourvoir?... L'enfant n'y songeait pas, heureusement! cependant des lueurs d'inquiétude passaient chez la mère, malgré la sévère économie de son budget.

Trois années avaient passé depuis son veuvage; jusqu'alors son petit avoir avait suffi avec la maigre pension qui lui avait été allouée à faire vivre sa famille; toutefois il n'eût pas fallu le moindre surcroît de dépenses, et les enfants avançant en âge, leur entretien devenait plus onéreux, leurs leçons plus dispendieuses. Elles ne craignait pas la pauvreté pour elle-même, mais en songeant qu'elle pouvait courber ses enfants sous son joug, la pauvre Hélène éprouvait des frissons de terreur.

Sans doute si le procès toujours en litige se terminait à l'avantage des Valmeray, bien que la lenteur apportée par les hommes de loi à cette affaire fît une forte brèche à l'héritage paternel, chacun des enfants du conseiller toucherait encore une somme qui permettrait à Mme Courrières d'établir convenablement ses filles et de faciliter à son fils l'accès de la carrière choisie par lui; tandis que dans le cas contraire, la situation deviendrait bien précaire. Aussi n'attendait-elle pas sans une appréhension très vive l'issue du procès en question qui pouvait si profondément encore bouleverser sa destinée.

II

Le jugement venait enfin d'être prononcé, et sa conclusion était au désavantage des enfants du Conseiller.

Défendue par un de ces avocats qui font tout pour amasser de l'or, et n'ont cure si la cause qu'ils prennent en main est juste ou non, la partie adverse triomphait sur toute la ligne. Non seulement les héritiers de M. de Valmeray étaient dépouillés des biens qui devaient légitimement leur revenir, mais encore ils étaient condamnés aux frais et dépens, et l'affaire ayant traîné en longueur la somme à verser par eux était considérable.

Ce fut un effondrement pour Hélène: jusqu'au dernier moment elle avait eu confiance, le bon droit de son père semblait incontestable! Ce suprême espoir évanoui la laissait dans un réel désarroi; une épouvante sans nom s'emparait d'elle devant le spectre de la misère qui surgissait à ses regards terrifiés.

Si elle eût été seule..., elle s'en fût attristée, sans doute, car on ne passe pas d'un jour à l'autre d'une jolie aisance à l'extrême pauvreté sans qu'il en coûte; mais, jeune encore, pourvue d'une instruction solide et excellente dans les travaux féminins, elle aurait toujours pu d'une façon ou de l'autre gagner sa vie.

Il en allait autrement avec sa charge très douce et non moins lourde de mère de famille; aucun de ses enfants n'était en état de se suffire d'ici longtemps, que faire?... Elle ne pouvait songer à s'adresser à ses frères! Eux-mêmes chargés de famille avaient peine à arriver... Aucun secours ne pouvait donc lui venir de ce côté... Restait son cousin Patrice!... M. de Touranne s'était mis à sa disposition, et elle était certaine que, dans le cas présent, il eût été heureux de lui venir en aide et de lui avancer au besoin les fonds nécessaires pour que les enfants continuassent leurs études et se fissent une situation.

Mais avait-elle le droit de mettre ainsi son amitié à contribution en acceptant un prêt qu'elle serait peut-être de longues années avant de pouvoir rembourser?... Non, elle ne pouvait songer à ce moyen de salut, il fallait trouver une autre combinaison, laquelle?

Marie-Agnès était déjà une compagne pour sa mère, presque une confidente malgré son jeune âge: elle était si sérieuse!... Mise au courant de la situation, l'enfant offrit spontanément d'entrer comme dactylo dans un bureau ou de prier son professeur de dessin de lui trouver une place chez un architecte pour relever des plans, afin que Pascal pût poursuivre ses études. Et comme la veuve touchée aux larmes serrait sa fille sur son cœur sans lui répondre autrement que par un geste négatif:

— Je vous en prie!... ne me refusez pas, maman chérie; vous prendrez mes cours par écrit et je préparerai mon examen à mes heures de liberté. Au lieu de me présenter l'année prochaine, j'attendrai la suivante, ce ne sera pas un retard bien grand, et j'arriverai quand même, vous verrez!... affirma entre deux baisers la généreuse fillette, s'éloignant avec un sourire.

Non!... Hélène ne pouvait consentir à ce sacrifice! la petite était trop jeune quatorze ans et demi; elle ne voulait pas compromettre son avenir et la vouer pour toujours peut-être à la médiocrité "Noblesse oblige": La fille de l'officier mort au service de la France, la petite-fille du Conseiller de Valmeray avait droit à mieux que cela! Pour elle, la mère accepterait n'importe quel emploi sans penser déchoir, jugeant que tout travail porte en lui sa noblesse. Pour ses enfants, elle leur devait une éducation et une instruction en rapport avec leur naissance; c'était à son avis un devoir rigoureux, elle tenterait l'impossible pour n'y pas faillir.

Elle ouvrit le meuble secret dans lequel étaient enfermés ses bijoux de famille, chères reliques de son heureux passé. Plusieurs d'entre eux avaient une réelle valeur, s'en séparer serait un sacrifice, assurément! Mais qu'était-ce, après tout, mis en regard de l'avenir des enfants?... Elle se déferait de tous sans exception; joint à la vente de la maison, le produit de ces joyaux suffirait bien probablement à payer la somme qu'on lui réclamait indûment, et à faire vivre la jeune famille quelques années en se restreignant encore. Elle remit la cassette en place, consentant déjà dans son cœur cette immolation rendue inéluctable par les circonstances; puis, avant de refermer le meuble, elle ouvrit le tiroir où elle conservait pieusement les lettres de son mari, en détacha l'une d'elles serrée par un ruban de deuil et portant en suscription: A remettre à ma chère femme après ma mort.

Cette page testamentaire qui lui avait été envoyée par le confident spirituel de Bernard avait fait bien souvent couler ses larmes; elle les sentait prêtes à jaillir de ses paupières en palpant la chère relique. Elle la baisa longuement la déplia, l'embrassa encore... et sans la lire de nouveau, la renferma dans son enveloppe en murmurant à mi-voix:

— Tout ce que vous avez voulu a été fait, mon cher Bernard! mais cette dernière clause... oh! non! non! ami bien-aimé, ne demandez pas cela de moi; je ne le pourrais jamais, non jamais!

Jamais!... une mère a-t-elle le droit de prononcer ce mot?... la pauvre Hélène soupira:

— Pauvre Patrice! dit-elle, je ne serais pas loyale en acceptant son amour Non, je ne puis faire cela! s'affirma-t-elle à elle-même avec un geste de volonté.

Vendre la maison, les bijoux, quelques vieux meubles et deux tableaux de prix que probablement du reste elle n'aurait pas où mettre dans l'appartement restreint qu'elle devait chercher, c'était bien!... Toutefois elle ne pouvait mettre ce projet à exécution sans en parler à Patrice, tuteur de ses enfants. Lui conseillerait-il ces ventes diverses?... ne le blesserait-elle pas en agissant sans le consulter pour ce dont elle était libre de se défaire?... Elle ne le voulait pas, il s'était toujours montré si bon pour elle et pour ses enfants. Il y a bien longtemps qu'il n'est venu, l'aurais-je froissé sans le vouloir?... se demanda-t-elle anxieuse

Eh! non! Patrice ne venait plus! ou du moins s'il venait rarement et restait fort peu de temps près de sa cousine, c'est qu'il ne s'en sentait pas la force.

Tant qu'Hélène n'avait pas été libre, en honnête homme, M. de Touranne n'avait plus songé à elle que comme à une parente très chère, lui gardant une gratitude infinie d'avoir servi de mère à la petite Solange, c'était tout!...

Sans doute, il avait aimé et pleuré Diane pendant de longues années, il avait fraternellement regretté Bernard; mais Dieu n'a pas donné l'éternité aux sentiments humains!... on ne peut pas toujours vivre près des tombeaux: "Des fleurs éclosent dans les sillons, et les oasis du désert elles-mêmes offrent leurs fruits!..." Quelque fidèle que soit l'homme à un souvenir aimé, la vie reprend ses droits chez l'être jeune, et l'amour de nouveau fait irruption dans son cœur.

Hélène était libre!... libre!... se répétait Patrice avec des espoirs fous... Et dans ses veillées de quart, dans le calme des nuits passées à bord, le capitaine de corvette ressuscitait dans son souvenir la pure jeune fille vêtue de blanc, telle qu'elle lui était apparue dans la lumière et dans les fleurs.

Il l'avait revue dans sa majesté de mère et de veuve; son sourire joyeux s'était éteint, c'est vrai! Mais son regard avait gardé sa lumineuse limpidité, avec, au fond de ses prunelles jadis si rieuses, plus de profondeur et de gravité, un charme plus prenant encore toute sa personne: aussi n'avait-il pu la retrouver sans l'aimer de toute son âme plus intensément qu'aux jours de sa jeunesse.

Respectueusement, Patrice s'était écarté de celle dont le deuil récent encore interdisait toute allusion à des sentiments qui l'eussent offensée. Il se contentait de la vénérer à distance, de lui offrir ses hommages dans le secret de son cœur, avec l'espoir vivace qu'un jour viendrait enfin où il pourrait ne plus taire son amour à la veuve de Bernard et obtenir le sien en retour.

A Paris depuis quelques heures, le comte de Touranne, mis au courant par un ami commun de la perte du procès Valmeray, se hâta d'apporter ses condoléances à sa cousine.

Hélène était seule à la maison et ouvrit elle-même à son parent; son visage s'éclaira à la vue de Patrice. Elle se trouvait à l'une de ces heures où l'on éprouve l'impérieux besoin de déverser dans un cœur ami le trop plein de ses angoisses... Les soucis matériels sont parfois d'un ordre si brutal, que les plus fiers courages fléchissent sous leurs coups!

— Solange ne vous accompagne-t-elle pas, mon ami? il y a longtemps que je n'ai pas eu le plaisir de l'embrasser...

— Ce n'est pas le désir qui lui manque de le faire, ma chère Hélène. J'ai dû cacher mon voyage à cette enfant terrible, elle m'aurait tourmenté pour venir avec moi; et, aujourd'hui, je tenais à vous voir seule pour pouvoir causer sérieusement avec vous, ajouta-t-il gravement.

La veuve se troubla:

— Vous connaissez l'issue malheureuse pour nous du procès intenté à mon père?... demanda-t-elle.

— ! ! !

— J'ai besoin de vos conseils, mon ami; je me disposais à vous écrire pour vous soumettre nos projets nécessités par la perte que nous subissons.

— Vos projets?... interrogea-t-il avec une surprise évidente.

— Je dis bien: nos projets, parce que Marie-Agnès, qui n'est pas seulement pour moi une enfant aimante et dévouée, mais encore une véritable amie, est d'accord avec moi pour tout ce qui sera à faire. Si vous saviez ce qu'elle vient de m'offrir!

Et, exposant à l'officier attentif ce qu'elle comptait réaliser pour faire face aux exigences du moment, elle fut amenée à dire ce que spontanément sa fille aînée lui proposait.

Patrice restait silencieux. Il était malheureux, certes, de la nouvelle épreuve infligée à celle qui lui semblait digne de tous les bonheurs humains, cependant les sentiments qui l'agitaient étaient si complexes qu'il ne définissait pas clairement ce qui l'emportait en lui: de la peine de voir souffrir Hélène où de la joie mystérieuse qui l'envahissait à la pensée de pouvoir enfin lui témoigner mieux qu'une stérile compassion.

Une dette de cœur ne se solde qu'avec le cœur! se disait-il, pour se donner le

Le Roman de Patrice

courage de parler. Semblable occasion d'accomplir la promesse faite à Bernard de protéger les siens, s'il leur manquait, se rencontrerait-elle jamais! Ce n'était point à présumer! en ce cas, pourquoi ne pas la saisir?... Il aimait la jeune femme avec une telle véhémence qu'au risque de tout rompre, il se décida à brûler ses vaisseaux:

— Hélène!... si vous vouliez?... Rien de tout cela ne serait nécessaire!... prononça-t-il, avec une sorte de ferveur contenue, mettant tout un aveu dans son accent et dans son regard.

Et frémissant, il poursuivit:

— Ne pressentez-vous pas à quel point je vous aime?... Oh! je ne puis le croire! ... J'en suis certain, s'il m'était permis de mettre mon cœur à nu devant vous, Hélène, vous ne pourriez résister à ma prière et je ne sortirais pas d'ici sans que vous m'ayez donné le bonheur de vous offrir l'aide et la protection d'un mari.

Elle releva ses paupières, ses prunelles brillaient d'un éclat humide dans lequel son interlocuteur put lire: non pas l'amour pour celui qui lui faisait hommage du sien, hélas!... mais plutôt cette subtile poésie qui émane du grand sentiment fidèle jusque dans la mort.

— Mon pauvre ami!... répondit-elle simplement.

Le comte de Touranne ne se méprit pas sur le sens de cette exclamation. Un flot d'amertume monta à ses lèvres, brisa la digue qu'il maintenait avec tant de peine pour empêcher le débordement de ses aspirations.

— Je sais depuis longtemps "que vous pourriez m'aimer comme un frère et pas autrement" reprit-il, avec une violence trahissant sa douleur. Cette impression que, jeune fille, vous exprimiez sur mon compte ne peut-elle donc se modifier?...

Les mots s'étranglent dans sa gorge, des larmes sourdent dans ses yeux, tremblent dans sa voix, un soupir rauque s'échappe de sa poitrine... sa fierté d'homme se cache, mais il lutte pour son amour, et il s'est juré de vaincre.

La jeune femme est au supplice, elle est bonne; elle ne peut voir souffrir pour elle et par elle sans éprouver elle-même un déchirement de cœur, son visage contracté le révèle... L'ultime conseil de son mari se dresse devant elle comme un ordre renouvelé de l'au-delà: "Mon Hélène, mon départ de ce monde te laissera bien isolée ici-bas... si un amour sincère s'offre à toi, ne le repousse pas... Patrice t'a tant aimée!... Il est libre aujourd'hui, s'il vient vers toi, accepte son affection; il mérite d'être heureux! nul plus que lui ne saura t'aimer ni chérir nos enfants".

Dans un éclair, elle entrevoit l'avenir précaire de sa famille si elle refuse le secours providentiel qui lui est offert, a-t-elle le droit de sacrifier ses enfants?... Et pourtant, si elle affectionne sincèrement Patrice, elle n'a pour lui que de l'amitié. Elle ne peut le tromper et le laisser croire au sentiment, qu'il attend d'elle en échange du sien... Elle doit le lui avouer, elle le veut, mais ses lèvres agitées d'un tremblement soudain sont impuissantes à proférer un mot.

Lui la tient sous son regard et attend en silence sa suprême décision. Il suit sur l'expressif visage de l'aimée le combat qui se livre dans son âme, il espère encore, malgré tout!

Et, lorsque parvenue à se maîtriser elle parle enfin déclarant, la voix émue:

— Je n'ai pas le droit d'accepter l'amour que vous m'offrez... je ne puis plus aimer comme vous le désirez, comme vous méritez d'être aimé, mon cher Patrice, j'ai trop souffert!...

Les yeux du comte étincellent, il ne se contient plus:

— Vous avez trop souffert, dites-vous!... Hélène! croyez-le, mon cœur a été broyé plus que le vôtre; oh! combien plus, si vous le saviez!... On peut pleurer sur un cercueil...

Elle tressaillit, son visage devint livide.

— Pardonnez-moi! reprit-il, j'oubliais que vous n'avez pas eu cette triste consolation. C'est vrai! la mer vous a ravi votre bien-aimé, ses vagues perfides l'ont enseveli dans un linceul de gloire... Mais du moins, vous avez pu laisser couler vos larmes devant tous, elles ont apporté un soulagement à votre légitime douleur; tandis que moi, j'ai dû dévorer mon chagrin en secret; la fierté m'ordonnait de cacher la blessure de mon cœur dédaigné, et alors même qu'un feu intérieur me consumait, je devais sourire à mon heureux rival, car je l'aimais, lui aussi!... toutefois, si sa délicatesse m'a sauvé du désespoir prêt à envahir mon âme, elle n'a pu me soustraire aux plus indicibles souffrances...

Il épongea son front couvert de sueur et reprit suppliant de la voix et du regard:

— Si vous saviez combien je vous ai aimée jeune fille!... Bernard n'a pu vous l'apprendre, il eût trahi le secret de mon cœur blessé... Aujourd'hui, il n'est plus! Je ne vous prends pas à lui... c'est lui qui vous donne à moi, lui qui vous a confiée à ma protection et à ma tendresse ainsi que vos enfants... Hélène, vous si bonne!... le serez-vous pour tous, sauf pour celui qui vous aime à en mourir, si son espoir devait être déçu... Je vous en conjure, accordez-moi la joie de vous chérir enfin devant Dieu et devant les hommes.

La jeune femme sentit qu'elle touchait à une minute décisive; elle comprenait soudain mille détails intimes de la vie de l'officier où elle avait pressenti une amertume latente sans pouvoir en soupçonner la cause; son cœur s'émut. Elle n'eût pas été femme, si elle n'avait été remuée par l'aveu qu'elle venait d'entendre!...

Elle murmura dans un souffle, comme pour elle-même: Bernard, je vous obéis; mon Dieu vous êtes le Maître! dans la joie comme dans la peine, soyez toujours béni!

Puis, tendant ses deux mains à M. de Touranne, elle prononça lentement, le regard empreint d'une reconnaissante tendresse:

— Mon cher, bien cher Patrice, je voudrais avoir mieux à vous offrir... Si vous pouvez vous contenter d'un cœur brisé... je puis vous assurer de son entier dévouement.

Un rayon transfigura le mâle visage du comte, une flamme passa dans ses yeux extasiés; et très tendre, adoucissant le timbre de sa voix pour se faire plus persuasif:

— Ma bien-aimée!... dit-il, je vous referai une vie si douce, si choyée, il faudra bien que vous me laissiez vous rendre heureuse.

Dans la douceur tiède de cette soirée automnale, l'air du soir apportait le parfum des dernières roses; l'amour chantait dans l'âme rajeunie de Patrice, accompagné par les oiseaux qui se poursuivaient en modulant l'hymne du soir. La sérénité de cette fin de jour gagna insensiblement l'âme bouleversée d'Hélène, et, tandis qu'elle échangeait avec M. de Touranne vainqueur, un baiser de fiançailles, elle se souvint qu'en lui donnant Solange, Diane lui avait aussi confié l'âme de Patrice: son rôle d'épouse lui facilitera cette mission.

III

Dans sa hâte de regagner le temps qu'il avait — disait-il — perdu pour le bonheur, l'officier avait pris sa retraite de capitaine de frégate.

Possesseur d'une très belle fortune, le marin avait été si malheureux en retrouvant au retour d'un long voyage son foyer brisé par la mort, qu'il n'entendait plus s'exposer à un semblable deuil. Ses devoirs de citoyen étant largement remplis, il résolut de consacrer désormais tous ses instants à sa famille.

Mlle de Bercy avait voué son neveu à tous les malheurs et ennuis possibles lorsqu'il lui avait annoncé son mariage. Jusqu'alors elle avait professé une sorte de culte pour Hélène en souvenir de son dévouement à la petite Solange; il n'en était plus de même à présent. La vieille demoiselle aimait l'argent, elle avait développé à outrance chez sa petite-nièce le goût du haut luxe et du plaisir, lui répétant qu'étant appelée à posséder une fortune considérable, elle pouvait ne rien se refuser. Cette éducation déplorable n'avait pu échapper à la vigilance affectueuse de Mme Courrières; elle l'avait discrètement combattue en obtenant que la petite fût mise au couvent. Mais un docteur complaisant décréta, au bout de quelques mois, que l'internat était nuisible à la santé de l'enfant, ordonnant pour elle des exercices physiques à outrance, au grand détriment de sa

Pour vous tenir au courant du mouvement scientifique contemporain lisez - - - - "La Science Moderne"

Et ses chroniques de radio, nouvelles, bibliographie, etc. . .

PRIX DE L'ABONNEMENT: $3.00 PAR AN, 0.25 LE NUMERO

Publiée en FRANCE, BELGIQUE, SUISSE et CANADA

ADRESSE A MONTREAL: B. P. 32, STATION N.

CONTES POUR ENFANTS CANADIENS ..... .50
EN VEILLANT ..... .50
AU COIN DU FEU ..... .50
(PORT PAYE)
Par MARJOLAINE

Trois volumes illustrés que les enfants de chez nous aimeront à lire et destinés à enrichir leur bibliothèque.

Adresser mandat ou lettre recommandée à:
"MARJOLAINE", La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est, Montréal

Aux Futures Mamans

Chaque année, les statistiques canadiennes nous révèlent que les mortalités maternelles et infantiles, à la naissance des enfants, sont beaucoup trop élevées. La plupart des décès par accidents de natalité, peuvent être prévenus par l'hygiène PRENATALE, OBSTETRICALE et POSTNATALE.

Pour le propre intérêt de chacun, pour l'amour de vos bébés et de votre famille, instruisez-vous afin que, possédant les connaissances nécessaires, vous puissiez, vous et vos enfants vous maintenir en santé et être heureux.

Vous n'avez, pour vous instruire très facilement, qu'à demander les lettres maternelles qui vous seront adressés gratuitement.

Adressez le coupon ci-dessous à:

LE CONSEIL CANADIEN DE LA SAUVEGARDE DE L'ENFANCE ET DE LA FAMILLE
245, rue Copper, Ottawa, Ont.

Nom .....
Adresse .....
.....
Date probable de la naissance attendue: .....
Nom du médecin retenu: .....
Adresse du médecin: .....

Élégante Lingerie Facile à Fabriquer

La femme ou la jeune fille qui coud peut confectionner d'élégante lingerie à peu de frais, ainsi que des robes, blouses et négligés attrayants. L'on peut se procurer facilement les patrons, les matériaux sont relativement peu coûteux et si vous vous servez de la Soie en Bobines J. & P. Coats, vous obtiendrez d'excellents résultats: c'est le fil idéal pour tous tissus lustrés.

La Soie en Bobines J. & P. Coats fait de belles coutures unies. Elle glisse à travers le tissu sans se nouer ni tirer. Demandez ce fil de soie fin en bobines commodes de 50 verges. Plus de 100 TEINTES À L'ÉPREUVE DE L'ÉBULLITION rendent l'assortissage facile.

SOIE en BOBINES *J. & P. Coats* à l'Épreuve de l'Ébullition

Fabriquée au Canada par 31F
THE CANADIAN SPOOL COTTON CO., MONTRÉAL
Fabricants du Coton en Bobines Coats et Clark

Soyez Populaire.... Apprenez la Musique

Comme la musique intéresse, délasse, comme on entoure le musicien, le complimente, comme il fait réussir les soirées!

Et vous, pouvez-vous jouer? Non? Alors apprenez — C'est impossible? — Mais non, pas même difficile.

Déjà dans les cours par correspondance du Conservatoire de Musique Hawaïenne, des centaines de personnes, de tout âge et des deux sexes ont appris chez-eux à jouer du banjo, de la guitare ou de l'ukelele.

Vous les rencontrez peut-être jouant dans des orchestres, dans les réunions, dans les soirées. Ils vous diront combien vite et avec quelle facilité ils ont pu apprendre.

Et non seulement la dépense n'est pas forte, mais nous acceptons des versements faciles, et dès la première leçon nous envoyons, votre choix d'un de nos excellents banjos, guitares ou ukeleles, instruments de choix, faits spécialement pour nos élèves et que les connaisseurs endossent.

Quelques semaines suffisent pour apprendre à jouer — dans quelques mois on devient expert.

Quelques heures par semaine suffiront pour vous qualifier pour accompagner le chant, pour jouer vous-même dans les réunions intimes, pour devenir musicien. Nous envoyons tous les détails gratis. Remplissez le coupon et par retour du courrier, franc de port, nous vous expliquerons notre système.

Conservatoire de Musique Hawaïenne Enrg.

251, rue St-Joseph, Québec, P. Q.

Vous recevrez un excellent instrument: Banjo, Guitare ou Ukelele avec la première leçon.

GRATIS

Sans obligation et absolument gratis, envoyez-moi les détails de votre cours par correspondance. Banjo ☐ Guitare ☐ Ukelele ☐ Indiquez votre choix par un X.

Nom.....

.....

Adresse.....

.....

.....

.....

La Revue Moderne

Le Roman de Patrice

formation intellectuelle; et le père, très faible et souvent absent, n'eût qu'à s'incliner, se promettant de réparer ces négligences lorsqu'il prendrait sa retraite... L'espoir obscur qu'alors Hélène consentirait à reconstituer son foyer lui servit d'excuse en ratifiant la décision de la Faculté; rien n'était perdu encore, Solange était si jeune!

La maison occupée par Mme Courrières depuis son veuvage devenant trop exigue pour contenir la famille agrandie, Patrice et Hélène durent chercher un appartement plus vaste, plus en rapport avec la situation du comte de Touranne, et procéder à leur installation quelques semaines avant la cérémonie.

Le comte fit acquisition d'un joli hôtel dans ce même quartier des Champs-Elysées. Construite pour un richissime artiste amateur qui l'avait à peine habitée, cette belle demeure était pourvue en outre, d'un jardin d'hiver, d'une cour d'honneur et d'un parc orné de statues, présentant en plein Paris une oasis pleine d'ombre et de fraîcheur.

Les souvenirs précieux, meubles et objets d'art appartenant aux deux familles qui se fondaient en une seule, y furent aménagés et disposés pour la plus grande satisfaction de tous.

Marie-Agnès avait appris, sans mot dire, les fiançailles de sa mère, mais des larmes avaient perlé au bord de ses longs cils, un muet reproche s'était formulé dans ses prunelles bleu sombre, où Hélène attristée le lut comme en un livre ouvert:

— Pauvre papa!... déjà oublié!... disait ce regard.

L'enfant souffrait visiblement et ne se contenait que par respect pour sa mère. Elle considérait cet acte comme une ingratitude envers la mémoire vénérée de l'aviateur. Pour elle, le comte de Touranne sera toujours "oncle Patrice"; il ne deviendra jamais son père lors même que, par convenance, elle devra lui en donner le nom.

— Tu ne dis rien, ma petite fille... est-ce que cela te fait de la peine que j'épouse votre oncle? questionna tendrement la mère.

— Oui, maman! j'aurais mieux aimé sacrifier mes études et que M. de Touranne restât simplement pour nous le cher oncle Patrice, avoua-t-elle bravement.

Un nuage de tristesse obscurcit le visage de la veuve, ses yeux s'embrumèrent.

— S'il n'y avait que toi, ma chérie, je ne t'aurais pas infligé ce chagrin; mais il y a Pascal et Gertrude, nous n'aurions jamais pu suffire à la tâche. Et... si Dieu me rappelait à Lui avant que vous fussiez en état de vous suffire, que deviendriez-vous?... Je puis te le confier, ma mignonne, tu es si raisonnable: ton père lui-même m'a conseillé ce mariage dans sa dernière lettre, si, lui mourant avant que votre avenir soit fixé, Patrice me demandait d'être sa femme... Tu ne sauras qu'au Ciel ce qu'il m'a coûté d'obéir à cet ordre posthume... Ne me juge pour cela ni oublieuse, ni ingrate, conclut-elle pensive.

Une impression complexe passa fugitive sur l'expressif visage de la fillette dont l'âme très droite s'insurgeait: l'admiration qu'elle ressentait pour le dévouement de sa mère se diminuait de la crainte qu'elle manquât de délicatesse envers le comte; cependant son regard s'éclaira:

— Tu fais cela pour nous, maman?... Oh! je sentais bien que tu n'avais pu déjà oublier notre cher, cher papa, que nous aimions tant... mais alors! oncle Patrice sait... tu lui as dit que... que tu aimais toujours papa?... questionna-t-elle haletante.

Elle ne trouvait pas de formule traduisant sa pensée et craignait de manquer de déférence; sa mère vint à son secours.

— Rassure-toi mon enfant, je n'ai pas trompé ton oncle sur mes sentiments à son égard; il est très généreux, il se contente de ce que je puis lui offrir. Nous devons beaucoup à M. de Touranne, il a droit à toute notre affection; je compte sur toi, Marie-Agnès, sur toi l'aînée, pour donner le bon exemple à ton frère et à ta sœur.

Pascal mit moins de subtilité dans l'acceptation de son beau-père.

— Tu pleures, Marie-Agnès! dit-il compatissant; tu as tort, je trouve: oncle Patrice est très bon, tu le sais bien... moi je suis très content; papa et lui étaient si unis de cœur!... Il nous aime plus comme des enfants que comme des neveux; et, au moins, notre jolie maman ne sera plus obligée de se fatiguer autant à travailler pour nous, déclare-t-il rondement.

Ce dernier argument persuada la sœur aînée plus que ne l'auraient fait les plus brillants avantages. Elle n'était donc qu'égoïste en jugeant sa mère oublieuse? Elle mit tant d'effusion dans son baiser du soir qu'Hélène se sentit pardonnée avant même que l'enfant lui murmurât à l'oreille: Maman, sois heureuse; j'aimerai oncle Patrice comme tu le désires!...

Jamais depuis son veuvage la jeune femme ne s'était sentie enveloppée de tendresse plus chaude, de sécurité si absolue.

Patrice mettait une délicatesse si grande à lui témoigner son amour; comment Hélène n'en eût-elle pas été touchée et reconnaissante? Le comte avait trouvé le moyen le plus sûr de se faire une place dans ce cœur fier et fidèle: rappeler fréquemment et en termes affectueux le souvenir de Bernard. Il le pouvait faire sans efforts, les deux cousins s'étaient si sincèrement aimés!

Marie-Agnès elle-même se laissait prendre au charme émanant des réminiscences évoquées de cette lointaine amitié.

— Père, dites encore... demandait-elle, mettant une caresse dans l'accent de sa prière, parlez-nous de vous et de mon cher papa quand vous étiez au collège et au Borda tous les deux.

Et le comte, intérieurement flatté de l'attention que lui prêtaient ses jeunes auditeurs, racontait maints petits faits dans lesquels il s'efforçait de s'oublier pour faire l'éloge de M. Courrières.

Tout cet ensemble de menues attentions, de témoignages sans cesse renaissants de la profondeur du sentiment qui l'attachait à Hélène et à ceux qui lui étaient chers, tissait autour du cœur de la jeune femme un invisible réseau qui l'unissait insensiblement chaque jour davantage à Patrice... Et l'heure vint où elle put lui avouer qu'elle l'aimait d'amour. Cette ambiance de tendresse où elle vivait eut bientôt sa répercussion sur sa santé elle-même.

Gaie par tempérament et par éducation, elle retrouva son sourire d'autrefois; sa jeunesse renaissait, elle en avait gardé toute la fraîcheur et la confiance.

N'ayant jamais éprouvé de ces souffrances morales qui dépriment et aigrissent l'âme parce que l'action des hommes y apparaît trop visiblement, elle se relevait après l'épreuve subite et violente qui l'avait abattue, telle ces plantes flexibles courbées par l'ouragan qui, l'orage passé, se redressent plus vigoureuses et plus parfumées sous le rayon de soleil qui leur rend la vie et l'éclat. Sa beauté prenait un caractère plus touchant, plus attirant encore qu'autrefois; et Patrice, artisan de cette renaissance, suivait avec une joie inexprimable la convalescence de ce cœur meurtri, se disant avec une intime fierté qu'elle était son œuvre.

Dans le bonheur recouvré d'Hélène, il y avait bien quelques ombres, quelques points douloureux; il y en a dans toute félicité terrestre!... Patrice, nous l'avons dit, avait perdu la Foi, du moins, il ne la pratiquait plus; la mère avait redouté de ce fait un réel danger pour ses enfants; l'exemple est si contagieux pour l'adolescence! Aussi mit-elle tout en œuvre pour préserver les jeunes âmes confiées à sa vigilance. Pascal resta interne à son collège, Marie-Agnès désirant continuer ses études entra comme pensionnaire chez les dames du Sacré-Cœur où Gertrude la suivit.

Cette séparation fut un sacrifice pour Hélène; elle y avait été amenée par plusieurs motifs: le plus important, celui que nous venons de signaler; le second, d'ordre plus humain, lui avait aussi semblé indispensable: en épousant Patrice, elle comptait que le père reprendrait sa fille, elle retrouverait ainsi l'enfant qui lui était si chère et pourrait s'en occuper et l'aimer à l'égal des siens. Mlle de Bercy ne l'entendait pas ainsi; elle déclara nettement qu'elle déshériterait sa filleule si on la lui retirait:

— C'est bien assez que vous appauvrissiez Solange en partageant votre bien avec des étrangers, sans jeter cette petite dans la médiocrité en la privant d'une partie de la fortune maternelle, dit-elle, d'un ton acerbe au père.

Et le comte céda, ébranlé par ces menaces et par les cajoleries de sa fille qui, pressentant que sa belle-mère ne cèderait pas à tous ses caprices comme le faisait sa vieille tante, se fit l'alliée de celle-ci et emporta la lutte d'assaut.

Pour sauvegarder les apparences cependant, M. de Touranne obtint que Solange entrât au pensionnat avec Gertrude, ce à quoi la tante consentit ayant l'idée très arrêtée d'employer une seconde fois, avec le secours autorisé de la Faculté, le moyen qui lui avait réussi une première pour soustraire sa filleule à l'internat.

Solange eut sa chambre chez son père où elle devait passer ses jours de sortie et les vacances de Noel et de Pâques; Hélène s'efforça d'y réunir tout ce qui était de nature à flatter sa petite belle-fille avec l'espoir qu'elle s'habituerait à la maison paternelle. Mais la tante arrivant régulièrement à Paris la veille des congés et, ayant déclaré qu'elle tenait à avoir l'enfant, l'influence de Mme de Touranne ne put s'exercer, à son réel chagrin.

Cependant la naissance d'un petit Michel vint sceller l'union des époux et cimenter plus fortement entre les enfants les liens de fraternité. Pascal en fut le parrain et Solange la marraine; celle-ci exultait, elle se prit pour le bébé d'un véritable engouement.

— J'ai à présent un frère tout à moi, déclarait-elle avec enthousiasme. Pascal n'est qu'un cousin, tandis que Michel est mon vrai frère.

La comtesse se réjouissait, espérant gagner par là l'affection de sa belle-fille. Ce caprice de la fillette passa comme tous les autres; le bébé ne se développait pas assez tôt pour elle, elle eût voulu l'entendre parler et le voir courir à un an, comme s'il en eût trois ou quatre. Et si elle continua de chérir son filleul, elle espaça de plus en plus ses visites, prétendant qu'à le voir très souvent elle jouirait moins de ses progrès.

La vérité était que l'enfant devenant jeune fille s'éprit à cette époque de tous les genres de sport compatibles avec son sexe et qu'elle s'y livra avec toute la fougue de sa nature ardente. Le plaisir exerçait déjà sur elle un ascendant qui pouvait devenir funeste pour elle-même et pour la sécurité de ceux qui l'aimaient.

IV

Pascal triomphait! Admis dans le premier tiers à l'école Navale, il se proposait de travailler plus encore afin de ne pas perdre son rang.

Deux ans encore! et il aurait la fierté de se suffire, la joie très délicate de gâter un peu tous les siens.

Ses regards connaîtraient l'enivrement des horizons nouveaux, des espaces infinis; ses oreilles se rassasiraient de la douce et puissante mélodie des flots; sa poitrine aspirerait le vivifiant souffle marin; il ne se sentait pas d'aise.

— Vois-tu, Marie-Agnès, promettait-il à sa confidente de toujours, je prendrai des clichés partout où je trouverai des sites ou des monuments intéressants; tu les développeras et tu choisiras ceux qui te plairont le plus pour faire de jolis tableaux; tu peins avec tant de goût!

La grande sœur souriait avec complaisance à tous ces projets. Ses examens passés, elle était rentrée à la maison où sa mère commençait de l'initier à l'art délicat de gouverner un intérieur et aux différents travaux que, quelle que soit sa condition, une femme doit être apte à exécuter au besoin et doit connaître pour les commander, lorsqu'il y a lieu. Ses journées se partageaient intelligemment entre le travail, les distractions et les devoirs de société à remplir. Elle se trouvait heureuse, mais il y avait des heures où sa joie était plus intime: c'était lorsque, au sortir d'une visite, d'une conférence, au retour d'une promenade, elle pouvait se retirer dans le studio aménagé en prolongement de sa chambre pour s'y livrer à l'étude du violon et aux travaux de peinture où déjà elle avait acquis un joli talent.

Depuis des semaines, la jeune fille s'enfermait mystérieusement dans son atelier, parfois avec le petit Michel qui y était le seul admis, et pour cause. L'anniversaire de ses parents appro-

(*Suite à la page 34*)

Un peu moins de symétrie... un peu plus de fantaisie

LES femmes sont inconstantes dans leurs goûts. N'était-ce pas hier que, d'une manière générale, elles considéraient la ligne droite comme la véritable ligne de beauté? Et cependant, voyez avec quel élan elles adoptent aujourd'hui un genre tout-à-fait opposé.

Il en est de même pour l'ameublement. L'enthousiasme actuel pour les élégantes lignes courbes nous fait apprécier la beauté des meubles français du dix-huitième siècle, et comme nous aimons un ensemble harmonieux, nous donnons notre préférence aux meubles Louis XV. Ils satisfont si parfaitement nos goûts esthétiques et pratiques, qu'il n'y a rien de surprenant dans leur popularité grandissante.

Toutefois, en adoptant le style de cet ameublement pour votre maison, faites bien le choix des meubles qui représentent le mieux cette époque. Bien que le règne de Louis XV ait été l'âge d'or de l'ameublement, l'ornementation de certains meubles de cette période était trop lourde pour convenir à la nôtre, et la reproduction des meilleures pièces originales peut être très vilaine. A moins de posséder de réelles connaissances, il est préférable de se fier au jugement d'une personne expérimentée.

Nos différentes illustrations démontrent le goût artistique qui a présidé à l'arrangement de cette pièce. A-t-on jamais vu, par exemple, quelque chose de plus joli que ces chaises recouvertes de tissu rayon à pois, imitant la peau du léopard? Ou quelque chose de plus chic que le taffetas brun des grands fauteuils confortables? Aussi, ce vivoir est non-seulement élégant, mais gai, attrayant et d'un bel ensemble de couleurs brillantes.

Le plancher est presque entièrement couvert d'une carpette de tons doux, égayée de ronds et de guirlandes de roses et de fleurs bleu azur. Les murs, jaune de chine, sont décorés, à intervalles réguliers, d'étroits et longs panneaux de miroir à cadre étroit. Cela est bien dans le style de la pièce et peut donner une idée d'arrangement à celles qui ne voudraient pas faire cette dépense.

Un foyer est presque aussi nécessaire au confort que le charme d'une hôtesse. Il semble nous mettre immédiatement à l'aise. Beaucoup de maisons n'ont pas de foyer; dans ce cas, construire une cheminée serait une dépense coûteuse. Il est facile d'y suppléer en ouvrant dans le mur l'espace nécessaire pour y placer quelques bûches de bouleau carbonisées. Une installation électrique y simule d'une manière étonnante le vacillement de la flamme brûlant tranquillement. Le joyeux feu ne dégage naturellement aucune chaleur. Mais la pièce n'en a aucun besoin puisque les radiateurs y pourvoient amplement.

La sculpture du manteau de la cheminée est l'exacte copie d'un modèle authentique. Les lignes fuyantes en sont gracieuses. Elles se répètent, accentuées, dans les accessoires de la pièce, spécialement dans le lustre du centre.

Les rideaux de vitrage sont en taffetas célanise blanc, uni, montés sur une baguette de cuivre avec anneaux blancs. Les draperies, étalant gaiement leurs volants, sont peut-être les détails les plus intéressants de la pièce. Elles sont de taffetas célanese turquoise et ne comportent pas de doublure afin qu'elles n'interceptent pas la lumière qui leur donne un éclat qu'aucune teinture ne saurait atteindre.

L'ameublement, d'un beau dessin, est absolument confortable. Le sofa et le fauteuil sont recouverts d'un velours tan, uni, dont le contraste avec le taffetas brun est très élégant. Les chaises de la table à cartes, si jolies avec leur satin à pois, sont aussi décoratives que pratiques. La table peut aussi servir aux repas sans cérémonie qu'il est si agréable de prendre au coin du feu, en hiver, ou sur la véranda en été. Une prise de courant, près du foyer, permet de préparer le café à table et d'installer le réchaud, si nécessaire.

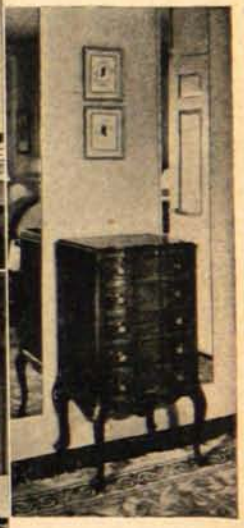
La table est dressée pour un souper de bridge. Une nappe de dentelle écrue fera ressortir avantageusement la porcelaine et l'argenterie. Une maîtresse de maison pratique choisira de grands gobelets parce qu'ils peuvent également servir aux breuvages chauds ou froids. Au centre, deux assiettes de porcelaine superposées, avec monture d'argent, servent, celle de dessous, pour les gâteaux, celle de dessus, pour les bonbons.

(Courtoisie du "Delineator")

Joli, attrayant, confortable

▲ ▲

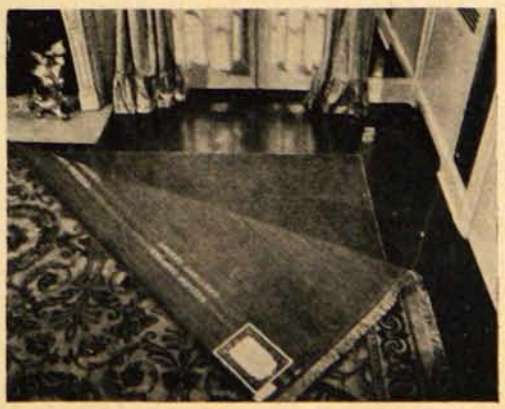
Draperies de taffetas turquoise...



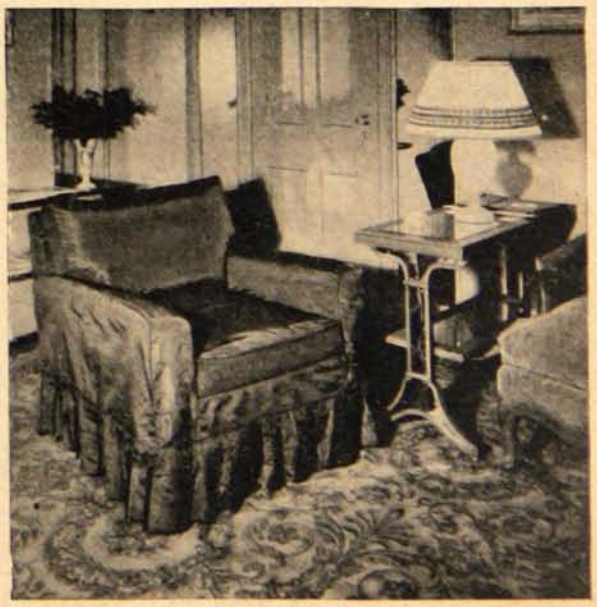
le radio cabinet... le foyer

▲ ▲

Table dressée pour un souper de bridge



Un papier ou un feutre sous la carpette en prolonge la durée



Fauteuil confortable recouvert de taffetas brun

Le bleu marine est la couleur printanière pour les costumes et manteaux

4454

Jaquette 4436
Jupe 4458

4454.— Trois détails très nouveaux de cet élégant deux-pièces: le pli creux du côté qui maintient la ligne longue et droite de la jupe, la jaquette plutôt courte et l'encolure à écharpe nouveau genre. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4¾ verges de soie rugueuse en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 50 sous.

4436 — 4455.— La jupe à taille haute et à coutures en spirale, allonge et amincit la silhouette. Le col écharpe du boléro est gracieux et seyant. C'est une nouveauté. Métrage: pour un 36 à hanches de 39 pouces, 3¾ verges de soie en 39 pouces. La jaquette, 12 à 20 ans et 30 à 44; la jupe, 14 à 20 ans et 35 à 47½ de hanches. Prix: la jupe, 36 sous; la jaquette, 35 sous.

4462.— Le costume de rue fermé par des boutons et portant ceinture, se porte énormément à Paris. Il permet un nouvel arrangement de l'encolure et les petites épaulettes lui donnent un air militaire. Se porte avec une écharpe imprimée rouge, chamois et bleu et des accessoires bleus. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 verges de lainage léger en 54 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 42. Prix: 50 sous.

4462

4460

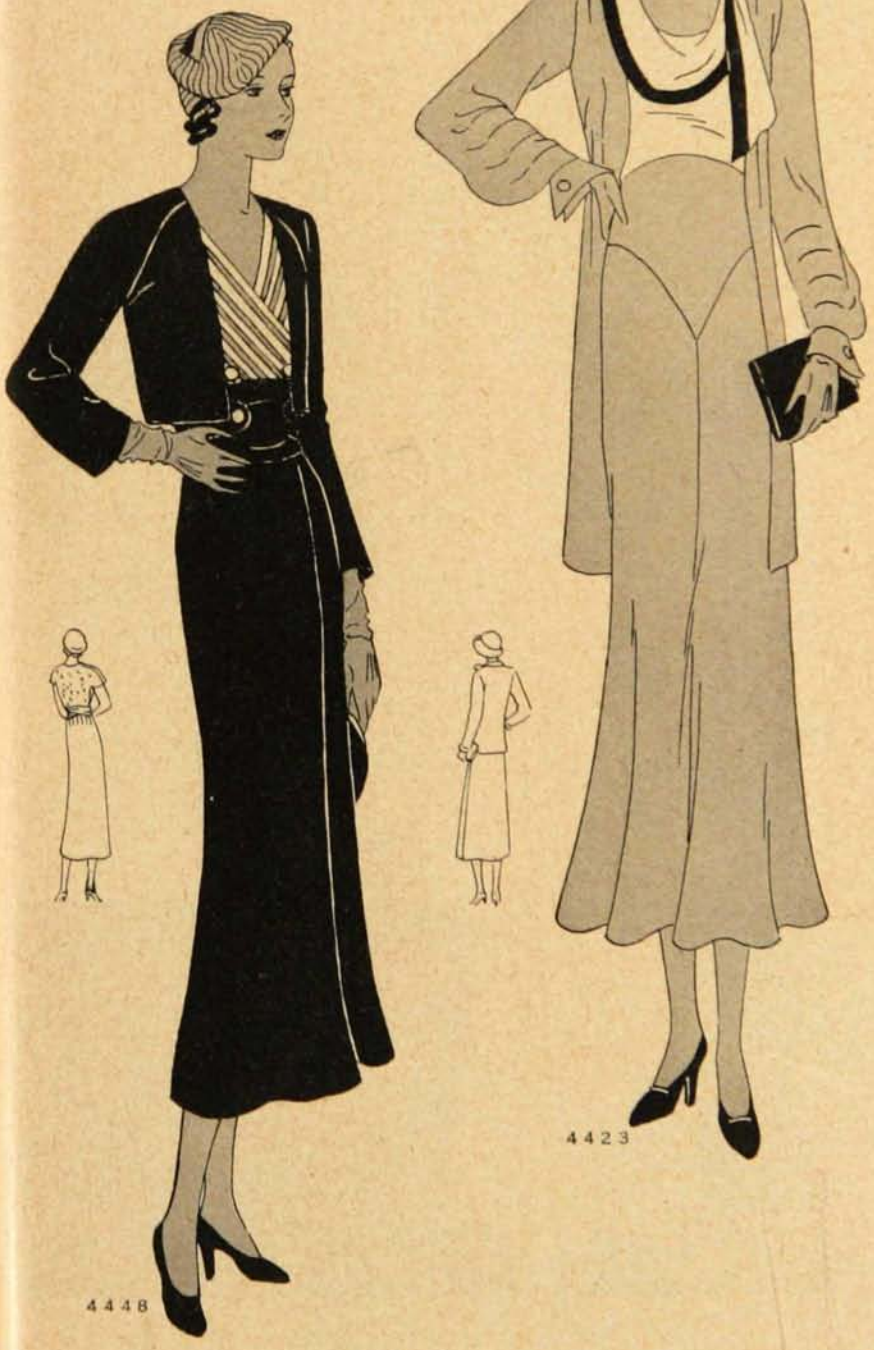
4464

4460.— Les nouveaux manteaux délaissent la soyeuse fourrure et lui substituent le non moins charmant collet-fichu. Notre modèle, en lainage à surface rugueuse, est fermé par une ligne de boutons; sa coupe est particulièrement amincissante. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4½ verges de lainage en 54 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 50 sous.

4464.— Qui n'aimera la belle simplicité de ce manteau? Il est strictement et complètement uni, l'encolure est nouvelle et les manches raglan ont des plis aux épaules. Avec le bleu, les accessoires rouges sont du dernier chic. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 verges de lainage en 54 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 50 sous.

4448.— Voici un genre de jupe qui s'adaptera parfaitement à toutes les tailles. Le boléro et la jupe de ce costume-jaquette sont bleu marine, et la blouse, croisée, rouge avec rayures beiges. Métrage: pour un 34 (16 ans), 2¾ verges de lainage en 54 pouces, et 1¼ verge de crêpe rayé en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 38. Prix: 50 sous.

4423.— Les élégantes qui lancent la mode plutôt qu'elles la suivent, aimeront la jaquette longue de cette robe beige. A remarquer la taille haute de la jupe et les nervures rouges de la blouse blanche. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4¾ verges de crêpe beige en 39 pouces et 1¼ verge de crêpe blanc en 39 pouces. 14 à 20 ans et 32 à 44. Prix: 50 sous.



4448

4423

4475

4445

Marine, beige et rouge sont les couleurs les plus nouvelles pour les trois pièces

4475.— Rien n'est plus seyant que le bleu marine égayé de beige. Notre modèle est encore relevé par une cape bordée de rouge. La coupe de la jupe donne la nouvelle ligne longue et mince et l'écharpe nouée à l'encolure lui donne beaucoup de genre. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3½ verges de lainage léger en 54 pouces et 1½ verge de crêpe en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 42. Prix: 50 sous.

4445.— Ce costume deux-dans-un est non-seulement amusant, mais surtout remarquablement pratique. Il se compose d'une robe complète et d'une jupe ouverte devant qui s'enlève à volonté dans la maison. Métrage: pour un 36 (18 ans), 2½ verges de crêpe de soie en 39 pouces et 3¾ verges de soie rayée en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 50 sous.

Les couleurs foncées sont amincissantes

4457.— La jaquette courte dissimule les défauts de la taille et donne une belle ligne droite. Cette robe ferme sur le côté et son encolure est d'un effet amincissant très sûr pour les personnes un peu forte de taille. Métrage: pour un 40, 3¾ verges de lainage nouveauté en 54 pouces et ¾ de verge d'uni en 54 pouces. 34 à 48. Prix: 50 sous.

4452.— C'est un fait indéniable que les plis plats, aux belles lignes droites, amincissent la silhouette. Le plastron blanc, à jabot, fait un beau contraste avec le bleu marine de la robe. Taille légèrement au-dessous de la ligne normale. Métrage: pour un 40, 3 verges de lainage léger en 54 pouces et ⅞ de verge de soie en 32 pouces. 34 à 52. Prix: 45 sous.

4459.— Le nouveau col dont les pointes descendent jusqu'à la taille, donne une belle ligne à la silhouette. Cette robe sera élégante en crêpe mat bleu minuit, et la jupe amincit les hanches. Métrage: pour un 40, 4¼ verges de crêpe de soie en 39 pouces et ¾ de verge de tissu contrastant en 39 pouces. 34 à 52. Prix: 45 sous.

4456.— Le col en forme de jabot, cousu à la robe et noué à la taille, a toujours la faveur de celles qui cherchent un effet jeune et amincissant tout à la fois. L'originalité des manches ajoute beaucoup de chic à la robe. Métrage: pour un 40, 4¼ verges de soie imprimée en 39 pouces et ¾ de verge de tissu uni en 35 pouces. 32 à 44. Prix: 45 sous.

4471.— Toute femme qui a pris de l'embonpoint comprend la nécessité de porter des manches assez larges pour dissimuler la grosseur des bras. Elle sait aussi combien la dentelle est seyante et combien favorable lui est le croisé du corsage. Métrage: pour un 40, 3¾ verges de crêpe de soie en 39 pouces et 1½ verge de dentelle en 35 pouces. 34 à 52. Prix: 45 sous.

4419.— Les couleurs sombres sont les couleurs les plus amincissantes pour les femmes de taille forte. Nous suggérons le noir et le blanc pour cette jolie robe d'imprimé dont le devant croisé et les coutures obliques réduisent considérablement les lignes. Métrage: pour un 40, 3¾ verges de soie imprimée en 39 pouces et 1 verge de tissu uni en 35 pouces. 32 à 44. Prix: 45 sous.

4457 4457 4452 4459 4456 4471

4425

4433

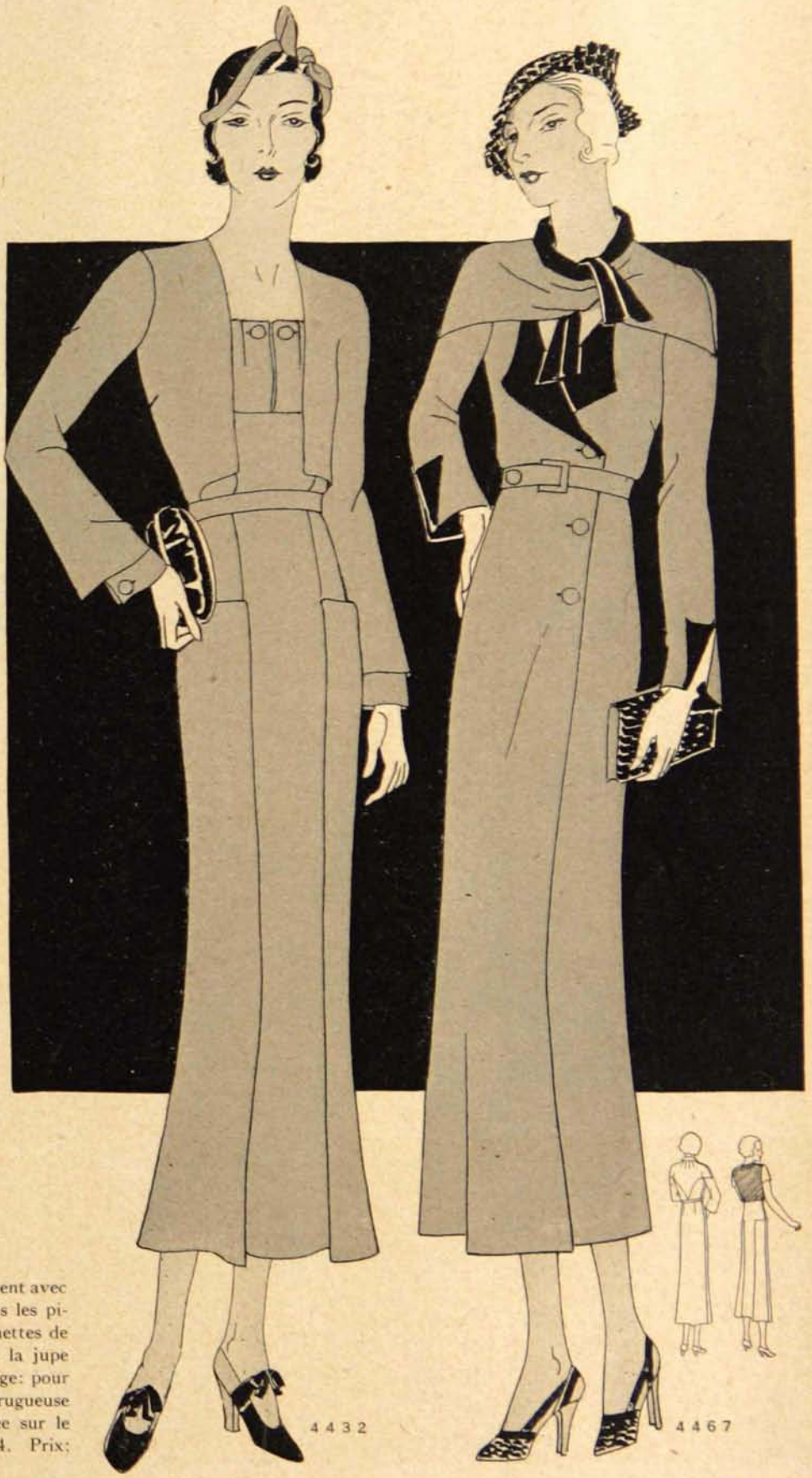
4425.— Le beige, récemment lancé à Paris, a été accueilli avec enthousiasme par les élégantes. Il convient admirablement à cette robe si jolie avec son encolure haute et ses épaules élargies. Métrage: pour un 34 (16 ans), $2\frac{7}{8}$ verges de lainage léger (coupé sur le biais) en 54 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 38. Prix: 45 sous.

4433.— Le beige s'harmonise joliment avec le brun, et il ressort bien ici dans les piqûres de la ceinture et des manchettes de cette robe de soie rugueuse dont la jupe est de ligne amincissante. Métrage: pour un 36 (18 ans), $3\frac{3}{4}$ verges de soie rugueuse en 39 pouces (la jupe est coupée sur le travers). 14 à 20 ans et 32 à 44. Prix: 45 sous.

Le beige, avec accessoires bruns, est le contraste chic du jour

4432.— Le noir se marie aussi très bien au beige, surtout quand les accessoires sont brillants: le chapeau, les souliers et la bourse en cuir verni. L'apparence juvénile de cette robe rencontrera l'approbation générale. Métrage: pour un 36 (18 ans). $5\frac{1}{4}$ verges de soie rugueuse en 39 pouces. 14 à 20 ans et 32 à 44. Prix: 50 sous.

4467.— Cette robe-manteau, beige, est très élégante avec la nouvelle encolure genre cape. Devra se porter avec un chapeau de grosse paille brune à ornement doré, une bourse brune et des gants bruns ou beiges. Métrage: pour un 36 (18 ans), $3\frac{1}{8}$ verges de lainage en 54 pouces et $\frac{3}{4}$ de verge de soie cordée en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 45 sous.



4432

4467

Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Publishing Co., 468 Wellington Street West, Toronto

Noir ou bleu, avec blanc et un soupçon de couleur

4429.— Le blanc se marie harmonieusement à la couleur marine de cet imprimé à dessins blancs et bleu lin et la ceinture est nouée à la ligne normale de la taille. Un chapeau de paille rouge, des gants de tissu et une bourse rouge accompagnent cette jolie toilette. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3⅛ verges d'imprimé en 39 pouces et 1 verge de tissu contrastant en 35 pouces. 14 à 20 ans et 32 à 44. Prix: 45 sous.

4431.— La silhouette gigolo, large d'épaules et mince de taille, domine aussi bien dans les robes que dans les manteaux. Ce modèle, à encolure haute et à large empiècement, sera très en faveur la saison prochaine. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3¼ verges de crêpe de soie imprimé en 39 pouces et ⅜ de verge de tissu uni en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 45 sous.

4421.— Les principaux détails de la mode actuelle se retrouvent dans ce modèle: l'encolure haute, le drapé du col, genre capuchon, les manches bouffantes jusqu'au coude et retenues par un poignet court. Métrage: pour un 34 (16 ans), 3⅜ verges de crêpe de soie imprimé en 39 pouces 12 à 20 ans et 30 à 38. Prix: 45 sous.

4461.— Couvrez vos bras, tel est le dicton de la nouvelle mode, dicton que suit fidèlement notre modèle. Cette élégante robe d'après-midi peut être portée en toutes occasions et est particulièrement seyante. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3⅜ verges de crêpe imprimé en 39 pouces. 14 à 20 ans et 32 à 44. Prix: 45 sous.

4427.— Les couleurs unies et les imprimés se mélangent heureusement ce printemps. Cette robe d'imprimé noir et blanc est éclairée d'une bande d'un beau vert brillant, des épaules jusqu'aux poignets, ce qui fait paraître les épaules plus larges. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3½ verges d'imprimé en 39 pouces et ½ verge d'uni en 35 pouces. 14 à 20 ans et 32 à 44. Prix: 45 sous.

Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Publishing Co., 468 Wellington Street West, Toronto

La nouvelle ligne droite convient à la sveltesse des jeunes filles

4468 4442 4440

4422.— Une robe de basin à plis est tout indiquée pour la première fête des bambines. Le patron comprend celui des pantalons d'une seule pièce. Fleurettes brodées à l'angle gauche du grand collet. Métrage: pour un 23 (4 ans), 2⅞ verges de basin en 32 pouces et ¼ de verge de tissu contrastant en 32 pouces. 21 à 25 (2 à 7 ans). Prix: 35 sous.

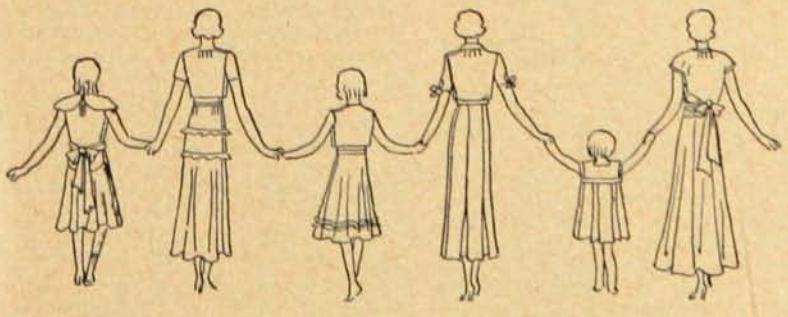
4430.— Comme il est gentil d'avoir une ou deux, même trois, de ces petites robes à manches courtes pour les premiers jours chauds. Le corsage est ajusté et des fronces soulignent la taille. Métrage: pour un 34 (16 ans), 4¼ verges de voile de coton en 35 ou 39 pouces et 5½ verges de galonbiais. 12 à 20 ans et 30 à 38. Prix: 35 sous.

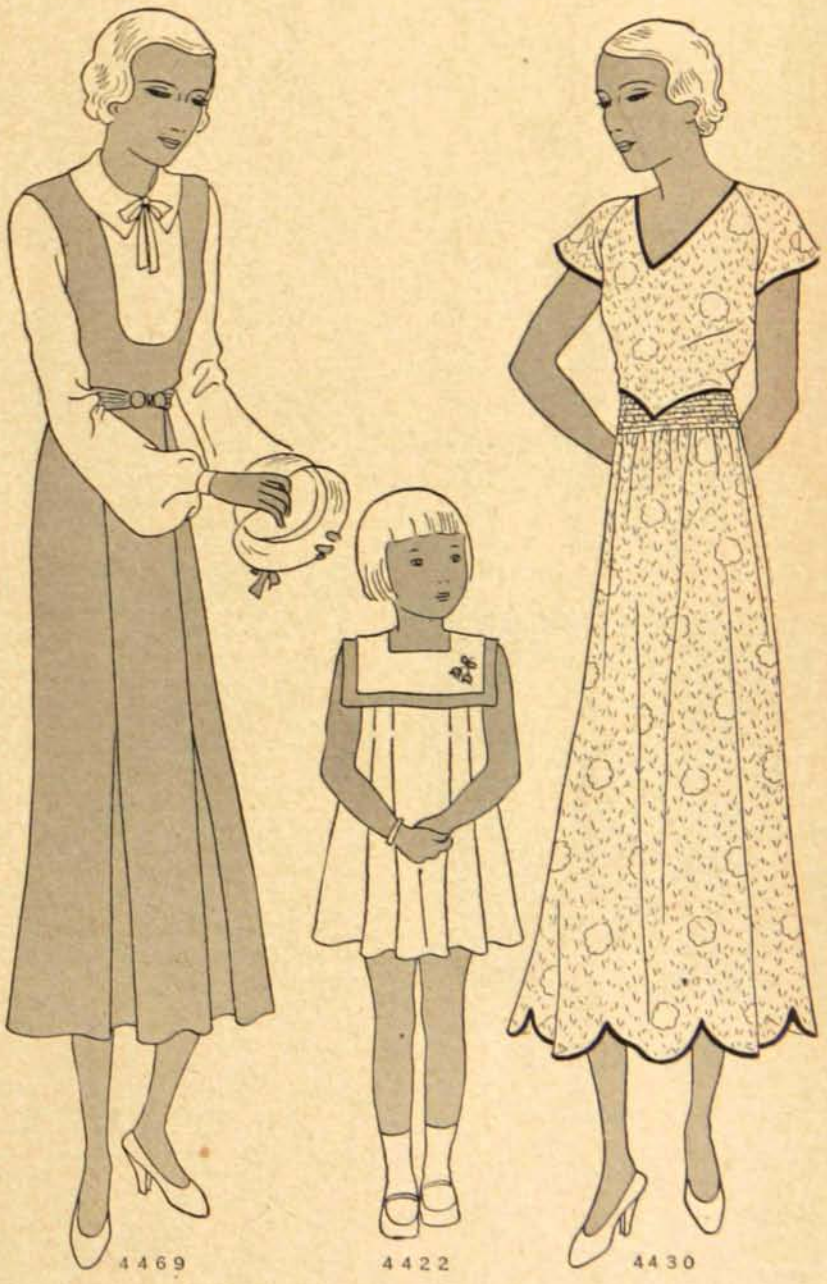
4468.— Un grand col d'organdi croisé devant et formant nœud dans le dos, des manches courtes bouffantes et un long corsage ajusté, sont les caractéristiques de la mode pour les fillettes. Métrage: pour un 30 (12 ans), 3 verges de coton imprimé en 35 pouces et ¾ de verge d'organdi en 44 pouces. 26 à 23 (8 à 15 ans). Prix: 35 sous.

4442.— Une taille qui peut se mesurer avec les deux mains est la taille normale du jour. Le boléro-jaquette et l'effet peplum de la robe aident beaucoup à faire ressortir la sveltesse des sieze ans. Métrage: pour un 34 (16 ans), 3⅜ verges de voile de coton imprimé en 35 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 38. Prix: 45 sous.

4440.— Toutes les petites filles rêvent d'une robe avec rubans flottants, volants et capelettes d'épaules. En crêpe de chine rose, cette petite toilette habille gracieusement et avec simplicité. Métrage: pour un 30 (12 ans), 3⅛ verges de crêpe de chine en 39 pouces. 26 à 33 (8 à 15 ans). Prix: 35 sous.

4469.—La robe "jumper" est une des modes deux-dans-un. En lainage léger bleu marine et avec plusieurs blouses de soie et de lingerie, elle peut se prorter six jours sur sept. Métrage: pour un 34 (16 ans), 2⅛ verges de lainage en 54 pouces et 2⅛ verges de crêpe de chine en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 38. Prix: 45 sous.





4469 4422 4430

Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Publishing Co., 468 Wellington Street West, Toronto

Comment Blue-Jay enlève les cors

Blue-jay est un emplâtre anticor MEDICAMENTE. C'est ce qui explique comment il enlève les cors aisément, sans violence, d'une façon qui défie tout traitement ordinaire.

Blue-jay fait plus que COUVRIR un cor, la seule chose que font la plupart des tampons. Il comporte un doux médicament qui s'attaque au cor même, l'ébranle et en prépare efficacement la chute. Et outre cela, il fait cesser INSTANTANEMENT LA DOULEUR en coussinant l'endroit sensible.

Cet emplâtre anticor perfectionné est le produit d'une fameuse maison de pansements chirurgicaux. Exigez toujours l'authentique Blue-Jay MEDICAMENTE. 35c dans toutes les pharmacies.

EMPLATRES ANTICOR

BLUE-JAY

BAUER & BLACK LIMITED

Brochurette gratuite — "FOR BETTER FEET"

Un petit livre très utile, contenant de précieuses suggestions pour ceux qui souffrent des pieds. Pour copie gratuite, envoyez ce coupon à Bauer & Black, 100, Spadina Ave., Toronto.

Nom.....

Rue.....

Ville.....Prov.....

LA REVUE MODERNE

est éditée par Noël-E. Lanoix, Limitée, et imprimée par la Compagnie d'Imprimerie des Marchands Limitée, 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Partout ceux qui ont les

CHEVEUX GRIS

reconnaissent qu'ils ont contracté une grosse dette envers le spécialiste dans l'art du soin des cheveux au Canada.

Toutes les personnes qui ont les cheveux gris sont redevables à W. T. Pember pour ses années d'expériences qui ont produit le nouvel INECTO-Rapid. INECTO-Rapid triomphe des cheveux gris en pénétrant jusqu'à la racine des cheveux et en leur fournissant le pigment nécessaire. Il en nourrit aussi la papille — la véritable source de la vie des cheveux. Avez-vous essayé INECTO-Rapid? Il s'applique facilement et sans danger à la maison. Procurez-vous-le à votre magasin d'articles pour la chevelure, pharmacie, ou magasin à rayons, ou écrivez directement aux magasins W. T. Pember.

The W. T. Pember Stores Ltd.

129, rue Yonge — Toronto, Ont.

Le Roman de Patrice

(Suite de la page 26)

chait: par une coïncidence heureuse qui permettait de les fêter en même temps, bien qu'à une distance de huit années — Hélène et Patrice ayant fait leur apparition sur notre planète dans le même mois et à la même date de ce mois — Marie-Agnès, désireuse de témoigner sa gratitude à sa mère et à son beau-père pour les attentions dont ils l'entouraient, résolut de faire en secret le portrait de l'enfant pour le leur offrir à cette occasion.

Le bambin, qui avait une préférence marquée pour sa grande sœur, s'était prêté de bonne grâce à ce projet; c'est qu'à la fin des séances très courtes, la jeune fille avait toujours pour le récompenser un bonbon à lui offrir et une histoire merveilleuse à lui raconter.

Le choix du sujet est heureux, l'enfance est si gracieuse! et un sourire de satisfaction s'épanouit sur les lèvres de la jeune artiste lorsque, après avoir posé sa toile dans la lumière qui lui convient, elle se recule à distance pour juger son œuvre.

Monté sur sa trottinette, l'enfant écarte une touffe de bruyères arborescentes et avance curieusement la tête entre les fleurs avivées par un rayon de soleil. Avec son regard caressant et mutin, les boucles dorées qui encadrent son frais visage, sa bouche volontaire, il est vivant! il ne lui manque que la parole et, l'illusion aidant, on croit voir remuer les lèvres.

Le comte et la comtesse sont touchés aux larmes de la délicatesse de leur fille aînée, le comte surtout, si heureux et si fier d'avoir un héritier de son nom. Le petit bat des mains, et, attirant à lui par un geste charmant la tête blonde de sa grande sœur:

— Je t'aime plus que marraine! murmure-t-il dans un baiser, tu me racontes des belles histoires au lieu de me gronder comme Solange.

Solange!... combien elle manque à cette fête de famille; sa place reste vide au dîner pour lequel elle s'était annoncée par un laconique billet.

— Mlle de Bercy est peut-être plus souffrante... suggère Hélène toujours prête à excuser l'oublieuse enfant.

— Elle pourrait nous en avertir, au moins! réplique le comte froissé.

A la fin de la soirée, l'appel au téléphone se fait entendre:

— Impossible de venir ce soir, j'accompagne des amis dans une chasse à courre; j'ignore quand on me laissera partir, je m'amuse beaucoup.

Un pli de mécontentement barre le visage du père. Il ne jouira donc jamais de cette enfant, et pourtant, il a pour elle un amour si grand qu'il n'a jamais rien su lui refuser... Aussi, lorsque la semaine suivante, la jeune fille s'échappe pour venir l'embrasser et lui offrir ses compliments, il se laisse très aisément persuader par la belle enjoleuse qu'elle n'a pu agir autrement.

— Je voudrais rester près de vous, affirme-t-elle, je crois du reste que j'y reviendrai bientôt pour toujours; car tante Marthe est bien affaiblie, je crains qu'elle n'aille pas longtemps.

Non seulement Pascal s'était maintenu à son rang d'admission à l'école Navale mais le classement de sortie lui avait donné le No 2. Il débordait d'enthousiasme, et c'est avec une virile fierté qu'il reçut les félicitations chaleureuses de son beau-père et les éloges affectueux de sa mère.

Le jeune homme leva un regard chargé de tendresse sur le portrait de l'aviateur qui semblait lui sourire dans son cadre d'or

— Père sait que c'est à vous, maman chérie, et à l'aide donnée par mon cher beau-père que je dois tout, dit-il avec émotion. Il me reste à vous dédommager par tous les moyens en mon pouvoir. Comme il me sera doux de vous gâter enfin tous à mon tour!

Les mois de congé passèrent trop vite au gré de tous... Attirée par la présence du jeune marin, Solange était venue fréquemment prendre sa part des joies familiales.

C'était une belle personne dans toute l'acception du mot. Développée par les exercices physiques qu'elle pratiquait depuis son enfance, bien qu'un peu trop formée pour ses dix-huit ans, sa taille était élégante et bien prise; sa démarche cavalière, conséquence de son éducation de garçonne, n'avait plus rien de la très jeune fille, et déjà se devinait prématurément chez elle l'assurance de la femme... Avec son teint mat, sa bouche un peu grande peut-être, mais rouge comme une fleur, s'ouvrant sur des dents blanches et nacrées, ses yeux noirs largement fendus qui tantôt lançaient des éclairs, tantôt s'alanguissaient, son front volontaire couronné d'une abondante chevelure d'un noir de jais, elle attirait les regards et ne pouvait passer inaperçue nulle part.

Au moral comme au physique, Solange offrait un piquant contraste avec sa demi-sœur dont elle eût plutôt accusé les vingt-et-un ans, et celle-ci ses dix-huit, avec sa grâce fine, mélange de douceur et de fierté.

Marie-Agnès n'avait pas l'éclat de Solange, mais si elle n'attirait pas l'attention, elle la retenait par le charme tout personnel de sa virginale beauté. Sa taille un peu au-dessus de la moyenne était mince et souple, sa démarche pleine d'aisance et de modestie. Avec sa carnation délicate, ses prunelles bleu sombre au rayonnement humide, dont les paupières frangées de longs cils palpitaient à la plus légère émotion, son front plein de pensées décelant une vie intérieure intense, sa bouche sérieuse au sourire d'enfant, sa splendide chevelure blonde dont les ondes semblaient dégager de la lumière, la jeune fille présentait dans l'ensemble de sa physionomie, le type de beauté immatérielle que Muller prête à ses madones.

En résumé: beauté brune et beauté blonde ne pouvaient se nuire l'une à l'autre. Aux amateurs de décider, chacun à son goût, à laquelle des deux vont ses préférences.

Marie-Agnès avait fait son entrée dans le monde un peu malgré elle et par déférence pour l'avis de ses parents. Non pas qu'ils fussent pressés de se séparer d'elle, mais, comme toutes les mères, Hélène était justement soucieuse de faire un avenir à ses filles. Après son aînée, il y aurait Solange et Gertrude à caser; sans doute, cette dernière était si enfant que parler mariage pour elle eut fait sourire, mais cela viendrait. Et la comtesse de Touranne n'ayant pas de fortune à laisser aux enfants de son premier mariage eût été heureuse de voir ses filles bien établies.

Immensément riche par sa mère, Solange ne pourrait manquer de prétendants; de ce côté, du moins, la mère prévoyante n'avait pas à se tourmenter. Elle n'était pas toutefois sans inquiétude à son sujet: sa belle-fille avait une nature si indépendante. Se laissera-t-elle, le moment venu, guider par ses parents pour faire un choix judicieux?... Rien n'est moins certain, et cette question, si grave pour le bonheur de l'enfant, rend parfois sa belle-mère soucieuse.

Le jour approche où Marie-Agnès devra prendre une décision. Invitée à titre de demoiselle d'honneur au mariage d'une amie, Mlle Courrières y avait eu pour cavalier le baron de Granville, récemment sorti de l'école des Mines avec le diplôme d'ingénieur.

Beau garçon, de haute stature, et de façons distinguées, le baron plaisait à première vue. Très bon musicien, ami des arts et causeur agréable, Laurent fut subjugé par le charme de la jeune fille et sa beauté fine... Présenté aux de Touranne par le marié, le baron sollicita de ceux-ci l'autorisation d'aller leur présenter ses hommages, et leur produisit comme à tous ceux qu'il fréquentait une impression des plus agréables.

Les jeunes gens se rencontrèrent souvent depuis lors et comme par hasard: d'abord à l'ouverture du salon, peu après, aux prix du Conservatoire; puis tantôt ici, tantôt là, échangeant leur impression respective et secrètement heureux d'être si fréquemment d'accord... Puis une sorte d'intimité très douce succéda à leurs relations de début, et Marie-Agnès dut s'avouer que les jours où elle ne rencontrait pas le baron lui semblaient ternes comme un horizon sans soleil. Alors que, de son côté, Laurent se confiait qu'il ne pourrait vivre éloigné de l'exquise créature qui avait pris son cœur, et que rien ne lui coûterait pour l'obtenir.

Les de Touranne étaient très fortunés disait-on, ils doteraient largement leur fille; tandis que lui, Laurent avait fort peu de chose à offrir en dehors de son nom et de son titre. Son diplôme d'ingénieur était une situation, sans doute mais seulement en perspective... puisque l'ingénieur civil doit se pourvoir lui-même, et s'occuper de trouver un poste qui lui permet de mettre son brevet en valeur. Il était bien question pour le jeune homme d'une place avantageuse en Afrique, aux environs de Soukahras. Cette situation lui avait souri parce que très lucrative... Il n'en était plus ainsi depuis qu'il avait rencontré Marie-Agnès. La jeune fille consentirait-elle à s'expatrier?... Ses parents voudraient-ils la donner dans ces conditions?... Ces questions le rendaient perplexe. Il s'en ouvrit timidement à Mlle Courrières mais en termes voilés et comme s'il s'agissait d'un autre que lui.

— Oh! qu'importe! répliqua-t-elle, avec une flamme dans le regard, qu'est-ce qui peut retenir lorsqu'on aime!

Laurent enveloppa la jeune fille d'un regard plus éloquent qu'un aveu; et prenant respectueusement une de ses mains qu'elle ne lui retira pas:

— Chère aimée! confessa-t-il d'une voix pénétrante, cet ami dont je vous parlais n'est autre que votre très humble et très dévoué serviteur... Et surprenant un sourire ému sur le cher visage: Vous ne m'en voulez pas?... murmura-t-il avec ferveur. Puis-je comprendre que vous consentirez à devenir ma femme très chère, très aimée?... celle que j'appelle tout bas: Ma petite reine.

Une lueur rapide enflamma les beaux yeux de Marie-Agnès, tous les mirages de l'avenir éclairèrent ses prunelles au regard profond; le flux puissant d'une vie montante couvrit de rose son délicat visage; elle retira doucement la main que le baron tenait encore entre les siennes:

— Vous demanderez cela à mes parents! autorisa-t-elle tremblante, en abaissant ses paupières pour voiler le trouble qui l'envahissait.

— Ma chère fiancée! fit-il avec extase bientôt, demain j'espère, je pourrai vous donner ce titre devant tous. Quelle ivresse de pouvoir vous nommer ainsi dans le secret de mon être!... Vous m'en donnez le droit, n'est-ce pas?

Elle lui tendit la main en signe d'assentiment, il s'inclina en effleurant respectueusement les doigts fins de ses lèvres frémissantes de bonheur... Déjà elle s'éloignait le cœur en fête, légère comme un oiseau; toutes les voix du printemps vibraient dans son âme. Les fleurs semblaient exhaler un parfum plus suave, plus pénétrant, la lumière glissait en caresse sur les arbustes; la nature ambiante s'associait au sentiment nouveau qui venait de s'épanouir en elle semblable à une fleur de rêve.

— Maman! maman! dit-elle tremblant d'émotion en s'agenouillant aux pieds de la comtesse, et appuyant câlinement sa tête à l'épaule maternelle, maman, saviez-vous?...

La mère mit un baiser au front charmant qui se tendait vers elle, et, plongeant son regard dans les yeux purs, elle y put lire le cher secret.

— Qu'as-tu d'heureux à me confier, ma petite enfant? questionna-t-elle, affectueuse.

Et lorsque celle-ci, sans rien omettre, eut fini de narrer ce qui venait de se passer entre elle et le baron:

— Ma chère Marie-Agnès s'est un peu pressée de se prononcer, dit-elle, entourant de son bras la jeune fille, une aussi grave décision eût mérité plus de réflexion, il me semble!... Il est probable que M. de Granville ne pourra voir ton père que dans quelques jours, Solange vient de téléphoner que sa grand'tante est au plus mal.

La jeune fille se redressa vivement:

— Oh! la pauvre Solange!... Ne pourrais-je pas accompagner M. de Touranne et assister ma sœur dans ce moment si pénible pour elle, proposa-t-elle, compatissante.

La mère approuva l'aimable enfant oublieuse d'elle-même:

— Je n'aurais pas osé te demander cela en ce moment; j'en serais bien aise, cependant. Je n'ose m'éloigner pour plusieurs jours, je crains qu'un retour de fièvre se produise pour Michel, et je serais très malheureuse de savoir Solange seule avec son père qui sera obligé d'aller et venir pour remplir certaines

Le Roman de Patrice

formalités si la mort doit passer à Bercy, dit-elle. Ma belle-fille ne m'appelle pas cependant; va près d'elle, mon enfant, ta présence lui sera sans doute plus agréable que la mienne, conclut-elle attristée.

— Solange apprendra à vous chérir comme dans son enfance quand elle vivra avec nous; pourrait-elle faire autrement?... je ne le crois pas!... Vous ferez connaître au baron la raison de mon absence, s'il vous plaît! pria-t-elle dans un baiser en se levant pour rejoindre M. de Touranne.

V

En raison du deuil de Solange et de son père, Marie-Agnès et Laurent retardèrent d'un commun accord la divulgation du cher secret dont seule avec eux la comtesse de Touranne était dépositaire. Cette dernière cependant s'en ouvrit à son mari afin qu'il pût faire l'enquête discrète et sérieuse qui s'imposait avant d'engager l'avenir de leur fille.

M. de Granville venait fréquemment à l'hôtel de Touranne, et sous un prétexte ou sous un autre, les jeunes gens se retrouvaient encore à des réunions de charité, à des conférences, à la promenade, sous l'égide vigilante de la comtesse ou de son mari.

Solange avait été émancipée afin de faciliter, en simplifiant les formalités, le règlement de la succession de Mlle de Bercy. Bien que choyée par son père et par sa belle-mère désireuse de gagner son affection, la jeune fille s'acclimatait difficilement à la vie de famille. Elle se montrait surtout particulièrement irritable et souvent agressive envers Marie-Agnès; elle la jalousait en raison de l'attention dont elle était l'objet de la part du baron. N'y tenant plus, elle lui en fit un jour la désobligeante remarque:

— Tu es favorisée! dit-elle d'un ton acerbe, M. de Granville n'a d'yeux que pour toi, je ne compte pas dans la maison de mon père, il paraît... Je ne suis plus une enfant, pourtant... et je suis riche, moi! fit-elle le regard mauvais. Ce beau gentilhomme ne trouvera pas tous les jours l'équivalent de ce que je puis apporter en mariage.

Marie-Agnès pâlit sous la brutale agression; elle excusa sa jeune sœur cependant, puisque Solange ne savait rien, et, confiante elle livra son cher secret.

Celle-ci accueillit fort mal la confidence.

— Fiancée!... toi, Marie-Agnès! tu es fiancée au baron et personne ne m'en a rien dit, c'est trop fort!... fit-elle irritée. Je serai donc toujours traitée en étrangère ici; moi... la fille de la maison après tout, car enfin le comte de Touranne est mon père, tandis qu'...

— ...qu'il n'est que mon beau-père, c'est vrai! interrompit la jeune fille blessée... Mais un beau-père très bon et très cher! poursuivit-elle. Je ne rougis pas de lui devoir beaucoup, car je me sens assez riche de tendresse pour lui rendre en affection tout ce qu'il m'a donné autrement, déclare-t-elle avec fierté.

L'enfant gâtée ne désarma pas.

— Mais enfin, pourquoi m'avoir caché cet événement? pourquoi ne pas m'avoir montré ta bague, au moins? reprocha-t-elle soupçonneuse.

— Pour cette raison bien simple que je ne l'ai pas encore, répliqua doucement l'aînée. Nous ne sommes pas fiancés officiellement, tu le sais! je viens de t'apprendre que nos fiançailles ont été retardées uniquement à cause de ton deuil, ma chère Solange.

Celle-ci secoua sa tête altière:

— En ce cas vous n'êtes que des fiancés de désir, libres l'un et l'autre de vous reprendre, si bon vous semble, c'est charmant!!! releva-t-elle, railleuse, en s'éloignant, prêtant une oreille complaisante à la voix insidieuse qui s'élevait en elle.

— Ce ne sont pas des fiançailles! affirmait cette voix. Tu es plus jeune que Marie-Agnès, plus belle et surtout plus riche qu'elle; mets-toi sur les rangs... Le baron est libre, en réalité; pourquoi au choix, n'obtiendrais-tu pas sa préférence?... Pourquoi? en effet! il ne tient qu'à moi d'essayer, conclut-elle batailleuse.

Le soir même, elle commença de dresser ses batteries.

— Père, dit-elle nonchalamment, je meurs d'envie de monter Sultane. Me ferez-vous le plaisir de me conduire demain matin au bois? Un temps de galop me détendrait tellement les nerfs, soupira-t-elle.

Heureux de voir enfin l'enfant qu'il chérissait si passionnément exprimer un désir, le comte s'empressa d'acquiescer à sa demande.

La jeune fille remercia, et, s'adressant à sa sœur:

— Viendras-tu avec nous, Marie-Agnès?...

— Je ferais triste figure auprès de vous! répliqua celle-ci en souriant. Tu sais bien que j'ignore les principes les plus élémentaires de l'équitation, ma chère.

— C'est dommage!... puis se tournant vers M. de Granville, elle lança gaminement:

— Cette excuse ne peut être la vôtre, baron!... vous plairait-il d'être des nôtres?...

Celui-ci resta perplexe, il jeta les yeux vers Marie-Agnès attendant qu'un signe ou un regard d'elle lui dictât un refus ou une acceptation. Mais la jeune fille ne broncha pas. Après l'entretien un peu amer qu'elle avait eu l'après-midi avec sa sœur, l'invitation adressée à M. Granville lui semblait une provocation évidente. Bien qu'y étant très sensible, elle entendait laisser au jeune homme toute liberté de se décider pour ou contre. Toutefois ce ne fut pas sans un petit serrement de cœur, qu'attentive en apparence à la broderie qu'elle achevait, elle entendit Laurent répondre en s'inclinant:

— J'aurais mauvaise grâce à vous refuser, mademoiselle.

Un sourire de vanité satisfaite passa sur le visage de Solange en même temps qu'elle jetait à sa sœur un regard de défi.

VI

Montant avec assurance, Mlle de Touranne était vraiment superbe à cheval. Rompue à cet exercice qu'elle pratiquait presque quotidiennement à Bercy les trois quarts de l'année, la jeune fille y avait contracté une décision hardie, et peut-être aussi un goût de domination peu en harmonie avec son âge et son sexe. On ne peut nier cependant qu'elle avait grand air dans le simple costume de drap vert qui la moulait et qu'elle portait avec une grâce souveraine.

La belle amazone était déjà en selle lorsque, fidèle au rendez-vous, le baron arriva dans la cour de l'hôtel. Laurent la salua, elle lui sourit et rendit le salut du bout de sa cravache, puis M. de Touranne paraissant aussitôt, Solange adressa un signe amical à sa belle-mère et à sa sœur et s'élança au galop entourée de sa petite escorte.

— Peut-être ai-je eu tort de ne pas te contraindre à prendre des leçons d'équitation?... fit la mère pensive et vaguement inquiète du petit manège de sa belle-fille.

— Ne regrettez rien, chère maman, je n'ai aucun goût pour cet exercice.

— Il te serait utile cependant, si M. de Granville accepte le poste qu'on lui offre en Algérie.

Une teinte plus rose colora le charmant visage de la jeune fille.

— Oh!... dit-elle confiante, Laurent m'apprendra à monter s'il juge nécessaire que je le fasse.

Et, penchant de nouveau la tête sur son métier, elle continua avec elle-même le monologue délicieux dans lequel espoirs et projets passaient dans son esprit avec de joyeux bruits d'ailes.

Amazone et cavaliers rentrèrent ravis de leur course se promettant mutuellement de la renouveler.

Pendant le déjeuner auquel on avait retenu Laurent, Solange se montra d'une gaieté débordante. Le plaisir avivait sa beauté brune, colorait légèrement son teint mat, ses yeux noirs prenaient un éclat de diamant. Le baron ne pouvait se défendre d'admirer celle qu'il considérait un peu comme sa jeune sœur, cependant tout son cœur allait encore à Marie-Agnès dont la beauté fine et le charme délicat lui semblaient incomparables. Il se confiait mentalement que Mlle Solange ayant rompu en visière avec le deuil de sa tante, il devenait inutile et cruel de retarder ses fiançailles projetées avec la fille aînée des de Touranne; ce fut du moins le motif qu'il donna en substance à la jeune fille:

— Nous n'avons que trop différé notre bonheur; n'est-ce pas votre avis, chère Marie-Agnès?... Je veux sans plus tarder passer à votre doigt l'anneau de la promesse, vous proclamer devant tous: ma reine bien-aimée!... Ma soirée n'est pas libre, mais demain, au retour du bois, je demanderai audience pour l'après-midi au comte de Touranne, et j'ai bon espoir qu'il ratifiera mon vœu le plus cher.

Elle eut un sourire confiant, une impatience fébrile s'emparant d'elle; demain lui semblait encore si éloigné! aussi dormit-elle peu.

L'aurore parut radieux; déchirant les voiles de gaze tissés par le brouillard nocturne, le soleil répandait à flots sa lumière matinale et pleine de promesse.

Dès la première heure, les chevaux de selle piaffaient au bas du perron dans l'attente de leurs cavaliers. Exact, à son habitude, M. de Granville arriva au moment où Solange paraissait sa cravache à la main, s'apprêtant à monter. Prompt comme l'éclair, le baron sauta, mit un genou en terre et présenta ses mains à la belle écuyère afin qu'elle y posât ses

(Suite à la page 37)

Noces d'Or

De grandes fêtes marqueront les 26, 27, 28 juin prochain, le cinquantenaire de la fondation de l'Ecole St Joseph de Biddeford, Maine. Les anciens et anciennes qui se souviennent du zèle et du dévouement de leurs Mères, répondront à l'appel qui leur est fait de se joindre à leurs confrères afin de célébrer dignement cette fête du Souvenir. Pour plus amples informations, prière d'envoyer leurs nom et adresse aux secrétaires:

Mlle Hélène Thivierge, comité des Dames.
M. Uldore Bouchard, comité des Hommes.
Couvent du Bon Pasteur,
Biddeford, Maine

PENSEE

Ce n'est pas tout d'être savant; il faut l'être comme il faut, et quand il faut, et autant qu'il faut.

J. de Maistre

COURS SUPERIEUR AVEC SUJETS
HYPNOTISME — MAGNETISME — SUGGESTION
Actions à distance et extériorisation
SUCCES — AMOUR — BONHEUR — POUVOIR — REALISATION
Succès rapide et garanti. *Réponse aux demandes écrites.*
Professeur ETHIER, Chambre 303, 660, Ste-Catherine Ouest, MONTREAL

UNE MAMAN PARLE

Madame Albert Bolton, Toronto, remercie le Lait Eagle pour tout le bien qu'il a fait à sa petite Jeanne Marguerite. "Je l'allaitai durant les premiers trois mois; mais cela ne semblait pas la rassasier. Alors, après avoir tout essayé, je lus une annonce dans un journal, au sujet du Lait Eagle et je décidai de l'essayer. Elle s'en trouva bien immédiatement. Depuis elle ne m'a causé aucun trouble. Elle a 14 dents, qui ont percé sans difficulté. Sa chair est ferme; elle a de belles jambes droites et une forte ossature. Et ce qu'elle est gaie! Elle a remporté un troisième prix, dans la classe D, comprenant 102 concurrents, lors d'un concours de bébés, organisé par l'Exposition Canadienne Nationale, en Septembre dernier."

Si vous ne pouvez allaiter bébé, ou s'il ne grossit pas comme il le devrait, suivez le conseil de centaines de milliers de mères averties et essayez le Lait Eagle. Envoyez-nous vos nom et adresse et nous vous expédierons avec plaisir un livret, gratis, du bien-être des nourrissons, rempli de conseils et de suggestions pratiques qui vous enchanteront.

Les photographies et les lettres publiées par la Compagnie Borden sont des témoignages spontanés de parents reconnaissants.

Superbe Livret Sur Bébé! GRATIS!

The Borden Co., Limited, C.W.F 4
115 George Street,
Toronto, Ontario.

Messieurs,—Veuillez m'expédier, gratis, un exemplaire de la nouvelle édition, 64 pages, du Bien-Etre de Bébé.

Nom .....

Adresse .....

T'a'pas ?

par — RACEY —

dites simplement—
"Bière Black Horse Dawes
s·v·p·"!

Le Roman de Patrice

(*Suite de la page 35*)

pieds et les mit plus aisément dans l'étrier. Elle s'appuya à l'épaule de Laurent, lui sourit, et s'éleva légèrement en selle prête au départ.

Le père rentra seul avec sa fille, celle-ci plus exubérante que jamais, presque affectueuse pour sa belle-mère. Heureuse de retrouver enfin un peu de tendresse chez l'enfant qu'elle avait tant aimée, le regard d'Hélène allait avec complaisance du joyeux visage de Solange à celui de Marie-Agnès qui, plus calme en apparence, semblait se recueillir pour savourer le bonheur qu'elle sentait proche.

Elle avait prévenu sa mère de la démarche du baron la priant d'intervenir au besoin près de M. de Touranne; et l'âme en fête, elle s'éloigna pour l'après-midi promise à l'audition d'un concert devant succéder à une tombola organisée au profit d'orphelins.

— Accompagnes-tu ta sœur, ma petite Solange!

Mlle de Touranne eut un geste indécis, puis semblant obéir à une résolution subite:

— Pas aujourd'hui, mère, nous devons sortir ce soir, je préfère me reposer un peu. Je veux cependant participer à ta bonne œuvre, Marie-Agnès; tiens fit-elle en attirant un louis de sa petite bourse à mailles d'or, tu auras l'obligeance de mettre ceci dans le plat de la quêteuse.

S'étant assurée peu après que la comtesse et sa fille aînée avaient quitté l'hôtel, Solange se dirigea d'un pas délibéré vers le bureau du comte.

— Père veux-tu m'accorder quelques instants? je voudrais causer avec toi, demanda-t-elle, câline.

Celui-ci jeta les yeux sur la pendule de Boule qui ornait sa cheminée; deux heures le séparaient de celle qu'il avait fixée au baron pour un entretien qu'il pressentait devoir être sérieux.

— Je suis tout à toi, mon enfant, accorda-t-il avec un sourire engageant, retenant une des mains de sa fille entre les siennes, et, la faisant asseoir près de lui: Voyons, qu'as-tu à me dire, j'attends Granville à quatre heures; d'ici là, nous avons du temps à nous.

Solange eut un mouvement de surprise.

— M. Laurent vient ici aujourd'hui?... c'est précisément de lui que je veux vous parler!

Le comte interrogea du regard.

— Vous semblez éprouver pour le baron une bien grande sympathie, mon père!... moi je l'aime!... l'accepteriez-vous pour gendre?... demanda-t-elle, sans préambule.

Et profitant de l'étonnement de M. de Touranne.

— J'espère que vous ne mettrez pas obstacle à cette union mon cher papa?... puisque j'aime M. Laurent!

— Tu aimes Granville dis-tu, c'est un malheur ma chère enfant! un réel malheur, car un mariage entre lui et toi est chose impossible! déclara le comte d'une voix sourde, entourant la jeune fille d'un bras caressant, pour lui adoucir le refus qu'il venait de prononcer.

Solange s'arracha brusquement à son étreinte:

— Un malheur!... et pourquoi?... s'exclama-t-elle, hautaine, fixant son père avec des yeux irrités.

— Parce que Laurent aime ailleurs et qu'il a des engagements qu'il ne peut rompre, ma petite Solange.

Elle frappa du pied:

— On peut tout ce que l'on veut! affirma-t-elle, ajoutant avec un rire moqueur: je le connais son engagement, il ne saurait être irrévocable, il me semble, puisqu'il n'est qu'en perspective.

Un nuage de tristesse assombrit le visage du comte:

— Si Marie-Agnès t'a fait des confidences, je ne m'explique pas ta démarche, elle est inqualifiable! répliqua-t-il sévèrement.

Une vive rougeur monta au visage de la jeune fille, mais cette rougeur n'était pas celle de la confusion amenée par le repentir, la colère seule la provoquait; ses yeux lançaient des flammes.

— Marie-Agnès!... toujours Marie-Agnès!... cria-t-elle jalouse. Il n'y a donc qu'elle qui compte ici, même pour toi, père!... Elle a pris ma place dans cette maison elle t'a pris à moi, elle n'est pas ta fille; et cependant tu me la préfères ouvertement, je le vois, puisque tu lui accordes le mari que tu me refuses... Marie-Agnès ! ! ! ne m'en parle plus, je sens que je vais la haïr! Et se tordant les mains, la jeune fille s'affaissa soudainement en proie à une violente crise de nerfs.

Le malheureux père était au supplice. Aider au mariage de Solange avec le fiancé de sa sœur serait une lâcheté qui lui semblait impossible à commettre; il était si fier de n'avoir jamais failli à la délicatesse, à l'honneur! D'un autre côté, le chagrin de son enfant le rendait fou; devait-il condamner Solange à subir l'affreuse torture que lui, Patrice, avait endurée en se voyant préférer Bernard dans une circonstance analogue?... La fatallité s'acharnait donc à le poursuivre, en frappant d'un sort semblable au sien la belle enfant qui se tordait de désespoir sous ses yeux... La rancœur du passé montait en lui terrible, aveuglante, soufflant en tempête dévastatrice sur ses notions de justice et de probité; tout disparaissait hors sa fille, dont il devrait immoler le cœur. Non, il ne le pouvait pas!...

La belle tête de Solange renversée sur l'épaule de son père était secouée par d'incoercibles sanglots, puis un déluge de larmes jaillit des paupières closes inondant de son flot tiède le visage paternel anxieusement penché sur le sien. Cette effusion eut raison de Patrice, il mit un ardent baiser au front de l'éplorée, et avec des mots berceurs, il la calma peu à peu:

— Mon enfant chérie, console-toi, je ne veux pas que tu pleures... Ma fille aimée, il ne dépendra pas de moi que Laurent ne réponde à tes vœux.

Solange rassérénée avait à peine quitté son père que le valet de pied annonça: le baron de Granville.

Après les mots de bienvenue échangés, Laurent exposa le but de sa visite, déclarant loyalement son minime avoir auquel viendraient se joindre les émoluments de la situation avantageuse qu'on lui offrait en Algérie. J'ose espérer, M. le comte, que vous ne refuserez pas de me confier le bonheur de Mlle votre fille; inutile de vous assurer n'est-ce pas, que mon seul but sera de la rendre heureuse comme elle le mérite.

M. de Touranne avait écouté attentivement et sans élever la moindre objection à la demande qui lui était faite. Bien que le baron, tout à son désir, n'eût pas prononcé le nom de Marie-Agnès, son beau-père savait fort bien qu'il s'agissait d'elle... Mais la promesse arrachée par sa fille à sa faiblesse paternelle l'enchaîne; il n'a pas le temps de se ressaisir et d'en mesurer toute la vilenie; les sanglots de Solange résonnent encore à ses oreilles, ses larmes sourdent dans ses paupières et l'amènent à consommer la déloyauté consentie dans sa pensée... Il a recours à un subterfuge; et au prétendant inquiet de son silence, il répond lentement en le tenant sous son regard.

— Ma fille est bien jeune pour fixer son avenir, il me sourit peu de la voir s'expatrier... Et plus vivement, il poursuivit: mais enfin, je sais qu'elle vous aime ardemment, et je crois que vous pouvez la rendre heureuse, ce qui est mon unique souci... D'un autre côté, la fortune immense qui lui vient de sa mère et de sa famille maternelle, dont elle entrera en possession au lendemain de son mariage, vous permettra de renoncer au poste de Soukahras et d'utiliser sur place votre brevet d'ingénieur, si vous le voulez: les dépendances du château de Bercy comptent une notable superficie de terre contenant de la manganèse; la mettant en exploitation vous pourriez tripler votre fortune en quelques années.

Ebloui et ne comprenant rien au langage du comte, M. de Granville troublé répliqua:

— J'aime Mlle Marie-Agnès pour elle-même et non pour ce qu'elle apportera; croyez, je vous prie, Monsieur le comte que l'intérêt a d'autant moins guidé ma demande que la chère petite m'avait dit qu'elle n'a pas de fortune.

Le visage de M. de Touranne devint de glace, jouant négligemment avec un coupe-papier pris sur son bureau, il rectifia froidement:

— S'il s'agit de Marie-Agnès, elle a eu raison de vous le dire, car elle n'est que ma belle-fille! elle n'a rien ou presque rien, en effet... Excusez ma méprise, cher baron: vous me demandiez la main de ma fille, j'ai trahi ma bien-aimée Solange en vous avouant son grand amour pour vous... Vous tenez son bonheur et votre avenir entre vos mains, à vous de faire un choix.

Marie-Agnès n'a rien! !

Ces quatre mots venaient de tomber comme une douche sur le feu de l'amour désintéressé de M. Granville, avivé il y a un instant par l'énumération complaisante du comte touchant la fortune de sa fille... malgré sa déconvenue, il trouva s'être trop avancé avec l'aînée pour oser reculer, et peut-être fut-il demeuré fidèle à son premier amour... Mais en regard de la jolie Marie-Agnès pauvre il y avait Solange, la riche héritière, qui venait à lui, non moins belle, sollicitant ses instincts de luxe et de bien-être, lui offrant le mirage de l'artificiel bonheur d'une vie sans efforts, sans devoirs précis. Pour cette nature superficielle, sans noton exacte de la valeur réelle de la vie, la tentation était rude... Devait-il laisser passer l'occasion, unique sans doute, qui lui était offerte de saisir la fortune?... Déjà l'image aimée de Marie-Agnès s'estompait dans un nuageux lointain, les fumées de l'ambition lui montaient au cerveau: être riche!... il ne voyait plus que cela, ce qui n'est pas à sa louange, mais est bien humain. Capitulant, il se rendit sans combat:

— Mlle Solange est bien belle!... dit-il. Si mes vingt-cinq ans n'effraient pas cette ravissante fleur de jeunesse qu'est Mlle de Touranne, moi aussi, je l'aime!... je vous jure de consacrer ma vie à assurer son bonheur.

Le comte éprouva une émotion complexe, où la confusion du geste qu'il venait d'accomplir l'emportait sur la satisfaction de convaincre Solange de l'amour paternel qu'elle mettait si cruellement en doute.

Avec la hâte d'un bourreau occasionnel mis en demeure de choisir une victime entre deux êtres chers et craignant que la réflexion put modifier son choix, il posa le doigt sur le timbre électrique qui était à sa portée:

— Priez Mlle de Touranne de descendre à mon bureau, ordonna-t-il presque fébrilement au valet de pied venu à son appel.

La jeune fille arriva presque aussitôt Ses prunelles humides encore avaient cet éclat un peu particulier qui accuse des larmes récemment versées.

— Ma bien chère Solange! dit son père lui prenant la main et la conduisant à Laurent incliné, notre cher baron sollicite ta main... je t'autorise à recevoir son baiser de fiançailles.

VII

Ainsi que les jours précédents, le lendemain, à la première heure, Solange revêtit son amazone et attendait qu'on lui amenât Sultane lorsque Laurent parut.

Comme la veille, il mit un genou en terre présentant ses mains à sa belle compagne attachant sur son jeune visage un regard extasié:

— Ma Solange! mon amour!... murmura-t-il en mettant un long baiser sur la main que la jeune fille lui abandonnait en souriant.

Sautant en selle, elle rassembla les rênes:

— Père se fait attendre, dit-elle impatiente et d'un ton ennuyé, qu'est-ce qu'il y a donc?

— Il y a que je ne puis sortir ce matin, je me sens trop fatigué pour faire du cheval aujourd'hui mon enfant, répliqua le comte paraissant à ce moment sur le perron au bas duquel attendait sa monture.

Le visage de l'égoïste jeune fille s'assombrit à la pensée de sa promenade manquée.

— Ne te désole pas pour cela, ma petite Solange, je ne songe nullement à te priver de ta distraction favorite... Mon cher Laurent, je vous confie votre fiancée, veillez à ce qu'elle ne fasse pas d'imprudence, s'il vous plaît.

Les regards des jeunes gens se croisèrent dans un éclair joyeux, ils échangèrent l'un et l'autre un sourire plein de mystère.

— Vous pouvez vous fier à moi, M. le comte?...

LISEZ...

La Petite Revue

EN VENTE PARTOUT A

15c

POILS et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à: *Gypsia Products Co.* (*M. O.*) *55 W. 42 Street, New-York.*

Etudes Graphologiques

Par Guy RISSLER

Nous ne publierons plus d'études graphologiques. Cependant, les personnes qu'intéresse cette science pourront, comme par le passé, s'adresser à notre collaborateur dont la haute compétence est bien connue. Nous nous chargerons de faire parvenir directement aux intéressés les études demandées, aux conditions suivantes:

Une ENVELOPPE AFFRANCHIE (et l'ADRESSE POSTALE) devra accompagner chaque envoi.

TOUTE REMISE — mandats ou bons de poste — DEVRA ETRE FAITE au nom de La Revue Moderne.

Ecrire deux à trois pages de sa composition, à l'encre, sur papier non rayé. Signature du pseudo. Lettre et non copie d'article.

Pour vingt-cinq sous de plus par étude, il sera donné aux personnes qui feront mention du mois de leur naissance, de leur couleur et fleur préférées, quelques mots d'oracle. C'est la science nouvelle, et la première fois, ici, à Montréal, que d'après les données psychologiques, on dégagera de la graphologie, des possibilités sur l'avenir, — des déductions, bien entendu, non, des prophéties.— Avez-vous un projet, un amour, un désir qui vous bouleverse, formulez en quelques lignes la nature de votre application que vous insérerez au bas de votre étude, en plus des conditions exigées.

ETUDE ORDINAIRE:

75c

ETUDE DETAILLEE:

$1.25

AVEC ORACLE:

$1.50

GUY RISSLER,
La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est,
Montréal.

Le Roman de Patrice

— Mon cher papa! comme tu es bon pour moi!...

Et rendant les rênes aux chevaux impatients, sans plus s'inquiéter de la santé du père ils s'élancerent au trot; lui, se détournant, un peu confus, et n'osant pas lever les yeux vers le balcon où la comtesse et sa fille aînée attendaient leur salut habituel; elle, triomphante en adressant à sa belle-mère le sourire vainqueur d'une enfant dont on vient de satisfaire le caprice.

Pâle de stupeur, Marie-Agnès n'avait rien perdu de cette scène rapide; blessée au vif elle se sentait défaillir. Des larmes monterent du cœur à ses yeux mais ces larmes... sa fierté les sécha avant qu'elles eussent jailli de ses paupières.

— Que signifie cette attitude du baron?... Si vous le savez, mère, ne me cachez rien je vous en prie!... implora-t-elle.

— Ma pauvre chérie!... j'ai toujours craint que M. de Granville soit changeant.

Elle eût une expression de doute.

— Il semblait sincère, cependant!... hier encore, Laurent m'adressait ses plus tendres protestations. Il s'est passé quelque chose certainement... Apprenez-moi ce que vous en savez, chère maman; je serai forte, je vous le promets. Si M. de Granville ne doit pas être fidèle... mieux vaut qu'il se détache de moi avant le mariage qu'après.

En dépit de sa vaillance, la jeune fille chancelait, tout le sang de son beau visage se retirait pour affluer au cœur. On eût dit une statue de marbre blanc. Ses prunelles dilatées et son navrant sourire faisaient mal à voir; la comtesse prit peur:

— Patrice! cria-t-elle, venez vite, Marie-Agnès se trouve mal, veuillez m'aider à la porter dans sa chambre, s'il vous plaît.

Le comte ne fit qu'un bond, et, sans oser regarder sa femme, il souleva dans ses bras nerveux sa douce victime: puis franchissant le seuil de la chambre proche, il déposa avec précaution son léger fardeau sur le lit, tandis que la comtesse approchait avec des sels.

Au bout de quelques minutes, un soupir rauque s'échappa des lèvres closes de la jeune fille, ses yeux perdirent de leur effrayante fixité.

— Ne vous inquiétez pas, maman, ce n'est rien, dit-elle, essayant un sourire Un peu de repos va mettre fin à ce sot malaise, ajouta-t-elle, en fermant les yeux.

Le comte se retira en silence, tandis que la mère, avant de s'éloigner, mettait au front de son enfant un baiser plein de tendresse.

— Vous lui avez appris la volte-face de Laurent?... demanda M. de Touranne troublé et vaguement inquiet des suites de sa mauvaise action.

— Non, mon ami, les faits ont parlé assez clairement pour que ma fille pressente ce qu'ils ont d'anormal à son endroit, répondit doucement la comtesse.

— Pauvre petite!... N'épargnez rien pour la distraire de son chagrin, fit-il. Votre main sera plus douce que la mienne pour panser sa blessure; ma chère Hélène, je vous laisse.

Mme de Touranne s'inclina, s'absorbant en apparence à préparer un breuvage réconfortant pour la malade... Elle n'avait pas pris à la lettre l'explication un peu diffuse donnée la veille au soir par son mari; elle lui avait semblé ambigue. Cependant elle se défendait de soupçonner Patrice d'avoir pris part à la décision de M. de Granville. Et, tout en redoutant la souffrance pour Marie-Agnès, elle ne déplorait presque pas cette rupture... Habitué à la vie facile et aimant à l'excès le luxe et le plaisir, Laurent eût pu tôt ou tard exprimer des regrets de la situation médiocre à laquelle un mariage sans fortune le condamnait; et elle savait, en ce cas, combien la jeune femme en serait malheureuse; mieux pour elle voudrait le célibat!...

Avant de quitter la chambre, la mère attentive baissa les stores de soie des fenêtres, elle tira un rideau afin que la lumière trop vive ne vînt pas blesser les paupières de sa fille et qu'elle pût se remettre plus tôt de son ébranlement.

De la solitude et de la fraîcheur de cette pièce noyée d'ombre, Marie-Agnès ressentit un soulagement. Elle était enfin seule! elle pouvait recueillir ses pensées et souffrir sans témoin; une sensation de vide, comme si, dans un cauchemar le sol se fût dérobé sous ses pas, s'emparait d'elle; il lui semblait que tout s'écroulait en elle et autour d'elle, un amer dégoût du monde submergeait son âme... Elle avait cru à la sincérité, à la tendresse, aux serments d'amour du baron; elle avait la conscience absolue de n'avoir rien fait pour démériter dans son estime, et un seul instant avait suffi pour lui ravir tout cela!... Cependant dans ce grand brisement, sa confiance était atteinte plus encore peut-être que son cœur. Sans doute elle aimait Laurent de toutes les forces vives de son être, elle ne concevait pas que le bonheur humain pût exister pour elle en dehors de lui. Mais ce grand sentiment était fait de confiance et d'admiration autant que de tendresse; sensible et très vif à coup sûr, mais en rien passionnel. Et c'est parce qu'elle avait aimé le jeune homme avec la meilleure partie d'elle-même, lui prêtant gratuitement toutes les qualités qu'elle désirait trouver et qu'elle croyait rencontrer en lui, qu'elle tombait de si haut. Dans le brusque réveil de ce rêve si doux, la chute était d'autant plus profonde pour la fiancée délaissée que son idéal était plus élevé... Aussi souffrait-elle à en mourir...

Tous les menus faits qui la troublaient depuis la veille au soir, s'imposaient obsédants à son cerveau fatigué: le silence de Laurent et ses attentions marquées pour Solange, l'expression de triomphe de celle-ci et sa joie débordante, l'air contraint de son beau-père fuyant son regard, une recrudescence de tendresse de la part de sa mère; autant d'indices qu'elle n'avait pas saisis tout d'abord et qui maintenant lui étaient toute une révélation.

Elle appuya son coude sur l'oreiller, couvert de broderie, et adressa un regard de détresse à sa mère qui entrait prendre de ses nouvelles:

— Maman chérie, dites-moi la vérité supplia-t-elle... Laurent a renoncé à moi n'est-ce pas?...

Mme de Touranne appuya contre son cœur la tête de la jeune fille:

— Est-ce un malheur?... je ne le crois pas!... dit-elle doucement. M. de Granville aime la vie facile qu'il n'eût pu mener en épousant une jeune fille sans fortune... Si plus tard il avait regretté son désintéressement, ma petite enfant, telle que je la connais, en eût trop souffert.

Marie-Agnès se redressa vivement.

— Il s'est fiancé à Solange, sans doute!... elle est riche, elle!

Ces derniers mots furent prononcés plus bas et non sans amertume... Ainsi cet homme auquel elle avait eu foi avait mis en balance l'amour et le capital et ce dernier l'avait emporté; il avait pesé plus que la tendresse, plus que l'honneur de tenir une parole librement donnée... Méritait-il qu'elle le pleurât?... non certes!... Car si la mort idéalise l'amour et l'exalte, l'indifférence ou l'infidélité l'anéantit pour jamais!

— Mon beau-père connaissait l'engagement du baron, il savait que nous nous aimions cependant!... comment a-t-il pu approuver la conduite de Laurent au point de lui donner sa fille?... Cela me surpasse venant de lui... Et Solange?... Solange que j'aime tant; pourquoi veut-elle me torturer ainsi?

— Sois indulgente, mon enfant, ta sœur est très jeune et elle a été si déplorablement gâtée, qu'elle n'est pas entièrement responsable.

— Je ne lui en veux pas, Maman, seulement je ne la croyais pas capable d'agir ainsi.

Un paysage tropicale à la Jamaique

Les pas du comte se firent entendre:

— Comment est-elle?... demanda-t-il à mi-voix, en soulevant la portière.

— Beaucoup mieux, père, je vous remercie! répondit la jeune fille fixant sur lui des yeux brillants de fièvre, agrandis par le cercle bleuâtre qui les souligne.

N'osant approcher de sa belle-fille, Patrice s'éloigna mécontent de lui; sa faute lui pesait et l'humiliait; toutefois son orgueil déplorait plus cette défaillance pour la confusion qu'il en ressentait que pour l'action elle-même.

— Je n'ai pu me dispenser d'inviter Laurent à dîner avec nous ce soir, dit timidement la mère, veux-tu que je te fasse servir dans ta chambre, mon enfant? Ayant été souffrante tu seras excusée de ne pas paraître à table.

La pâleur de Marie-Agnès s'accentua encore:

— Non, dit-elle, d'un ton ferme, puisque le baron va faire prochainement partie de la famille, nous sommes destinés à nous voir fréquemment, autant commencer tout de suite... Il se croirait peut-être obligé de me donner quelques explications ou de concentrer sa joie par pitié pour moi, et cela je ne le veux pas! affirma-t-elle avec fierté.

De nouveau seule, la jeune fille se leva et, avant de s'installer devant son chevalet et de reprendre ses pinceaux elle s'agenouilla longuement devant son crucifix, épanchant sa déception dans le cœur de l'Ami divin. Au pied de la croix posée sur un fond de velours, la plaque d'argent semblait rayonner et appeler à elle l'attention plus particulière des yeux désolés qui la fixaient en répétant mentalement ce beau vers du poète, qu'une main d'artiste y avait buriné:

"Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure;
"Vous qui tremblez, venez à Lui, car Il sourit;
"Vous qui souffrez, venez à Lui, car Il guérit;
"Vous qui passez, venez à Lui, car Il demeure".

Elle savait par cœur cette paraphrase de l'appel si doux tombé des lèvres divines du Maître au cours de ses pérégrinations évangéliques: "Venez à moi vous tous qui souffrez et je vous soulagerai". Jamais cependant elle ne l'avait compris comme à cette heure: un grand souffle d'En-haut passa sur elle en réponse à sa prière, elle regarda le ciel d'où lui venait comme un éclair le secours divin. L'acuité de sa douleur s'atténua, une paix profonde succéda au violent orage qui s'était soudainement abattu sur elle; elle acquit la certitude qu'elle souffrirait encore, puisque la souffrance est inhérente à toute vie humaine, mais elle ressentit que quoi qu'il lui advint désormais, elle ne saurait plus être vraiment malheureuse, car elle avait placé son cœur dans le cœur du seul Ami qui ne trompe pas.

Cependant, si son âme avait retrouvé sa sérénité, sa frêle enveloppe ne témoignait que trop du choc qu'elle avait subi; et, lorsqu'elle entra dans la salle à manger pour le repas du soir, sa pâleur était telle que le comte en fut saisi. On eût dit que son visage transparent était éclairé intérieurement tant sa blancheur était particulière, une clarté mystérieuse s'échappait des prunelles au regard profond, légèrement voilé sous les paupières frangées de longs cils, un sourire d'une exquise douceur flottait sur ses lèvres, donnant à toute la personne de Marie-Agnès l'aspect d'un être immatériel devant lequel on était tenté de s'incliner. Aussi parut-elle plus ravissante que jamais à celui qui la regardait à la dérobée, tout en prodiguant ses hommages à sa nouvelle fiancée, et dont la vanité masculine avait été quelque peu froissée par l'attitude très simple et très naturelle de la jeune fille, joignant ses vœux de bonheur à ceux que sa famille offrait aux futurs époux.

VIII

Solange a quitté la maison paternelle, elle s'est éloignée radieuse au bras du baron s'élançant vers cet inconnu de sentiments, de pensées et de vie qui va lui créer une existence tout autre, lui imposer des devoirs nouveaux, parfois austères en regard de ceux si faciles, de son insoucieuse jeunesse. Elle entre avec enivrement dans le chemin fleuri, avide de cueillir les roses du bonheur, oubliant qu'elles ont aussi leurs épines.

Marie-Agnès a pris part, impassible en apparence, à toutes les fêtes données à l'occasion du mariage; toutefois, en reprenant sa sérénité coutumière, la jeune fille n'a pas pour cela retrouvé sa foi native en ses semblables;... la défection de Laurent semble l'avoir frappée à jamais par son geste subversif.

Sans doute, la chrétienne avait pardonné à Laurent, excusé Solange: mais "si pardonner est humain, oublier est divin", elle était bien humaine, la pauvre petite! car l'angoisse de sa confiance trahie, de sa dignité froissée étreignait souvent son cœur blessé. Et d'avoir ainsi livré toutes les aspirations de son âme jeune, d'avoir donné sans méfiance les richesses de son intelligence et de son cœur, elle éprouvait parfois une sorte de révolte dont elle souffrait intensément. Car, si devant Dieu toutes les âmes se valent en ce sens qu'elles ont toutes été créées à son image, toutes rachetées au même prix du sang divin; humainement, elles sont toutes semblables aussi devant la joie comme devant la douleur. La première souffrance venant de la volonté des hommes est toujours la plus vive, elle apporte avec soi une sensation de stupeur dont la profondeur est indescriptible. Il est si doux si réconfortant de croire à ses semblables.

Mlle Courrières avait trop sincèrement aimé pour pouvoir oublier promptement Elle ne voyait plus la vie qu'à travers la buée trouble de la déception et des larmes, il lui paraissait qu'elle ne pourrait jamais plus avoir confiance dans les serments humains; ils s'étaient révélés à ses yeux trop inconstants et trop fragiles. Aussi lorsque, après ses heures de dépression, elle parvenait enfin à se res

Le Roman de Patrice

saisir, ce n'était plus de l'amour humain qu'elle rêvait . . Planant dans les régions élevées où se meuvent les âmes privilégiées choisies par le Maître, un désir ardent montait en elle de fuir à jamais le monde pour se consacrer tout entière au service du Seigneur.

La vie avait repris son cours normal à l'hôtel des de Touranne, semblable, paraissait-il, à ce qu'elle était avant les derniers événements qui s'y étaient déroulés.

Le passage de Solange dans la maison de son père avait été si court, que son départ n'avait pu y laisser un grand vide Cependant elle y était passée un peu à la façon d'un cyclone dévastateur, dont les ruines promptement accumulées sont ensuite si longues à réparer.

Ni la vue du bonheur de sa fille, ni les caresses de la jeune épousée, ne parvenaient à arracher le remords dans l'âme de Patrice, remords d'autant plus cuisant que sa faute restait inavouée et lui semblait irréparable. Sa conscience s'indignait, le soufflet sans trêve ni merci: comment lui, l'homme intègre dont tous vantaient la loyauté avait-il pu commettre cette vilénie? . .

Sans soupçonner l'évolution qui s'était produite dans l'âme de Marie-Agnès, le comte sentait instinctivement que sa belle-fille n'était plus la même, ni avec lui, ni avec aucun de ceux qui l'entouraient. Son jeune visage s'auréolait de la majesté que la douleur imprime au front de ceux qui ont souffert. Il n'osait plus soutenir son regard; il lui semblait qu'à la lueur du rayonnement qui s'échappait de ses prunelles, la jeune fille avait une claire vue du rôle joué par son beau-père dans la trahison dont elle demeurait victime; et il se creusait l'esprit à chercher un moyen de réparer cette faute qui pesait si lourdement à son orgueil d'honnête homme. Il crut enfin avoir trouvé l'occasion tant désirée: un parti se présentait pour Mlle Courrières.

Pressenti par un ami de la famille, le comte promit d'appuyer de tout son pouvoir la demande du prétendant, se réservant de doter la jeune fille dans l'intention secrète de réparer le mal qu'il lui avait fait. La comtesse chargée par son mari de parler à sa fille n'avait pas bon augure du succès de sa démarche, toutefois elle accepta sans commentaire

Mais à la première ouverture, Marie-Agnès pria sa mère de ne pas donner suite à cet entretien. Même effleurée avec tendresse, la blessure de son âme communiquait un frisson douloureux à tout son être. Après s'être recueillie un moment:

— M. de Briése est très bien certainement! répondit-elle enfin. Je suis très honorée de sa demande, d'autant plus qu'il sait parfaitement que je ne possède rien . . , veuillez le remercier pour moi . . . Je ne veux pas me marier, poursuivit-elle rêveuse. J'aimerai tout le monde ainsi que Dieu nous l'ordonne, mais je n'aurai plus pour personne d'affection unique, cela fait trop de mal quand elle se brise! . . Je vous avoue, chère maman, que lors même que quelqu'un m'aimerait sérieusement, je ne le croirais plus! . . . Non, non, ne me parlez plus de mariage.

Et comme la comtesse appuyait sur le désir qu'avait son mari de la voir contracter cette union:

— M. de Touranne n'est pas mon père! répliqua-t-elle avec fermeté, et, le fût-il, que ni lui ni personne autre ne pourrait en ce moment me faire changer de décision.

Puis, arrêtant un long instant, en silence, son regard profond sur le visage aimé de sa mère, comme si elle hésitait à parler, elle sembla prendre soudainement son parti de lui confier ses désirs secrets:

— Ce n'est pas à mon mariage que je vous prierai prochainement de consentir, reprit-elle doucement, mais peut-être à mon entrée au Couvent.

Son âme émue vibrait d'enthousiasme en prononçant cette requête; son visage de Madone semblait transfiguré.

Sans manifester de surprise, sa mère l'attira à elle et l'embrassa avec tendresse. Elle avait lu depuis longtemps dans l'âme de son enfant, elle suivait avec attention l'évolution qui se faisait en elle; et, certes, elle ne lui eût pas refusé son consentement, loin de là! . . Mais Mme de Touranne ne croyait pas à l'appel divin pour Marie-Agnès; alors que sa petite Gertrude, au contraire, lui semblait marquée pour cette sublime et non moins enviable destinée.

La piété éclairée de la comtesse craignait que ce ne soit pas une vocation réelle qui jette Marie-Agnès aux pieds du Seigneur. Sans analyser sa décision, la jeune fille pouvait ne chercher dans la maison de Dieu qu'un refuge à sa douleur, à ses désillusions, ce n'était pas assez! . . Le Maître a droit à n'être aimé et servi que pour Lui seul! . . c'est Lui qui choisit ses épouses, ce ne sont pas elles qui Le choisissent.

La mère pouvait se tromper, mais il lui semblait bien que sa fille était plutôt destinée à faire son salut dans la voie commune, à faire une bonne épouse et une bonne mère; il y a du bien à faire dans toutes les situations, des âmes à donner à Dieu et à sauver dans tous les milieux; l'essentiel est de suivre sa voie.

Sans la heurter de front, ce qui n'eût servi qu'à exalter le désir qu'elle venait de manifester, c'est dans ce sens que Mme de Touranne répondit à la confidence de son enfant.

— Prie, réfléchis et consulte qui de droit, lui conseilla-t-elle. Dis-toi bien, ma chérie, que ce que nous prenons des mains de Dieu nous sanctifie sûrement; le bonheur et le malheur ne sont que des matières premières qu'il nous est réservé d'utiliser. Heureux ou affligés, vivons pour Dieu, Il est le terme de tout!

Puis, se faisant plus tendre, plus persuasive, elle reprit d'une voix tremblante et presque basse:

— Tu veux sauver des âmes, mon enfant, tu as raison, c'est le plus noble objectif de tout chrétien ici-bas; il en est près de nous une bien chère pour laquelle, à plus d'un titre, nous devons prier sans cesse . .

Une flamme d'apostolat éclaira le visage de la jeune fille:

— Je comprends! dit-elle simplement, et depuis que j'ai pensé que le comte n'avait pu être étranger à . . . ce qui m'est arrivé, j'offre pour son retour à Dieu tout ce que j'ai souffert.

— C'est bien! . . . cela! approuva Hélène dont l'âme se gonfla d'espoir: Ayons confiance, la douleur qui prie est toute puissante sur le cœur du Maître.

— Je le crois! . . et lorsque ma volonté défaille je me récite à moi-même ces beaux vers d'Emile Chénon que vous connaissez:

"Il faut vivre sa foi non pas vivre son rêve,
Et se soumettre au Christ en tout temps, en tout lieu,
Sa doctrine d'amour est vraiment une sève,
C'est la seule ici-bas qui soutienne et relève,
La seule qui conduise à Dieu.

M. de Touranne attendait avec impatience la réponse de Marie-Agnès.

— Eh! bien? . . interrogea-t-il anxieux, votre fille consent-elle à voir M. de Briése? . .

— Elle s'y refuse absolument au contraire, nous ne pouvons donner suite à ce projet.

— Pourquoi? . . .

— Elle ne veut plus entendre parler de mariage! et tristement la comtesse ajouta: elle juge un peu sévèrement le sexe fort, mon cher Patrice. Il faut lui pardonner de ne plus avoir confiance dans les serments humains, elle a tant souffert! . . .

— Lui pardonner ! ! ! interrompit le comte avec véhémence. On ne pardonne qu'aux coupables; or personne ne l'est moins que cette enfant!

Il tournait dans son vaste bureau comme un fauve en cage; Hélène attendait en silence que la vive agitation de son mari cessât.

Le Christianisme dont il avait été nourri se faisait jour peu à peu sous l'épaisse couche d'oubli et d'indifférence qui l'ensevelissait dans son âme; sa flamme s'élança à la façon d'un volcan semblant éteint et qui se réveille soudain, jaillissant en un élan infini de foi. La confession lui apparût comme la plus miséricordieuse, la plus bienfaisante des institutions divines. Plus calme, Patrice s'arrêta devant Hélène, lui prit les mains et la regardant humblement:

— Dans toute cette affaire, il y a un grand coupable et c'est moi! . . prononça-

(*Suite à la page 43*)

- - Nos mots croisés - -

Nos lecteurs trouveront désormais dans la REVUE MODERNE, une rubrique de "mots croisés".

Nous avons soumis cette innovation à l'approbation de nos lecteurs, car tous nos efforts ne tendent qu'à leur rendre la revue de plus en plus intéressante. Les nombreuses lettres d'appréciation que nous avons reçues, nous sont la preuve suffisante de l'intérêt de nos lecteurs et lectrices pour cette instructive récréation.

Nous recevrons les solutions écrites sur le carrelage publié ci-dessous, jusqu'au lundi, 16 mai, à midi. Les solutions exactes seront tirées au sort et nous accorderons trois (3) prix d'un dollar ($1.00) chacun, aux trois premières solutions favorisées par le sort.

Les Trois Gagnants du Deuxième Concours

D	U	O	D	E	C	I	M	A	L	E
E	■	N	E	R	O	L	I	S	■	B
C	A	■	S	I	L	O	E	■	M	E
O	C	T	■	N	E	T	■	V	A	N
N	I	E	L	■	T	■	F	I	N	I
F	E	L	I	N	■	C	O	L	I	S
O	R	L	E	■	P	■	C	L	E	T
R	I	E	■	C	E	S	■	A	R	E
T	E	■	A	R	R	O	I	■	E	R
E	■	E	P	I	C	U	R	E	■	I
R	E	T	I	C	U	L	A	I	R	E

SOLUTION DU PROBLEME No 2

Mlle FRANCOISE BACHAND
11, rue Laurier, Sherbrooke

Mlle PIERRETTE CONTANT
2888, rue Masson, Montréal

M. PIERRE-YVAN LAFOREST
C. P. 74, Saint-Joseph d'Alma, P.Q.

PROBLEME No 3

1	2	3	4	5	■	6	7	8	9	10
11					■	12				
13			■	■	■	■	■	14		
15		■	16	17	18	19	20	■	21	
22		■	23					■	24	
■	■	■	25					■	■	■
26	27	■	28					■	29	30
31		■	32					■	33	
34		35	■	■	■	■	■	36		
37			38	39	■	40	41			
42					■	43				

Nom .....

Adresse .....

HORIZONTALEMENT

1. Pâte à dents.
6. Couverture métallique.
11. Capitale de la Suisse.
12. Statue représentant une divinité.
13. Enlève.
14. Pièce de bois.
15. Mesure chinoise.
16. Partie d'or fin.
21. Considéré.
22. Conjonction.
23. Qui ne monte ni ne baisse.
24. Fin de participe.
25. Qui porte à la dévotion.
26. Interjection.
28. Prénom féminin.
29. Usages.
31. Unité de mesure.
32. Guides.
33. Pronom.
34. Appareil destiné au lancement d'un navire.
36. Ecorce du chêne.
37. Qui a les couleurs de l'arc-en-ciel.
40. Symbole.
42. Opiniâtres.
43. Figures.

VERTICALEMENT

1. Très petite somme.
2. De peu de valeur.
3. Colère.
4. Espace de temps.
5. Pronom personnel.
6. Cent-un.
7. Préfixe.
8. Vase de terre.
9. Fruit à noyau.
10. Manière de soigner.
16. Vendre.
17. Espèce de singe.
18. Chemin creux.
19. Poisson de mer.
20. Habitants.
26. Vêtement.
27. Rivière de France.
29. Coutume.
30. Plante purgative (plur)
35. Rite.
36. Tic-? . .
38. Connu.
39. Préposition.
40. Arbre toujours vert.
41. Adjectif possessif.

(*La solution de ce problème et les noms des gagnants seront publiés dans* LA REVUE MODERNE *de juin*)

Le Savoir-vivre + + + EN CAUSANT + + + L'Art de Dresser la Table

LE SERVICE DES GENS DE MAISON

(Suite)

Jours de sortie.— En plus des sorties dominicales, nous devons accorder à un serviteur d'aller parfois faire des courses en semaine. Mais il doit nous demander cette permission à l'avance, et rentrer à temps pour le service du soir.

Devoirs religieux.— Quelles que soient nos convictions personnelles, nous devons aider nos domestiques à pratiquer leurs devoirs religieux: leur donnant chaque dimanche le temps nécessaire pour entendre la messe; leur permettant en Carême d'entendre les sermons, les retraites qui leur sont destinés, même si le service doit souffrir un peu de leur absence.

Les maîtres rappelleront avec discrétion le devoir pascal. Si un protestant est employé dans une maison catholique ou inversement, les maîtres respecteront ses convictions et faciliteront l'accomplissement de ses pratiques religieuses.

Leur logement.— Des meubles simples, mais très propres, une tenture gaie, des rideaux frais, un miroir clair, plairont aux serviteurs et leur apprendront à soigner leur petit logis. Sachons les garantir du froid.

Leur nourriture.— Fournissons-leur des repas suffisants. Ne prétendons pas obliger ces travailleurs à manger peu et mal; ne prétendons même pas qu'ils doivent se passer de dessert: les fruits, le fromage, font partie de toute alimentation rationnelle. Ne les privons pas de toutes les douceurs qui paraissent sur notre table; mais sachons leur en faire part quelquefois. Il sera gentil de charger un enfant de porter à la cuisine une part de gâteau ou quelques beaux fruits.

Le ton des maîtres. Le nom.— Nous appelons toujours nos gens par leur petit nom, excepté les ouvrières à la journée qu'on appelle généralement madame ou mademoiselle, et certaines femmes de ménage qui se considèrent comme des employées.

Evitons toute conversation familière. Laissons le domestique parler, s'il lui plaît, de ses affaires personnelles. Ne parlons pas des nôtres. Jamais une femme délicate ne supportera qu'on lui raconte ce qui se passe chez ses voisins et amis ou qu'on le raconte à ses enfants.

Jamais de querelles familiales en présence de nos gens. Jamais de blâme infligé par le mari à sa femme, ni de médisances, de propos légers ou scandaleux, de discussions religieuses. On s'imagine qu'ils ne "comptent pas". Ils comptent doublement, comme témoins de la vie de famille bourgeoise, et comme subordonnés auxquels nous devons le bon exemple. Craignons leur blâme. Et respectons leur âme.

On doit toujours parler à ses domestiques poliment, mais d'une façon nette et précise. On dira par exemple: "Voulez-vous recoudre mon gant, Maria ? — Vous voudrez bien préparer le thé pour 5 heures." Mais on ne sera ni dur, ni dédaigneux en disant simplement: "Vous irez chercher Mlle Ghislaine chez ses amis.— Vous allumerez le feu dans le bureau".

Merci.— Si on demande un service exceptionnel, on ajoute volontiers "s'il vous plaît". On dit merci de temps en temps. Et on doit remercier parfois de manière plus accentuée. Il n'est pas bien difficile de dire: "Votre tarte était excellente, Joséphine.— On a beaucoup admiré la robe que Julie a faite à mademoiselle.— Vous avez très bien servi le dîner, Justin." Ces éloges mérités donnent aux serviteurs le désir de bien faire et les attachent à une maison où l'on comprend le prix du travail.

Les domestiques des autres.— Quand nous parlons aux domestiques des autres, nous évitons de les appeler par leur prénom. Si nous sommes obligés de le faire, disons "Mlle Marie" à une bonne que nous connaissons peu, "Marie" tout simplement à une personne que nous voyons depuis un certain temps.

On ne doit pas faire le moindre mal pour faire réussir le plus grand bien. *Pascal*

ECONOMIE ET PLACEMENTS vs GASPILLAGE

QU'EST-CE QUE L'ECONOMIE

On peut la définir de façon générale: l'épargne dans la dépense, le non-gaspillage, l'utilisation à bon escient des restes en prévision des besoins du lendemain.

En d'autres termes, l'économie est une vertu ordonnée à la sage administration des biens matériels et tout particulièrement du bien monétaire c'est-à-dire de l'argent, de manière à pourvoir aux nécessités du présent et à parer aux éventualités du futur, avec suppression du double vice de la prodigalité et de l'avarice.

D'une part, l'économie évite les dépenses folles ou inutiles, empêche la dissipation des biens, et écarte ainsi la prodigalité; d'autre part, l'économie règle les achats nécessaires, procure une raisonnable et légitime aisance et si elle veille avec sollicitude sur l'avoir, elle ne s'y attache cependant pas à ce point excessif et désordonné qu'il en résulte l'avarice.

Tenant ainsi un juste milieu entre la prodigalité et l'avarice, l'économie est une qualité de l'âme, parce qu'elle porte à la vertu et au bien et élimine un double vice. *In medio stat virtus*, la vertu garde le milieu sans aller à l'écart vers les excès contraires.

Au point de vue temporel, l'économie, avec cette double pratique de supprimer les frivolités et extravagances et d'autoriser les dépenses légitimes, nécessaires ou utiles, contribue sa large part au bien-être matériel de l'individu, de la famille et de la société: à ce titre, l'économie est une vertu sociale.

Au point de vue moral, l'économie, par la dissuasion de faire une dépense futile et même nuisible à l'âme ou, par contre, de trop s'attacher principalement au magot d'argent, réprime plutôt alors les mauvais penchants à la vanité, aux convoitises et à la sensualité d'une part, à la mesquinerie d'autre part, et incline à l'exercice des vertus contraires: à ce titre, l'économie est une vertu morale.

L'économie a donc son importance, sa valeur et sa bienfaisance: elle est une vertu nécessaire.

Dans son acception commune, l'économie consiste à ménager, à mettre de l'argent de côté, à faire de l'épargne; l'économie comporte l'épargne, l'épargne suppose l'économie: les deux vont de pair, d'où la synonymie des deux termes et l'emploi général indifféremment de l'un ou de l'autre mot pour signifier la même chose.

Mais essentiellement l'économie est plutôt, pour chacun, l'emploi judicieux et profitable de son bien tant dans le présent qu'en regard de l'avenir, tandis que l'épargne se limite aux mises en réserve.

Si l'économie n'était autre chose que de mettre de l'argent à part, au lieu de s'en servir à propos en tâchant tout de même d'en placer de côté, elle pourrait dégénérer en avarice.

O. BELANGER, ptre, curé

LES RIENS DECORATIFS

RAJEUNISSEZ VOS CORBEILLES EN VANNERIE

. . . en les passant au vernis d'or ou d'argent; les vanneries brunes sont beaucoup moins décoratives.

UN DOUBLE PETIT VOLANT FRONCE

. . . posé au bas de vos rideaux de mousseline blanche, dans la chambre à coucher, ou le cabinet de toilette, rendra la fenêtre très élégante.

LAQUEZ VOS POTS A CONFITURES

. . . et dessinez sur chacun le fruit que vous destinez au récipient, vous aurez une collection ravissante à installer sur vos planches de cuisine.

LA CHOUETTE

Les bois sont la demeure ordinaire des chouettes, et elles passent la journée entière sur les branches des arbres les plus touffus, dans des buissons épais ou de vieux troncs.

Elles sont redoutables dans le voisinage des colombiers et elles détruisent beaucoup de petits oiseaux. Il faut tuer celles qui s'en approchent et épargner celles qui s'en tiennent éloignés, car chacune d'elles détruit plus de deux milles rongeurs par an.

Les chouettes sortent de leur retraite au crépuscule: malheur aux petits oiseaux qu'elles surprennent endormis. Mais si, en plein jour, une chouette est forcée de quitter son réduit, elle erre en aveugle, poussant des cris de détresse. Ce sont alors les petits oiseaux qui lui font une guerre acharnée tant qu'elle n'a pas trouvé un refuge.

SOINS D'URGENCE

Il est bon que chaque famille soit prête à donner les soins requis dans les cas d'urgence, et pour cette raison, chaque foyer doit être pourvu de certains nécessaires afin d'en faire usage lorsqu'il en est besoin. Il faut garder ces articles à part dans une armoire fermée à clef et hors de la portée des enfants. Nous donnons ici une liste des articles qui doivent se trouver dans une telle armoire.

Un paquet contenant de la gaze stérilisés et des bandages pour panser les plaies sanglantes. Esprit d'amoniaque aromatique, 2 onces. Donnez une demi-cuillerée à thé dans de l'eau en cas de perte de connaissance.

Alcool pour frictionner. Employé comme un liniment dans les cas d'entorses et de luxations, Vaseline phéniquée, un tube. Employée pour les simples brûlures. Appliquez-la copieusement, recouvrez la brûlure de côton propre, puis mettez un bandage pour tenir le pansement en place.

Essence de girofle. Pour mal de dent, on peut se procurer un soulagement temporaire en remplissant la cavité avec du coton hydrophile imbibé de cette essence.

Acide borique. Dissout dans l'eau, il fait une solution faible qui sert à laver les plaies ou pour imbiber les compresses.

Sirop d'ipéca. Une cuillerée à thé, suivie d'un verre d'eau chaude, pour faire vomir.

Les autres objets utiles que l'on doit garder dans l'armoire et qui seront d'une grande utilité en exécutant les ordres du médecin sont: — Coton hydrophile, ciseaux, thermomètre médical, épingles de sureté, emplâtre adhésif, et un verre pour mesurer les médicaments.

Pour la personne qui a l'habitude de tenir les tablettes de sa pharmacie pleines de bouteilles, la liste que nous donnons ici peut paraître trop courte. Il faut que cette personne se rende compte que la plupart des dérangements légers ne requièrent pas de médicaments. S'il y a lieu de le faire, elle doit prévenir le médecin, et la seule chose qu'elle puisse faire en attendant son arrivée, c'est de rendre quelques services.

Il ne faut pas toujours craindre une maladie grave chaque fois qu'un des membres de la famille ne se sent pas bien; d'un autre côté, il est possible qu'un simple malaise d'estomac, un mal de tête ou un frisson soit le premier avertissement du début d'une maladie grave.

Le médecin expérimenté a besoin de tout son savoir pour établir un diagnostic sur les symptômes que présente le malade et pour instituer le traitement nécessaire. Personne autre qu'un médecin ne devrait même essayer de faire un diagnostic.

(Service d'Hygiène de l'Association Médicale Canadienne)

Il est écrit dans la loi de la nature, que de deux personnes qui s'aiment, soit d'amour, soit d'amitié, il y en a toujours une qui doit donner de son coeur plus que l'autre, qui doit y mettre plus du sien. *Georges Sand*

La vie sociale de la famille, que le genre en soit simple ou cérémonieux, se concentre autour de la table. C'est pourquoi il faut la dresser avec art, donner à son service de l'élégance, de l'intérêt, du charme, et une harmonie de décoration qui lui confèrent une personnalité *irrésistible. Et que la table soit modestement ou somptueusement dressée, l'harmonie de son ensemble doit faire ressortir un plan artistique défini. Tous les accessoires qui en composent le service — l'argenterie, la porcelaine, la verrerie et les toiles — sont comme les reflets de la vie gracieuse de la famille.*

Depuis quelques années, par la réaction inévitable qui s'opère lorsque la mode impose de nouveaux genres et lance des innovations, les services lourds et prétentieux d'autrefois ont été remplacés par le verre léger dont la finesse et le charme sont de plus en plus appréciés des maîtresses de maison. Peut-être le bel éclat des couleurs, si remarquable dans le verre, en est-il la raison, comme s'il avait été la révélation soudaine de son éblouissant effet. Peut-être aussi est-ce la grâce *aérienne*, l'impalpable transparence du verre, qui en ont été les principaux motifs. Quoi qu'il en soit, les atrocités massives de la période du verre taillé ont fait place au beau verre clair et gracieux.

Dans sa pureté de lignes, le verre semble aussi subtil qu'une bulle de savon. Il est comme elle de couleurs variées qui chaque jour deviennent plus nombreuses et plus charmantes. Le bleu dans toutes ses nuances, fut en grande faveur il y a quelques années. Bientôt, la couleur améthyste lui succéda, puis vinrent l'ambre et le vert qui se marient si harmonieusement aux autres couleurs qu'ils sont toujours en faveur. Rose, canari, saphir, toutes les nuances sont admises.

L'amploi d'un seul article en verre de couleur demande qu'on complète l'harmonie de l'ensemble. Des gobelets verts réclament des bols, des chandeliers, des compotiers verts. Il s'en suit que non seulement les principaux morceaux du service doivent être de la même teinte, mais encore les accessoires: les plats aux amandes, la salière, la poivrière.

La verrerie doit toujours être choisie assortie à la porcelaine. Les hôtesses pratiques — et elles sont légion aujourd'hui — ont un service de verrerie pour chacun de leur service à dîner. Elles ne voudraient pas se servir d'un verre à bande dorée avec une brillante poterie de cérémonie, ni d'un gai verre de couleur avec une superbe porcelaine. Pour les occasions de rigoureuse cérémonie, elles choisissent un beau cristal taillé, gravé ou incrusté.

Cependant, une foule de circonstances permet aux maîtresses de maison de donner libre cours à leur goût dans un arrangement gai, attrayant et élégant auquel chacune donne un cachet personnel dans le choix des couleurs et la disposition du service. Avec le jaune, par exemple, on peut obtenir des effets ravissants.

Il n'y a pas de limite à la production du verre. L'Europe centrale nous fournit le beau cristal massif, la France, les couleurs brillantes de son verre opaque, l'Angleterre, le beau cristal de roche, et les Pays-Bas produisent une variété infinie de genres d'une exécution splendide. Les vénitiens passés maîtres dans l'art de la, verrerie, créent des œuvres de toute beauté. Toutes les parties du monde, en un mot, participent à la fabrication du verre étincelant qui orne si gracieusement nos tables.

PENSEES

La vérité est douce et amère. Elle est douce quand elle épargne, amère quand elle veut guérir.

Bourdaloue

* * *

De peur que notre exil ne nous devienne trop aimable, nous y sentons toujours par mille endroits qu'il manque quelque chose à notre bonheur.

Saint Jean Chrysostôme

UNE BIÈRE POUR CHAQUE GOÛT

3 bières... *à votre choix*

INDIA PALE

. . . un breuvage actif, pétillant, sain et vigoureux. La Bière Molson originale, avec ce goût que toute bière véritable doit avoir. (Etiquette Blanche).

EXPORT

. . . il y a de la vie et de la gaieté dans cette bière mousseuse, consistante et riche en houblon; la favorite des hommes qui savent quel goût doit avoir une bière. (Etiquette Dorée).

STOCK

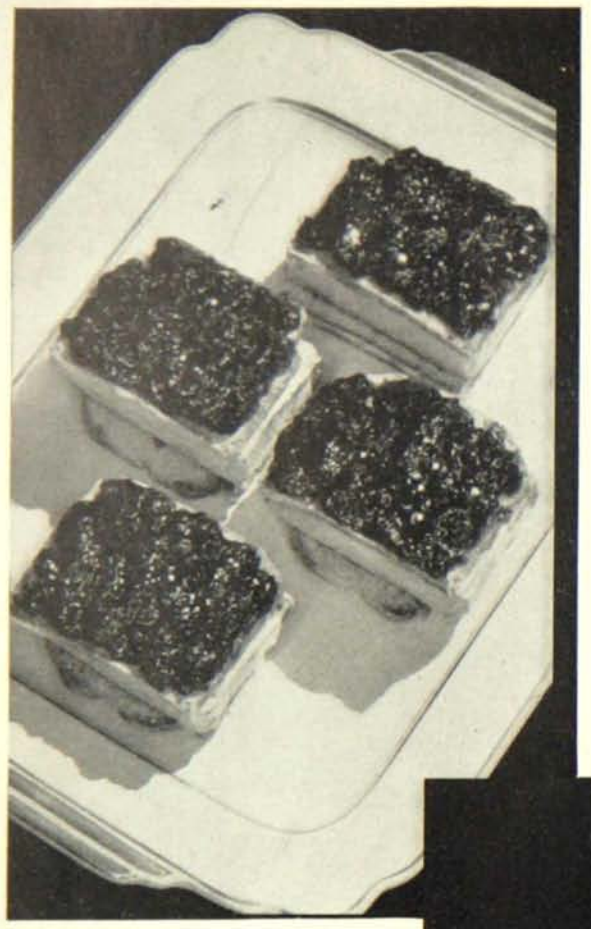
. . . une bière qui regaillardit et satisfait; de forte consistance, mais douce et moelleuse. Plus douce au goût que l'India Pale ou l'Export. (Etiquette Bleue).

MOLSON

"la bière que votre arrière grand'père buvait"

ÉTABLIE à MONTREAL *en* 1786

LES BEAUX PLATS VITE FAITS



Crème à la glace entre deux morceaux de gâteau dont le premier est recouvert de framboises.

DE même qu'au bridge il faut de l'adresse pour conduire son jeu, certains plats s'exécutent en un tour de main et sont aussi succulents que décoratifs. Les ménagères modernes se font un point d'honneur de varier leurs menus. Chacune cherche à y introduire quelque chose de nouveau, d'appétissant, qui fasse la joie de tous les membres de la famille et les délices des invités quand elle reçoit.

Voici pour celles que cela intéresse, quelques recettes aussi excellentes que faciles. Il y a peut-être plusieurs de nos lectrices qui ne savent trop comment employer la crème sure, et elle peut servir à tant de bonnes choses! Quelle richesse qu'un bol de crème sure! Comme elle est jaune, comme elle fait penser au bon beurre en préparation! Mais, ce n'est pas encore du beurre. Cependant, elle en est aussi près qu'elle peut l'être sans secours humain. Je vais vous enseigner un moyen facile de préparer un bon plat avec de la crème sure. Ouvrez une boite de beau saumon et égouttez-le. Mettez-le dans un plat creux allant au four et recouvrez abondamment de crème sure. Assaisonnez de sel et de poivre. Faites cuire à four modéré jusqu'à ce que la crème soit quelque peu réduite et roussie. Servez chaud avec des pommes de terre cuites au four.

Je vais maintenant vous donner la recette d'une crème délicieuse, une vieille recette anglaise dont on se régale encore de nos jours. Battez deux tasses de crème avec une demi tasse de sucre en poudre. Quand le tout est bien ferme, aromatisez fortement au vin ou au rhum. Faites glacer. Remplissez des verres et servez avec gâteaux. Une autre crème non moins bonne consiste à mélanger une tasse de flan avec une tasse de crème fouettée, sucrer et aromatiser au vin. Servir très froid. Ce sont de modestes crèmes, qui ont échappé à l'oubli des années et qui ont conservé leur place d'honneur dans la *famille* des desserts.

Qui n'aime les sandwiches à la crème à la glace? Une tranche de crème à la glace entre deux tranches de gâteaux et servir avec une sauce aux framboises un peu épaisse. Une autre sauce excellente avec ces sandwiches: battre un verre de gelée de coings avec de la purée d'abricots. Succulent et vite fait.

Il est aisé de faire de la gelée d'oranges avec du jus de fruits et de la gelatine préparée ou non. Versez à peu près un demi pouce de gelée dans un plat creux. La laisser *prendre*. Disposez alors des rangs de noix sur la gelée, recouvrez avec l'autre part de la gelatine légèrement refroidie et mettez au froid dans la glacière. Coupez en carrés, mettez dans des verres à sorbet et servez avec de la crème fouettée sucrée et aromatisée ou avec une cossetarde très froide.

Avez-vous jamais entendu parler de gaufres aux *pois*? Je n'aurais pas cru la chose possible, si je n'en avais fait l'essai. Voici comment on procède: Faites chauffer une tasse de pois en conserve. Ecrasez-les complètement pendant qu'ils sont chauds; assaisonnez-les de sel, de poivre, d'un peu de sucre et d'un morceau de beurre. Laissez refroidir. D'autre part battez un œuf, ajoutez une demi cuillerée à thé de poudre à pâte. Battez vigoureusement, ajoutez au mélange des pois, battez de nouveau et faites cuire dans un gaufrier. Servez chaud.

Il y a des ménagères qu'un plat de pommes de terre froides désespère. Cependant, on en fait des mets succulents. Coupez en tranches d'un quart de pouce d'épaisseur, trois pommes de terre froides. Faites frire avec environ une demi tasse de lait. Ajoutez quatre cuillerées à table de beurre, sel et poivre au goût. Lorsqu'elles sont bien chaudes ajoutez quelques brins de persil finement hachés, le jus d'un demi citron et servez immédiatement.

Pour les restes d'escalopes de dinde ou de poulet, voici la recette d'une croûte excellente. Ecrasez des biscuits, trempez-les dans du lait chaud, assaisonnez de sel et battez avec deux œufs. Il faut que le mélange soit assez épais pour bien s'étendre sur les escalopes. Parsemez la croûte de noisettes de beurre et mettez au four jusqu'à ce que la croûte ait pris belle couleur. Tenez recouvert d'un papier tant que l'escalope ne commence pas à bouillonner. Découvrez et laisser roussir.

Maintenant, savez-vous préparer l'escalope? Hachez finement votre viande froide, dinde ou poulet. Mettez au fond d'une casserole profonde un rang de miettes de biscuits, humectez légèrement de lait. Puis, un rang de viande hachée avec sel, poivre et beurre. Alternez ainsi les rangs jusqu'à ce que la casserole soit aux deux-tiers. Remplissez de sauce et recouvrez de la croûte dont je vous donne la recette plus haut. Faites cuire trente-cinq minutes au four de 350o F. à 375o F. Donner un peu plus de chaleur les dernières minutes pour faire prendre couleur à la croûte. On peut aussi relever la sauce avec une sauce préparée ou quelques gouttes de tabasco. Il est essentiel d'humecter les miettes de biscuits afin qu'elles absorbent moins de sauce, que l'escalope en ait abondamment et que la viande soit plus tendre.

La saucisse de porc est la viande de choix pour un plat d'asperges. On la fait cuire lentement pour qu'elle soit tendre. D'autre part, faites chauffer les asperges; égouttez-les soigneusement. Préparez de longues tranches étroites de rôties. Faites cuire deux ou trois œufs très durs. Hachez les jaunes et battez avec une tasse de crème chaude. Coupez les blancs, disposez-les sur les rôties et les asperges. Au moment de servir, nappez le tout du mélange de la crème qui doit être assaisonnée de sel, de poivre, de paprika.

Pour les gâteaux et les puddings, voici une sauce *vite fait*, mais délicieuse. Brassez bien un verre de gelée, gadelles ou framboises, coings ou raisin, jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement ramollie. Ajoutez-y alors deux blancs d'œufs bien battus. Battez le tout; votre sauce est prête et *exquise*. (Courtoisie du Delineator)

Au milieu: un plat de saucisses grillées et de pointes d'asperges. Au-dessous: la gelée aux noix.

Le Roman de Patrice

(*Suite de la page 39*)

t-il, le visage bouleversé encore de la lutte intérieure qu'il venait de soutenir.

— Ne vous accusez pas ainsi, mon ami!... pria tendrement la comtesse.

— Ne voyez-vous pas que cet affreux secret m'étouffe?... laissez-moi parler, je ne puis plus me taire!... Je sens que je vole votre estime et celle de mes enfants; laissez-moi m'humilier devant vous, chère Hélène, devant Marie-Agnès; appelez-là, elle a le droit de connaître la vérité.

Et devant sa femme et sa belle-fille, il confessa comment affolé par les larmes de Solange, il avait assumé près de Laurent le rôle de tentateur, qui hélas! n'avait que trop réussi.

Disculpant de tout son pouvoir ses enfants, il prenait pour lui tout l'odieux du geste qu'il avait accompli.

En vain la comtesse essayait-elle d'arrêter l'aveu du père à son enfant, M. de Touranne éprouvait un incoercible besoin de s'accuser tout haut, affirmant qu'il ne recouvrerait qu'à ce prix le droit de ne plus rougir de sa faute... Et de s'être ainsi volontairement abaissé, se forma en lui la résolution arrêtée de s'accuser à Dieu, de s'agenouiller au plus tôt aux pieds du prêtre pour recevoir de sa main bénissante l'absolution qui purifie et régénère. Les ténèbres de son esprit se déchirèrent, et: "La lumière luit", irradiant son âme et la remplissant d'une intime allégresse et d'une nouvelle vie.

EPILOGUE

Près de trois années ont passé sur ces derniers événements. Les prévisions maternelles de la comtesse de Touranne se trouvent entièrement justifiées.

Alors que Laurent et Solange usent leurs forces et dilapident leurs biens dans les plaisirs et les fêtes ininterrompues, Marie-Agnès reconnaissant que son désir de vie religieuse n'était qu'un attrait passager, a consenti à se laisser présenter M. de Brièse et à l'épouser.

Moins brillant d'aspect que le baron de Granville, Jean de Brièse a des qualités plus solides que celles de son beau-frère; il répond de tous points à l'idéal très-haut de Mlle Courrières.

Esprit cultivé et sérieux, son âme ardente sait allier ses goûts intellectuels avec une énergie concrète dans l'accomplissement de tâches précises et bienfaisantes.

Sa dette payée à la patrie, Jean s'est empressé de retourner à la terre pour faire valoir les propriétés léguées par ses parents, situées à quelques kilomètres de la côte Normande... Il aimait la nature non seulement en poète, mais disait-il: pour les innombrables bienfaits qu'elle procure à l'homme.

De même que le soleil avec son éclatante lumière lui révèle un peu de la splendeur divine, les océans illimités lui donnent une notion de la grandeur de Dieu alors que la terre nourricière avec ses céréales, ses fleurs et ses fruits, ses vallées et ses monts, ses grèves ensoleillées et ses forêts ombreuses, lui paraissent la touchante manifestation de la providentielle bonté du Maître pour l'humble créature façonnée de ses mains.

M. de Brièse s'occupe avec affection des jeunes gens de sa commune, leur prêchant la beauté du christianisme surtout par son exemple, organisant des conférences agronomiques et horticoles, des jeux, des séances d'études; et pour les instruire, leur inculquer l'amour de la terre ou de la mer, où, loin des influences délétères des grands centres, l'homme peut vivre libre et heureux.

Fortement épris de Marie-Agnès dont il n'avait pas osé approcher tant qu'il avait vu le baron fréquenter les de Touranne, et, soupçonnant un peu de la vérité dans la réponse faite à sa demande par la jeune fille, il ne s'était pas rebuté.

— J'attendrai, avait il répliqué, nous sommes jeunes l'un et l'autre, rien ne nous presse.

Il paraissait à Jean que nulle autant que Mlle Courrières ne saurait le seconder dans l'œuvre qu'il avait entreprise et qui déjà promettait des résultats encourageants. Il rêvait d'en faire la souveraine aimée de son blanc manoir, la compagne de sa vie et l'amie fidèle de tous tous les généreux efforts.

La beauté de Marie-Agnès s'est accentuée, elle a pris un caractère plus attirant; on ne peut, semble-t-il, voir la jeune femme sans l'aimer... Et lorsqu'elle fait son entrée au manoir, le cœur de son heureux époux est touché de la sympathique admiration qu'il peut lire sur tous les visages de ceux qui les entourent.

La Bouquinais va devenir la maison de famille. Les dimensions hospitalières de cette belle demeure que son propriétaire appelle modestement un manoir, bien qu'elle puisse sans usurpation porter le nom de château, permettant d'y réunir les de Touranne et leurs enfants. Pascal y a élu aussi domicile, son port d'attache étant à Cherbourg; le jeune officier de marine y vient facilement et se propose d'y passer son premier congé.

Laurent et Solange ont consenti à se joindre aux leurs pour cette réunion de famille — la dernière où les survivants de ce récit seront au complet ici-bas; car Gertrude voit avec ravissement s'achever l'année d'épreuve à laquelle ses parents l'ont soumise avant de donner un consentement définitif à son entrée au couvent, et elle brûle de se consacrer au Seigneur sous l'humble livrée des petites servantes des pauvres.

Pascal observe attentivement ses deux beaux-frères, et lorsque, après le dîner, il peut enfin rejoindre Marie-Agnès sans témoin:

— Tu n'as pas perdu au change!... affirme-t-il, avec son habituel franc-parler.

— Je le crois!... réplique simplement la jeune femme et avec son sourire grave: — Laurent n'était que l'élu de mon imaginati n· mon cher Jean est celui de mon cœur! conclut-elle.

Une sensation d'infinie douceur la pénètre, son regard plein de gratitude se lève avec amour vers le ciel en remerciant mentalement l'Auteur de tout bien.

Hélène et Patrice contemplent en souriant la j ie de leurs enfants. Ce dernier se penche à l'oreille de la comtesse:

— Aujourd'hui seulement je sens que je suis réellement pardonné!... dit-il d'une voix émue.

La soirée est délicieuse: sous la pourpre du soleil couchant, les arbres du parc se fondent à leur sommet dans une coulée d'or, une brise légère se joue dans leurs feuillages de nuances diverses apportant de frais baisers aux promeneurs. Et, dans la divine paix du soir, un silence plein de paroles succède à la causerie intime de Jean et de Marie-Agnès; quand l'âme déborde, l'expression ne lui fait-elle pas défaut pour exprimer l'intensité de son bonheur?...

FIN

Connaissances utiles

Hommes des champs, lorsque vous aurez dans votre jardin un nid de petits oiseaux, que les œufs seront éclos, asseyez-vous pendant une demi-heure et comptez les voyages que feront le père et la mère en apportant chaque fois une chenille ou un ver à leurs petits.

Vous reconnaîtrez bien vite aux services qu'ils rendent, l'utilité qu'il y a de les conserver. Ces deux petits oiseaux font au moins chacun *trois cents voyages par jour*, et vous détruisent *six cents insectes* en une journée. Vous perdrez une demi-heure, c'est vrai, mais elle sera mieux employée qu'à lire les discours des agitateurs ou le récit des forfaits des grands criminels, qui ne mettent rien dans votre bourse, ni dans votre cœur.

Attirer par tous les moyens possibles les petits oiseaux (sauf le moineau, le bouvreuil, le bruant et le linot) *dans les jardins, c'est y apporter la richesse!*

Un homme ne devrait jamais avoir honte d'avouer ses torts, car, faire de pareils aveux, c'est dire seulement qu'on est plus sage aujourd'hui qu'on ne l'était hier. *Jope*

Le chapeau... ...c'est l'homme

"Un modèle pour chaque tête. Un prix pour chaque bourse."

Il n'y a pas deux têtes masculines parfaitement identiques. C'est ce qui explique que tout homme désireux d'être coiffé à son mieux doit s'appliquer à trouver le type de chapeau qui lui convient. Notre personnel spécialement entraîné vous aidera dans ce choix difficile.

Ed. MICHAUD

"Le Maître-Chapelier"

Deux magasins principaux à votre disposition:

911 BLEURY
Près Craig

1257 UNIVERSITE
Plus bas que Ste-Catherine

Tél.: LAnc. 3286-3287

Les meilleures marques de chapeaux
MICHAUD: $2.95 à $6.00
BORSALINO - HABIG
MANSFIELD
STETSON

©SOCIETY BRAND

Bonin FRERE LTEE.

Grand choix de

Chapeaux
Chemises
Cravates
Gants
Chaussettes
Pyjamas
Etc.

▼

Vêtements

Society Brand

169 est, rue Ste-Catherine
(en face de la Patrie)

901 est, rue Ste-Catherine
(angle St-André)

Le Courrier du Mois

Par MARJOLAINE

PICCIOLA — Que vous le vouliez ou non, vous guérirez, Picciola. Le cœur humain est ainsi fait que la blessure la plus profonde se couvre un jour d'une floraison parfumée. Vous oublierez votre "folie" quand vous ne vous obstinerez plus à *vivre* du passé qui vous échappe. N'aurez-vous pas *sa* vaillance? Serez-vous lâche en face d'un tel exemple? Vous voudriez que je vous console? Ma pauvre enfant, c'est à la *guérison* qu'il faut songer d'abord. C'est entendu, je vous garde *malgré tout* et je serre la main que vous me tendez... en amie?

MLLE M. R. R.— Il m'était impossible de me rendre à votre première demande, le temps me manquait. Mais j'espère que mon envoi vous aura tout de même donné satisfaction.

GAETANE DES LAURENTIDES — Mon plaisir a été aussi grand de vous fournir ces renseignements, que le vôtre en les recevant. J'espère maintenant que le résultat répondra à votre attente, et je ne doute pas du succès, car je vous devine une travailleuse que ne rebute aucune difficulté.— Je vous remercie de votre aimable envoi. Votre "gage de reconnaissance" est charmant. N'ayez aucune crainte; il ne sera jamais un témoin triste ou désolé, mais bien le souvenir gentil d'une gentille petite amie.— Sans doute, ce désir n'est que légitime. Mais il n'en est peut-être pas de même de votre "sans plus tarder". L'heure de la Providence n'est pas toujours celle qu'appellent les rêves humains. Nous ne la fixons pas; elle est l'œuvre de la volonté divine. Elle viendra, ma petite amie, et sa clarté rayonnante vous enveloppera de douceur.

REVE EPERDU — Je puis vous répondre oui, puisque tant que le cœur bat, la même soif le brûle. Mais s'il n'y a pas d'accalmie, il y a une *loi*, et s'y soustraire, c'est prendre le chemin de l'abîme. Votre faiblesse ne veut pas se soumettre à votre volonté, vous ne voulez pas que celle-ci éclaire votre route parce que vous avez peur de la souffrance! Et pourtant, si vous ne réagissez *immédiatement* et *héroïquement*, les regrets et les remords qui s'attacheront à vos souvenirs seront des bourreaux implacables qui vous feront endurer des souffrances pires que celles que vous redoutez. Il en coûte d'appliquer le fer rouge sur une plaie vive, et je vous comprends. Mais quand il s'agit de sauver sa dignité de femme afin de se rendre le témoignage de n'avoir pas failli, le *devoir* est le refuge le plus sûr, l'asile inviolable où l'âme dompte le cœur rebelle. De part et d'autre, vous avez faussé votre route, soit. C'est l'irréparable. On ne recommence pas sa vie. Vous avez voulu ce qui est; portez votre fardeau noblement, en chrétienne, et *droit* votre chemin toujours. Mettez fin à cette fausse situation; vous n'avez *qu'à le vouloir*. Vous êtes trop intelligente pour ne pas trouver l'issue qui vous remettra dans le bon chemin. Votre sacrifice vous sera compté. Je vous promets une paix profonde et consolante si, à l'avenir, vous gardez pour vous *seule* la détresse qu'il n'a pas le droit de *consoler*. Votre silence sera une force morale invincible, la seule capable de vous sauver! Les *futilités* disparaîtront, j'en suis convaincue, les conflits seront évités, la confiance mutuelle renaîtra, et tout cela vous fera un bonheur solide parce que légitime, ce que ne vous donnera jamais la *lâcheté* la mieux faussement excusée.

"Il faut vivre sa foi non pas son rêve"

et qu'importe que cela fasse mal, puisque la vie est si courte! — Soignez vos nerfs, mon amie; vous vous devez à vos enfants. Ils ont besoin de vous. Est-ce que vous pourriez refuser d'acheter leur bonheur de votre sacrifice? Soyez généreuse. Ecartez l'ennemi de votre chemin et priez bien. Je vous parle comme à une sœur, Rêve Eperdu. Je voudrais vous arracher à cette influence néfaste, je voudrais stimuler votre courage, je vous voudrais forte dans l'épreuve, parce que la femme doit être la lumière du foyer, mais une lumière pure comme une étoile. N'ayez jamais la pensée que je vous méprise. Non, la faiblesse humaine doit être soutenue et secourue et je viens à vous avec ma plus sincère sympathie. C'est parce que je m'intéresse à vous que je ne *veux* pas vous laisser aller à la dérive. Aidez-moi, voulez-vous?

JEUNE AMIE — Je vous cherche...

MON SECRET — Je comprends le sentiment qui a guidé votre plume... J'en suis profondément touchée. Votre sincérité a des droits que ma soif de silence ne saurait méconnaître et son élan m'a été au cœur. Merci. Que Dieu veuille que je fasse un peu de bien et que vous en ayez large part, ma petite fille! — Ces jours de calme sont un apaisement. Ils réconfortent l'âme et réchauffent le cœur. Il semble qu'on peut ensuite entreprendre les luttes les plus rudes et braver les vents les plus glacés, tant leur *lumière* demeure intense et chaude. Merci du souvenir.— L'heure qu'on aime est toujours trop brève. Elle passe, mais d'autres semblables nous reviennent, et n'en manquez pas l'occasion. Revenez demander à cette "douceur" et son azur et son soleil. Que l'espérance dissipe les nuages de votre ciel et le fasse bleu, qu'elle vous encourage, vous réconforte, qu'elle soit la fidèle messagère de mon amitié.

FAUVETTE — Le courrier était fermé et la revue sous presse lorsque j'ai reçu votre jolie carte pascale. Donc impossible d'y glisser le plus petit mot. Quoiqu'en retard, mon merci n'en est pas moins sincère, et je me hâte d'ajouter qu'au premier frôlement d'ailes, je vous ai reconnue, petite Fauvette. J'ai salué joyeusement votre arrivée. Mes petites amies sont toujours les bienvenues et vous occupez une trop grande place chez nous pour que votre chant ne me soit déjà cher.— Vous avez été désappointée et voilà que je le suis moi aussi, maintenant. Je n'ai pas reçu votre lettre du 10 mars. Oh! la vilaine poste, elle se rit bien de ses méfaits et, de nous, l'insensible n'a cure! Vos détails sont loin de m'ennuyer, votre raisonnement n'était que logique et je comprends votre perplexité. Votre exigence est toute naturelle; seulement, l'amitié n'est pas en faute, soyez-en certaine. Il n'y a aucune raison pour qu'une lettre reste sans réponse — quand elle me parvient. Et je vous comprends si bien, ma petite amie, que je trouve juste la pensée que vous me citez.— Il semble que le printemps ait regretté son premier sourire. Il s'est assombri et même enneigé. Qu'a-t-il fait de sa baguette enchantée? Il est si beau pourtant, quand il

"Daigne verser en nous l'espérance nouvelle".

Attendons-le, Fauvette. Il chantera bientôt par toute la terre refleurie, les beaux jours seront revenus! — Vos lettres sont de celles qu'on relit et qui sont toujours attendues. Il faut s'entendre à ce sujet... admettez que j'ai *raison*, voulez-vous? Je vous garde près de moi, jolie Fauvette, votre chant m'est doux et reposant.

VOYAGEUSE A LA VILLE REINE — Votre billet m'est arrivé trop tard pour le courrier mentionné. Comme j'ai regretté, mais le prochain (15 mai) vous apportera la réponse de la grande *amie* qui a été sensible à votre affectueux souvenir. Ma pensée se partage entre "tous les hôtes" de l'avenue...

GABY — Vous êtes une énergique, Gaby. Je vous admire. La raison alléguée est mauvaise. Cette chose peut arriver une fois, mais non pas se répéter ainsi. D'ailleurs, s'il en avait été comme *on* le prétend, *on* aurait agi différemment. Vous devinez quel aurait été le geste en s'apercevant de l'erreur, n'est-ce-pas? Il n'en a été rien... et vous avez bien fait. Cette question est trop sérieuse, trop délicate pour hésiter à la régler. Vous n'avez pas demandé en vain, Gaby. Vous avez reçu une réponse prompte. Remerciez-en le bon Dieu et ne regrettez rien. Songez à ce qui aurait pu arriver plus tard... quand il aurait été *trop tard*.— Ne vous excusez pas de la longueur de votre lettre. Vous n'avez pas abusé; cela vous a fait du bien de vous confier. Ne déviez pas de la route que vous suivez, priez bien et tout s'arrangera pour le mieux, sans que votre cœur en souffre trop. Le véritable amour peut-il exister sans estime? — Au revoir, Gaby, je vous attends bientôt.

JEANNE GUY — Oh! que le monde paye cher ses prodigalités, ses folies! Qu'il va en subir longtemps les malheureuses conséquences! La situation est de plus en plus menaçante et les éprouvés de plus en plus nombreux. Nous le constatons tous les jours, et malgré notre immense désir de soulager le malheur, l'action se trouve paralysée par l'impuissance.— Je vous remercie de ce que vous avez fait. Si nos efforts sont infructueux, nous avons du moins cherché tous les moyens susceptibles de nous conduire au but. Remettons tout entre les mains de Dieu, de Lui seul viendra le secours.— Il fait aujourd'hui une journée splendide. Comme il doit y avoir du soleil chez vous, mon amie! Toute la joie du printemps doit chanter dans les pièces claires où loge le bonheur. C'est dans ce rayonnement que ma pensée vous porte mon meilleur souvenir.

MAURICE — Les bonnes nouvelles me réjouissent. J'espère que votre santé se maintiendra, petit ami, et que dans la chaude atmosphère qui vous entoure, vos forces renouvelées ne vous trahiront plus. Bon succès.

HUMBLE VIOLETTE — Non, il n'en est rien. L'un comprend l'autre, et ma phrase se rapportait exclusivement aux mots précédents, c'est-à-dire au problème de l'espace.— A votre première question: non. Une nouvelle activité se fait heureusement entrevoir — qui ne s'en réjouirait? — Aussi je vous comprends, et un intérêt tel que le vôtre n'est pas de l'indiscrétion.— Je vous remercie de vos lignes réconfortantes; elles me font espérer que ces *reflets* seront des distributeurs de joie. Ce que j'en serais heureuse! Un grand merci pour votre jolie carte et vos bons souhaits. Je vous salue affectueusement, mon amie, et vous assure de mon meilleur souvenir.

REVE DECHIRE — Il s'est peut-être trouvé blessé de votre première indifférence, car il est peut-être de ceux qui ne souffrent pas qu'on résiste à leur caprice, et alors il n'a trouvé rien de mieux que de vous infliger cette petite humiliation. Ce n'était pas à vous d'écrire la première, vous deviez attendre qu'il le fît et répondre tout simplement. Ce n'est pas, cependant, une erreur très grave, si votre lettre était dans la note voulue de réserve et de dignité. N'y pensez plus avec regret, mais faites-en plutôt votre profit. A l'avenir soyez prudente, ne recommencez plus. Vous n'avez *rien* à faire qu'à vous montrer au-dessus de... cette impolitesse, sans vous départir de votre amabilité *naturelle*.

MIMI PINSON — C'est certainement un effet d'imagination. N'importe où, un *bon* chez-soi est sûr. C'est pour cela que lorsque l'on s'en éloigne, on se croit menacé de toutes sortes de dangers.— Il me fait plaisir de savoir que Montréal vous a plu et que ce voyage vous a donné l'occasion de visiter l'Oratoire du Mont-Royal. J'espère que votre prière sera exaucée et que saint Joseph va guérir votre cher malade.— La tâche est lourde pour vous, ma petite fille, et cependant, vous devez remercier le ciel de pouvoir, dans un temps aussi difficile, faire quelque chose pour votre famille. La vie devient de plus en plus pénible et il s'écoulera probablement des années avant que la situation s'équilibre. Les femmes ont une œuvre de renouvellement à accomplir. Y songe-t-on sérieusement? Le laisser-aller moderne nous en fait douter. Allez bravement votre chemin, petite Mimi Pinson, et que l'espérance vous garde votre courage.

PETITE ROSETTE — Vous avez raison et je vous félicite de vos sages résolutions. Votre expérience est devenue une lumière conductrice. Regardez-la tous les jours, confiez-vous à son rayon, ne refusez jamais sa chaude clarté pour l'ombre *trompeuse*, et vous ne vous tromperez jamais de route. Votre *sourire* est fait de courage et de confiance, petite Rosette. C'est le sourire qui atténue les rudes coups de la vie, celui qui vous gardera la paix bienfaisante de votre âme.— Oui, en effet, ces détails m'ont intéressée, et je suis contente de vous savoir sans inquiétudes à ce sujet. Vous aurez certainement l'occasion de reprendre le temps perdu, et aussi le temps d'être heureuse, croyez-moi. — Merci pour vos jolis souhaits, et écrivez-moi plus souvent puisque c'est le moyen de ne plus être triste. A bientôt?

SOURIRE DU VAL — Pâques nous a trompés! Il a renié cette année "ses aubes lumineuses, ses crépuscules roses". Mais ce n'était pas encore l'avril et mars s'en allait bourru.— Ces jeux sont des concours poétiques annuels fondés par Clémence Isaure, disent les uns, par un groupe de jeunes poètes désireux de relever la langue d'oc, prétendent les autres. La reçue que vous me mentionnez vous donnerait le renseignement désiré. On s'y connaît toujours mieux dans son pays qu'à l'étranger. Oui, je connais et je vous félicite.— Je désire... mille choses; merci du souhait généreux. J'aime toujours votre sourire, petite amie.

ANIOUTA — Comment voulez-vous que les tristes réflexions réchauffent le cœur? Il est impossible d'amoindrir sa souffrance en ressasssant sa peine, et aucune consolation ne peut l'adoucir quand on heurte sans cesse la blessure. Je vous répète: priez, petite Aniouta, et votre *réveil* ne sera plus douloureux. Votre rêve est de ceux qui deviennent rares et dont se moquent tant de jeunes modernes! Votre maman serait fière de sa petite fille. Je vois que vous n'en excluez pas la réalité et que vous envisagez le côté prosaïque du sujet.— "Jamais assez" est un peu fort, mais "toujours trop" est loin d'être en *sa* faveur. Il faut que l'une et l'autre soient en parfait équilibre pour se *compléter*. Sans doute, il doit être la force, mais une force tendre et délicate qui comprend que tout ne se *règle* pas par une volonté absolue et qui s'accommode des ennuis du tapage, des pleurs et des rires. Le contraire annoncerait une sécheresse de cœur... peu rassurante.— Vos confidences ne m'ennuient pas; je vous *écoute* avec un sincère intérêt, ma petite fille, et je vous souhaite de vivre un jour le rêve cher à vos vingt ans.

MYSTERIEUSE — Comme vous dites bien que vous n'oubliez jamais vos amies! Je n'en doutais pas, petite amie, mais je vous avouerai qu'il m'a été très bon de le lire.— L'hiver a empiété sur le *terrain* du printemps et le soleil s'est montré fort capricieux jusqu'à ces jours-ci. Le renouveau met la nature en beauté. Les bourgeons pointent, les nids chantent, la terre s'habille de vert, l'air se réchauffe. On oublie les dernières bourrasques sous la poussée de la vie nouvelle. Ce doit être beau chez vous, Mystérieuse, et dites, aimez-vous le printemps? — Le problème du chômage est de plus en plus difficile, la situation est tendue, et on ne semble pas pouvoir y remédier de sitôt. N'est-ce-pas terrible et désolant? On a si longtemps oublié le bon Dieu pour la folie de la jouissance, qu'il est presque compréhensible qu'Il reste sourd à nos supplications.— Merci pour bons souhaits. Je pense souvent à vous... c'est vous attendre.

PAX — Le soleil a eu raison des "monceaux de neige", il n'en reste plus rien et la nature se renouvelle. Voyez la force de la persévérance: *vouloir* et *tenir*. Tout est là en toutes choses. C'est la seule puissance morale qui remonte le courage et donne assez d'énergie pour vaincre la déprimante tristesse. Cela vaut la peine d'essayer, cela ne vous tente pas? — La campagne est certainement apaisante. On y entend des voix nombreuses, douces, murmurantes et prenantes, des voix *salutaires* qu'on écoute avec recueillement. mais cette vie calme exige moins d'efforts, la paix en est pour ainsi dire naturelle et il n'en est pas de même de celle des villes, et cela en explique la différence de mérites.— Cette manière de vous expliquer est une vraie sincérité. Je la comprends ainsi, rassurez-vous, et je trouve de grands avantages à cette analyse morale. Elle forme votre jugement, aide à la *formation* de votre caractère et vous prépare à votre mission future. Elle vaut mieux que de longues théories. Gardez votre méthode, petite amie, et ajoutez-y le rayonnement de l'Espérance. Il fera toujours clair dans votre cœur libre de pessimisme et votre activité sera toujours joyeuse.— Si je vous ai livré "le secret de la meilleure des pédagogies" c'est que je vous sais apte à en saisir la haute portée morale et que j'ai confiance en votre travail. Il faut avoir conscience de ses responsabilités afin d'éviter toute négligence à leur sujet, mais jamais les alourdir au point d'en moins aimer son devoir. — Oui, je me souviens, et je ne vous le conseillerais pas. Il y a d'autres distractions plus sérieuses, plus saines, dont vous profiteriez davantage. Qu'en pensez-vous? A vous maintenant de *sonder* la question.— Votre belle carte a évoqué de chers vieux souvenirs... merci de ces minutes douces. — Au revoir, Pax, et retour d'amitiés.

GRAZIELLA — Les qualités de cœur et d'esprit valent infiniment mieux que les éphemères dons physiques. C'est ce qu'a compris votre mari. Vous n'avez donc aucune raison de vous affliger ainsi. Il faut d'abord vous convaincre que vos craintes sont injustifiées — parce qu'elles sont de pures chimères — afin de ne pas amoindrir votre valeur personnelle par un chagrin qui n'a pas sa raison d'être. Répétez-vous sans cesse que les idées noires et la gaieté sont deux adversaires, que si les premières sont vos ennemies, la dernière, par contre, est votre meilleure amie. Accueillez-la, cultivez-la. Elle sera le soleil de votre cœur, elle purifiera votre ciel et, forte de l'amour qui fait doux et chaud votre foyer, vous goûterez la plénitude de votre bonheur. Voyez-vous, il ne faut pas s'arrêter aux petits détails et les observer à *la loupe*. Nous sommes déjà trop portés à les exagérer, il faut que notre *raison* apprenne à équilibrer les choses. Qu'importent la phrase *intentionnelle* ou non, le mot significatif ou tout bonnement maladroit, même le sourire railleur. Rien de tout cela ne peut vous atteindre près du fidèle compagnon de votre route. Soyez plus vaillante, mon amie. La personnalité, l'esprit et le charme sont supérieurs aux attraits périssables. La bonté d'un cœur de femme, sa tendresse inébranlable sont des trésors autrement précieux que la fragile beauté humaine. Quel homme ne les posséderait avec une légitime fierté? Que votre sourire soit le soleil de votre maison, la joie de vos petits, pour qu'il soit l'orgueil de votre mari. Apportez toute votre attention à l'élégance de votre habillement, de votre coiffure, que votre foyer soit accueillant et confortable, chassez les vilaines pensées et ne craignez *rien*. Essayez cette cure de confiance et revenez m'en dire un mot, voulez-vous?

LEVRES CLOSES — Mais je lui aurais fait belle façon à votre lettre fleurant le bonheur et n'aurait-il été question que de cela du commencement à la fin, que je l'aurais lue avec non moins d'intérêt. D'abord, je n'aurais pas ri de ce qui est tout-à-fait naturel, et ensuite, je n'aurais pas eu la méchante pensée de fusionner l'*illusion* avec votre *bonheur*. Non, mon amie. Ce qui est vrai, sincère et solide est trop beau pour y jeter l'ombre qui attriste, et je comprends trop bien votre joyeuse chanson pour l'étouffer par le doute. Soyez heureuse. Lèvres closes, ne tournez jamais la page rose de votre calendrier, que votre amour soit le plus beau, et de m'en parler je vous trouverai au contariere très gentille. Vous voyez que je n'ai pas mal interpreté votre silence et que vous m'êtes toujours chère.

Nous, les courriéristes...

à un "Journaliste"

— Vous aussi, me dites-vous, vous faites du "Courrier"! Et sous la parfaite correction des paroles, j'ai senti une petite pointe de commisération; ce dont je n'avais nullement besoin. Mais, là, entendons nous. Il y a courrier et courrier. Celui que je "fais", pour me servir de votre expression, crée une ambiance telle, qu'il permet à des talents de se cultiver, de se développer, afin de se faire une place au soleil intellectuel.

Pour ne vous citer que celui-là; nous les courriéristes avons, dans le monde des lettres une "Marthe des Serres", en la personne de Mademoiselle Hélène Charbonneau o. a.—

Je me souviens, étant à mes débuts au Royaume des Femmes à "La Patrie", avoir été enthousiasmée à la lecture "d'Opales", premier ouvrage, prose en vers exprimée avec un art délicat et charmant.

C'était l'annonce d'un talent qui devait s'affirmer plus tard d'une façon si personnelle.

Eh! oui, ne vous en déplaise, monsieur, Marthe des Serres, était une échangiste des plus assidues, à ce courrier dirigé par une femme d'élite.

Cette directrice, non seulement très intelligente, mais encore compréhensive et bonne, savait discerner et encourager un vrai talent.

Partie de "La Patrie" pour des raisons personnelles, elle devait assumer la même tâche à la Revue Moderne.

Toutes l'ont suivie. Je pourrais dire — même— tous l'ont suivie,— car il vous intéresserait peut-être de savoir que nous comptions parmi nous, bon nombre de représentants du sexe fort! Il faut croire qu'ils ne s'en trouvaient pas mal. Au contraire, tous, nous nous en trouvions très bien — intellectuellement et moralement.

En effet, la directrice visait à une orientation morale ferme et droite. Cela sans ostentation, sans grandes phrases; mais d'un mot savait tracer la route à suivre. Nous faire confiance: était sa devise, pourrais-je dire.

Aussi, nous efforcions-nous de ne pas la décevoir, et d'être dignes de cette confiance qu'elle plaçait en nous.

Est-il nécessaire de vous dire qui est cette femme?...

J'ai nommé "Marjolaine".

Qu'elle me permette de lui exprimer ici, au nom de tous les courriéristes, notre profonde gratitude pour son œuvre moralisante; et notre sincère admiration pour sa valeur intellectuelle.

— Oui, monsieur, ne vous en déplaise, c'est ce Courrier-là que je "fais"!

12 mars 1932 "MON SECRET"

LIERRE GIVRE — Quelle aimable découverte et combien encourageante pour vous! Cela vous récompense de vos incessantes efforts et vous prouve l'intérêt que l'on porte à votre page. J'en suis enchantée, mon amie, et j'espère que les plus beaux succès couronneront votre œuvre.— J'ai adressé "Gerbes d'Automne", mieux approprié dans les circonstances. Les conditions étaient les mêmes. — Vous m'exprimez un bien aimable regret. Plusieurs correspondantes ont exprimé le même désir auquel il me ferait plaisir de me rendre si... le temps me le permettait. Je n'en aurais guère le loisir, je vous assure. Pour le moment, mon activité s'exerce d'une autre façon, la vie le veut ainsi. — Le cœur des mamans douloureuses reste blessé de l'éternelle absence, des espoirs brisés, et ce n'est qu'à prix d'énergie qu'elles poursuivent leur tâche. La vie a de ces déchirements... Votre sacrifice aura sa récompense dans le bonheur des vôtres et le cœur maternel est tellement généreux que vous ne compterez pas l'avoir payé cher.— Ma meilleure pensée d'amitié.

MLLE S. S.— Oui, nous reproduirons d'autres ouvrages de cet auteur; nous prenons note de votre demande et nous vous remercions de l'intérêt que vous témoignez à notre revue.

MLLE E. F.— Nous prenons note de votre demande. Nous nous y rendrons probablement dans quelque temps et il nous fera grand plaisir de vous être agréable. Ce roman a été fort goûté de nos lecteurs et en a fait apprécier l'auteur. Merci de l'intérêt que vous portez à la revue.

(*Suite à la page 46*)

"Ce talc, disait Maman tantôt,
Fera passer leur érythème . . .
Quelle trouvaille, tout de même!"
Je ne comprends pas ce grand mot
(Qui sent un peu trop sa science),
Mais, quant au talc, si Maman l'aime,
Soeurette et moi l'aimons d'avance.

Avez-vous déjà remarqué le velouté soyeux de la Poudre Johnson (pour les Bébés) quand vous en frottez une pincée entre le pouce et l'index? On pourrait presque dire qu'elle est onctueuse!

Voici l'explication de ce velouté exceptionnel. La Poudre Johnson (pour les Bébés) est préparée avec le meilleur talc italien, qui ne renferme que des flocons duveteux et légers. Mais une simple comparaison vous démontrera que certaines poudres (soi-disant "pour bébés") contiennent des particules acérées, aussi aiguës qu'une aiguille, parce qu'elles sont faites avec des talcs inférieurs.

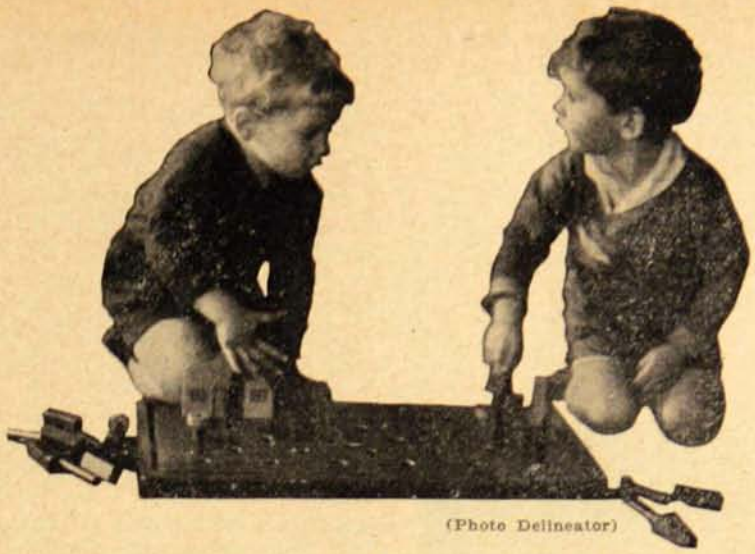
Mères, soyez prudentes! Essayez un peu de Poudre Johnson (pour les Bébés) entre le pouce et l'index... vous comprendrez alors pourquoi c'est la meilleure dont vous puissiez vous servir pour votre Bébé.

POUDRE
Johnson
(Pour les Bébés)

Poudre (pour les Bébés). Crème (pour les Bébés) en tube ou petit pot. Savon (pour les Bébés).

Produit de
Johnson & Johnson
Fabriqué au Canada

ÉCHANTILLONS GRATUITS! *Pour vous permettre de faire l'essai, sans frais, de la Poudre, du Savon et de la Crème Johnson (pour les Bébés) nous nous empresserons de vous envoyer, gratis, un généreux échantillon de chacune de ces préparations. Ecrivez à Johnson & Johnson, Limited, Montréal.* 70-MF



(Photo Delineator)

Mamans et Bébés

LA VOITURE DE BEBE

Le soleil commence à avoir de chauds rayons. Bébé va sortir. Grand évènement dans la famille! Il faut choisir une voiture et chacun de donner une marque ou une indication à la maman qui ne sait comment fixer son choix. Une fois encore le médecin va lui venir en aide.

C'est qu'il est très important, en effet, d'avoir une voiture assez grande et surtout dont les ressorts soient parfaits puisque de trop fortes secousses peuvent avoir des effets néfastes en ébranlant le cerveau de l'enfant.

La voiture de Bébé sera de préférence un landau assez profond muni d'une capote mobile, destinée à préserver l'enfant du soleil comme du froid ou de la pluie. Les roues ne seront pas trop petites afin d'escalader aisément les trottoirs. Les ressorts devront être solides quoique sans dûreté.

Le fond de la voiture sera couvert d'une petit matelas de balle d'avoine. La maman prudente le recouvrira d'un tissu caoutchouté.

Un petit oreiller de crin qu'on enfermera dans une taie de lingerie complètera l'équipement permanent de l'automobile de Bébé. Selon la saison on y adjoindra une bouillotte en caoutchouc recouverte de flanelle et remplie d'eau chaude, ou bien simplement si le temps est frais, une couverte en fourrure doublée de drap ou encore s'il fait beau, une couverture de lingerie qui a l'avantage de se laver.

Ainsi équipée la voiture sera parfaite et permettra à Bébé de longues et agréables sorties. On le tiendra couché, et bercé par le roulement de la voiture, son sommeil sera calme et bienfaisant.

Dr. B.

LA QUEUE-LEU-LEU

(Jeu de plein air)

Cinq ou six joueurs ou davantage se tiennent l'un derrière l'autre par leurs habits: ce sont les moutons. A leur tête marche le berger. Le loup arrive et tâche de toucher le dernier mouton. Le berger s'efforce de lui barrer le passage en étendant les bras, tandis que, de leur côté, les moutons qui forment la queue se remuent à qui mieux mieux, en se portant de gauche et de droite pour échapper à sa poursuite. Si, malgré cela, celui-ci parvient à atteindre son but, le mouton touché devient loup et le loup remplace le berger, qui alors descend à la deuxième place. Ainsi, chacun est à son tour loup, berger et mouton.

Remarques — 1o Il est défendu aux joueurs de se pousser ou de se frapper. 2o Le berger seul a droit d'arrêter le loup en étendant les bras. 3o Si la chaîne vient à se rompre, le dernier mouton devient loup comme s'il avait été pris.

MON BOUTON!
OU EST MON BOUTON?

Mary Brown avait un précieux bouton de diamant. Un jour, elle ne put le trouver. La fillette avait un petit frère que l'on appelait "Bouton" dans l'intimité. Elle le soupçonna aussitôt de l'avoir pris. Alors, elle lui demanda: "Bouton! où est mon bouton?" "Je ne sais pas, soeurette", fut la seule réponse qu'elle obtint.

La mère de Mary, qui était dans la pièce voisine, l'appela. "Peut-être ce bouton est-il dans ton coffret, chérie". "Non, il n'y est pas, maman, car, je l'ai cherché là tout d'abord", dit la petite fille.

Mary avait un perroquet qu'elle aimait beaucoup. Polly, qui raffolait des objets brillants, avait ramassé le bijou et l'avait laissé échapper dans le jardin.

Mary, convaincue que son petit frère était le coupable, lui dit un soir au souper: "Bouton, dis-moi, as-tu mon joli bouton?" "Je t'ai déjà dit que je ne l'ai pas" répondit l'enfant. Polly, juste à ce moment, entrait dans la pièce. De sa voix aigue, le perroquet cria: "Polly a jeté le joli bouton dans le jardin, ha! ha!"

Mary courut aussitôt au jardin et trouva le bijou sous la fenêtre. Quand elle rentra, sa mère lui dit: "Garde-toi bien à l'avenir, ma petite fille, d'accuser les autres d'une faute dont ils sont innocents". "Non, maman, je ne le ferai plus", promit Mary. Et elle tint sa parole.

Betty SHEARMAN (12 ans)
(Traduction) Saint-Eustache

LE SOMMEIL

Il faut laisser les enfants dormir le plus longtemps possible. De l'enquête faite par une commission suédoise dans les écoles, il appert que les écoliers qui ne prennent pas la somme nécessaire de sommeil ont deux cinquièmes de plus de maladies que les autres.

Voici la moyenne de sommeil pour les enfants qui vont à l'école, c'est-à-dire dont le petit cerveau travaille:

Pour les enfants de quatre ans, il faut douze heures.

Pour ceux de sept ans, onze heures.

Pour ceux de neuf ans, dix heures.

Pour ceux de douze à quatorze ans, dix heures.

Pour ceux de quatorze à vingt ans, huit à neuf heures.

Jeunes mamans, laissez donc dormir ces chers petits êtres, dont la conscience est encore un doux oreiller.

Les mamans trouveront à la page 25, l'intéressant coupon du **Conseil Canadien de la Sauvegarde de l'Enfance et de la famille.**

"Ne SAURIEZ-vous pas que je suis Allaité?"

La photographie de ce cher petit bébé de Toronto a été prise à l'âge de six mois. Sa mère continua à le nourrir jusqu'à l'âge de dix mois et elle déclare ne s'être jamais mieux portée de sa vie.

Elle ne jure que par l'Ovaltine qu'elle a bue pendant la période pré-natale et celle de l'alaitement afin d'être sûre que son bébé débuterait le mieux possible dans la vie, et qu'elle savoure maintenant comme un breuvage régulier.

Faites profiter votre bébé du bénéfice inestimable de l'alaitement maternel. Vous en suivrez les progrès marqués — ceux que reconnaissent les plus célèbres autorités médicales qui déclarent qu'aucune nourriture ne peut égaler pour l'enfant le lait maternel, parce qu'il est un aliment parfait, exempt de tout germe, une sauvegarde contre les maladies causées par une mauvaise nutrition, le rachitisme par exemple.

Buvez régulièrement de l'Ovaltine. Les médecins, les garde-malades et les mères de par tout le monde disent que c'est le meilleur moyen d'assurer un lait maternel abondant, parfait et riche. Ovaltine est un composé des éléments naturels les plus nutritifs tels que: oeufs frais, malt d'orge et lait crémeux. Elle ne contient pas de sucre de canne qui pourrait être nuisible aux dents ou à la digestion. On peut sucrer l'Ovaltine au goût et elle est très facile à préparer.

AVIS: Les breuvages ordinaires de malt ou de cacao ne devraient pas être achetés comme substituts de l'Ovaltine. *Ils ne le sont pas!* Les éléments supérieurs qui composent l'Ovaltine, de même que son procédé de fabrication scientifique et *exclusif*, la placent au-dessus de toute possibilité d'imitation. La santé de votre bébé et la vôtre sont trop précieuses pour les exposer. *Consultez votre médecin sur l'Ovaltine.*

En vente dans tous les bons magasins en boîtes de fer-blanc hermétiquement fermées, 50c 75c $1.25 et $4.50 (grandeur économique de famille).

OVALTINE
ALIMENT — TONIQUE — LIQUIDE
Permet aux mères d'allaiter leurs bébés.

Si vous ne pouvez vous procurer Ovaltine dans votre localité, adressez-nous le coupon ci-dessous pour une boîte échantillon.

A. WANDER LIMITED
Peterborough, Ontario.

Ci-inclus 10c pour les frais d'empaquetage et de poste. Veuillez m'envoyez votre paquet d'essai Ovaltine.

Nom .....

Adresse .....

L.M.-4

"Je ne saurais prescire un meilleur remède"

...dit, de cette pure préparation végétale, un célèbre spécialiste pour les enfants

Une mère consultait dernièrement un éminent spécialiste pour les enfants à propos de petites crises dont souffrait son bébé avec une régularité inquiétante.

La mère: "Je suis très soigneuse pour l'alimentation de mon bébé. Je lui donne son lait, les fruits, les légumes et les céréales tel que vous me l'avez recommandé. Tout va bien pendant quelque temps, puis, tout à coup, il commence à s'agiter, il refuse toute nourriture — je sais alors qu'il se prépare une autre crise. Pourquoi cela?"

Le docteur: "C'est simplement le moyen que prend la nature pour demander un peu d'aide. Il faut peu de chose pour occasionner des crises chez un bébé. Un peu trop d'un aliment, pas tout à fait assez d'un autre—pour fonctionner facilement, les petits organes exigent un soin méticuleux.

"Malgré une alimentation des mieux suivies, les intestins ont besoin de temps à autre d'être aidés pour l'élimination régulière des toxiques accumulés dans les déchets alimentaires.

"Pour les bébés et les enfants, je trouve que l'action prompte et douce du Castoria est absolument l'aide réclamée".

La mère: "Est-il tout à fait inoffensif?"

Le docteur: "Le Castoria" est *absolument* sûr. C'est une pure préparation végétale spécialement rédigée pour les soins délicats qu'exige la nature de l'enfant. Il ne contient ni drogues nocives ni narcotiques. Il agit doucement et délicatement, cependant il est toujours efficace. Je ne saurais prescrire un meilleur remède.

"A moins d'être négligées, ces petites crises ne sont pas dangereuses. Un moyen sûr et efficace d'enrayer dès le début un rhume, une fièvre ou un dérangement d'estomac, c'est de donner à votre bébé une dose détersive de Castoria. Je trouve préférable de donner le Castoria le soir, sans souper, avec seulement de l'eau jusqu'au lendemain matin".

Le *véritable* Castoria porte toujours le nom de Chas. H. Fletcher sur chaque paquet. Le Castoria se vend maintenant en deux grandeurs. La nouvelle bouteille de famille contient 2½ fois la quantité de la grandeur régulière.

Nous avons une brochure très utile aux mères: "L'âge critique pour les enfants", que nous serons heureux de leur adresser gratuitement. Adressez: Dept. 104, The Centaur Co. Ltd., Windsor, Ontario.

Chas. H. Fletcher.

CASTORIA

Le Courrier du Mois

(*Suite de la page 44*)

ENIGME — Que serait la vie sans optimisme, petite amie que je retrouve avec si grande joie au courrier, et que deviendrait le monde dans les circonstances actuelles? Il faut avoir foi en des jours meilleurs et confiance en la divine Providence, afin d'avoir le courage de supporter les *maux* du temps. La situation est inquiétante, mais il y a si longtemps que l'on s'amuse étourdiment, pour ne pas dire plus, que ce n'est ni plus ni moins que la rançon de notre folie. Prions bien, Enigme. Bien qu'il ne veule pas l'admettre, le salut du monde est là.— Il me fait plaisir de savoir que votre pensée cherche la mienne au courrier et, qu'en me lisant, vous trouvez des phrases qui semblent écrites pour vous. Nous nous comprenons bien, petite amie; le silence ne brise pas le lien de notre vieille amitié et vous avez toujours votre place chez nous. J'aurai une pensée particulière, et je vous remercie des souhaits affectueux. Au revoir, fidèle Enigme.

MICAELA ET BERTHE — Oh! le coin délicieux où il ferait bon se reposer en suivant du regard la petite voile qui file doucement au gré de la brise! J'admire votre travail, Micaëla, et je suis sensible aux bons souhaits de votre fidèle amitié, petites amies.

ESPERANCE — Quelle douce joie vous m'avez donnée et que les instants de cette causerie ont été courts! J'en garde le meilleur souvenir; celui de votre bonheur, si profond que chaque mot en est l'expression. Merci, ma petite amie, de cette délicate attention.— Vous réclamez trop gentiment ce pseudo, qui est vôtre depuis si longtemps, pour que notre deuxième Espérance ne se rende pas aimablement à votre demande. Et il n'y a plus d'ombre dans votre ciel, n'est-ce-pas? A bientôt, Espérance. Je vous souhaite toute une floraison de joies nouvelles.

MARG. P. M. — Le choix de votre pseudo vous embarasse? Aimeriez-vous: "Libellule"? Ce nom est frais comme le printemps et radieux comme l'été. S'il vous convient, vous signerez ainsi votre prochaine lettre; entendu? Et puisque vous avez le ferme propos "de ne plus recommencer" vous ne tarderez pas à revenir. Je ne vous ai pas jugée mal. Je me demandais ce que vous deveniez sans penser ni à l'oubli ni à l'indifférence de votre part. Le printemps vous ramène, vous m'en voyez charmée et j'ai l'espérance de ne plus vous *perdre*.— Vous devez occuper utilement votre temps, petite amie. Il y a mille moyens de le faire en faisant la part de la charité, des distractions, de l'étude, de la lecture, et en aidant votre maman. La tâche des mères est toujours lourde et fatigante; soulagez-là, partager son labeur, soyez prévenante, joyeusement active, et vous verrez combien les journées seront courtes et qu'ainsi remplies, il n'y a jamais de place pour l'ennui. Ayez de l'ordre, de la méthode dans toutes vos actions — cela s'acquiert vite avec de la bonne volonté — et vous serez surprise du résultat. Vous aurez du bonheur doux qui fera votre vie bonne.— Il est difficile de vous indiquer un ouvrage, votre demande est si vague. Si vous désirez vous renseigner sur l'histoire du Canada, lisez les livres de l'Abbé Groulx. Si vous désirez acquérir des connaissances générales sur notre pays, ses sites historiques, ses richesses, vous pouvez vous procurer de très intéressantes brochures publiées par les gouvernements fédéral et provincial, soit à Ottawa, soit à Québec. J'espère que le renseignement vous sera de quelque utilité.— Les cloches pascales m'ont apporté votre tendre message. Je vous remercie et n'oubliez pas que vos jolis billets me font toujours plaisir.

AMITIE AMOUREUSE — Le poète avait de grosses lunettes noires ce jour-là. Il ne voyait plus le soleil et pour ce, sa plume pleurait. Sur le fond de vérité que renferment ces lignes, il aurait fallu laisser glisser un rayon d'espérance pour que la lecture en soit moins pénible; sans doute, les exigences humaines n'étant jamais satisfaites, il arrive souvent que le livre de la vie ne contienne pas le chapitre qui *résume* tous les autres. Nous en sommes souvent les causes — si nous nous examinons bien, nous ne pouvons que l'admettre — mais pour qui comprend bien la vie, sait la vivre et l'apprécier, le livre est complet. Le bonheur en lui-même est insaisissable, mais les petits bonheurs sont toujours à notre portée. Le poète a oublié de le dire. Votre citation m'a entraînée hors de *mon* sujet puisque je dois répondre à votre lettre et non écrire mes réflexions.— Que dit le printemps chez vous, petite amie? Il me semble bien maussade cette année et bien avaricieux de beaux jours. Et le temps fuit, comme anxieux de retrouver l'aquilon. Heureusement que nous ne subissons pas son influence, il ferait trop sombre dans notre cœur. Je sais que vous profitez des jours clairs, que vous les aimez; J'espère qu'en retour, ils vous départiront leurs meilleures joies.

ESPERANCE II — Je vous explique tout de suite que j'ajoute ce chiffre à votre pseudo parce que la première correspondante qui le porte depuis de longues années, vous demande bien gentiment de le lui laisser; et je vous connais assez pour avoir pu l'assurer de votre gracieux consentement. J'ai bien fait? — Vite maintenant, passons à l'heureuse nouvelle que m'annonce votre lettre. J'ai si souvent pensé à vous avec inquiétude, que je ne saurais vous dire avec quelle émotion je vous ai lue. Votre courage a été en quelque sorte héroique et votre gaieté, votre sauvegarde. Vous avez expérimenté leur valeur parce que votre volonté n'a pas fléchi et qu'elle s'est appuyée sur la confiance en l'unique Puissance suprême. Je vous félicite à mon tour, petite amie, et je vous répète combien je suis heureuse de votre bonheur. Que toutes les douceurs de l'espérance soient vôtres.

MOUSSIA — Les jours les plus sombres ont parfois des lendemains ensoleillés. Vous en avez fait l'expérience, petite amie, et vous comprenez que vous aviez tort de douter, de juger la vie méchante. Vous avez sagement pesé les choses et vous en appréciez davantage le bon côté. C'est un grand pas vers le véritable bonheur qui ne consiste, après tout, qu'à être satisfait de son sort. Les grands rêves faits d'ambition, d'orgueil et d'exigences conduisent presque infailliblement au naufrage. Voyez ce qu'ils ont fait du monde emporté par la soif effrenée des plaisirs et du luxe. Aussi, vous avez raison, petite amie, il y a de la joie dans notre âme au soir d'une journée bien remplie.— Votre lettre m'a vivement intéressée. Je ne saurais vous dire combien tous les détails qu'elle contient m'ont fait plaisir. Vous n'avez pas abusé, rassurez-vous, et continuez ainsi.— Puisqu'il en est *ainsi*, nous nous croisons peut-être parfois, qui sait? Je garde votre pensée et je vous souris comme à une chère petite amie que j'ai bien hâte de relire.

MME L. V. G.— L'aimable passe-temps vous a valu une surprise? Je vous souhaite encore d'autres succès.

ANDALOUSE — Je n'ai pas oublié. Vous êtes restée la petite amie que vous étiez autrefois et vous avez toujours les mêmes droits. Je sais que les circonstances et les événements, en nous imposant des obligations nouvelles, changent relativement notre vie et qu'il s'en suit des silences qui pourraient faire croire à l'oubli, si l'on pouvait douter de ses amies. Entrez bravement Andalouse, votre place est toujours là.— Je suis heureuse d'apprendre que le bonheur vous fait large part. Je devine tout de suite que vous savez retenir votre hôte., que vous êtes de celles qui "font les maisons" et que vous êtes une courageuse. Vous faites une œuvre naturelle, c'est vrai, et cependant, je pourrais ajouter que c'est admirable, tant la mission féminine s'est compliqué d'ambitions exagérées depuis quelques années. Que votre bonheur de maman est infiniment plus grand que celui des vies tourmentées par les luttes politiques! Donnez pour moi un chaud baiser à votre mignonne, et je transmets votre bonjour à notre amie *Micheline* que vous n'oubliez pas.— Au revoir, Andalouse. Je compte vous retrouver plus souvent au courrier où mon hospitalité accueillante est surtout très sincère.

R. RANTE — Si nous ne nous refugions pas dans l'espérance afin de se recueillir et se retremper dans la sérénité, que serait notre vie? Je crois qu'en cultivant le courage ou acquiert la paix. Dès lors, il fait bon vivre. On découvre toujours quelque part, le coin bleu, le rayon éblouissant qui réconfortent et nous permettent de cheminer vaillamment.— Il faut travailler à apaiser ces mouvements de révolte; sinon, ils deviennent nos maîtres et nous ne sommes plus que de pauvres esclaves. Mais pour qui comprend que l'accomplissement du devoir est le point le plus important de l'existence, il n'est point de succès impossible.— Je me souviens agréablement de ces minutes rapides pendant lesquelles j'ai pour ainsi dire *palpé* les pensées d'une âme. Je crois sincèrement que des efforts aussi sincères sont ceux qui conduisent au but.— Vous seriez bien aimable de me donner votre adresse, et en attendant le plaisir d'une autre bonne causerie, laissez-moi vous dire que le pauvre petit mérite de chaque jour est souvent de l'héroïsme cachée et peut-être le meilleur qu'il soit. Je ne vous oublie pas.

ADRIANE SAINT-SIMON — Je vous remercie pour la promptitude avec laquelle vous avez répondu à ma demande. J'espère que de mon côté, je ne vous ferai pas trop attendre et que de part et d'autre, les nouvelles seront bonnes. Cet auteur a été fort goûté; nous n'attendons que le *genre* pour reproduire une autre de ses œuvres.— C'est presque toujours au moment inattendu que la chance est pour nous; le plaisir n'en est que plus grand.— Ce serait sûrement un acte charitable que de faire parvenir à destination; mais y pense-t-on par ces temps d'égoïsme? Qu'importe; cela ne nous a été cause d'aucun malentendu et tout a bien fini. Au revoir, petite amie; je désire pour vous les plus douces printanières.

SPES — Au point de vue où vous vous placez, je crois que le courage me manquerait quelques fois, car tout se confondrait dans l'inconnu, et l'inconnu est toujours un peu froid. Mais je ne vois que le geste de confiance et je n'entends que l'appel éperdu ou timide des âmes aux prises avec la douleur ou l'isolement, et la question n'a plus le même aspect, je vous assure. Ce n'est pas la différence qui "est énorme", c'est la manière d'envisager la chose qui est différente, et la mienne est très douce. — Votre question m'a fait sourire. Pourquoi? Parce que la jeunesse en fleurs est le printemps de la vie, et que le printemps est jeune pour l'automne. Restez ainsi, Spes, vous portez bien votre nom.— Vos "millions d'idées" sont compréhensibles, tous les vingt ans en rêvent. Elles ne marquent pas trop de prévoyance quand elles sont sagement gouvernées.— C'est long attendre un mois, dites-vous; c'est vrai, et cependant comme le temps fuit! Avril achève.. demain nous donnera les chants de mai..— J'ai aimé votre dernière ligne, mon amie; je vous le rends bien et je vous lis toujours avec un sincère plaisir.

G. Y. B.— Oh! le bon travail! N'avais-je pas raison de demander mieux? Cela est venu, je parierais, sans effort. J'accepte. C'est le premier coup de cognée, et déjà quel changement! Alors... je ne m'étais pas trompée. Gardez la ligne droite, et je vous garantis le succès.

GEMME — Vos souhaits sont des porte-bonheur, je me souviens. Merci. Amitiés.

YVIE — Si vous aimez l'espérance, si elle rayonne dans votre cœur, dans vos pensées, sa clarté fera le ciel toujours pur, le jour toujours clair et le soleil.. "sans pluie". Aimez-la, Yvie; elle atténuera la souffrance et vous découvrira un horizon nouveau. A quoi bon s'attacher aux tristesses du passé? Ce qu'il a brisé est fini. Mais il n'en est pas de même de notre cœur. Sur les ruines des rêves refleurissent les roses et, après les plus douloureux sanglots, renait la douceur des chansons. C'est le miracle de l'amour, mais d'un amour autrement vrai et profond que celui des romans qui ne repose que sur la beauté et la fortune.— Ces malheureuses questions sont de féroces tyrans; je me demande comment il se fait que l'on puisse les soulever dans un moment aussi grave, alors que celle du bonheur devrait être la seule importante. Où serait le mérite de la lutte et celui de l'effort, à quoi servirait la volonté si nous ne portions en nous les nombreuses complications et tous les contrastes dont est faite la pauvre nature humaine? Réagissez, ma petite amie, ne restez pas ainsi écrasée parce que la rafale a effeuillé la première floraison de vos espoirs. La vie aura des jours meilleurs, des heures plus clémentes et des joies nouvelles; seulement, il faut laisser passer les nuages pour voir de nouveau resplendir le soleil. Il y a des larmes qui ne coulent jamais, des blessures qui ne se ferment jamais et qui ne se laissent jamais deviner. C'est qu'à la lumière de l'espérance, ces âmes ont compris que la terre n'est pas la patrie et qu'il est inutile d'y chercher l'Infini.— Vos "boutades" sont intéressantes; c'est la vie ardente d'une jeunesse d'espoirs qui ne voudrait jamais voir descendre le soleil à l'horizon. Gardez l'espérance dans votre cœur, Yvie son étoile brille en pleine tempête comme un phrae sauveur.

(*Suite à la page 59*)

Deux Pourquoi

DANS la chaude atmosphère du salon noir et or, Pauline Manseau se dépensait aimablement auprès des amies qu'elle recevait pour le thé.

Une à une ou en bande, les jeunes filles étaient arrivées à l'heure indécise d'un couchant empourpré de janvier. La maison s'était emplie de rires sonores, de propos légers, de froufrous soyeux qui avaient étrangement transformé,en une ambiance de salle de thé à la mode, celle d'habitude un peu austère, du foyer de la jeune pianiste vivant seule avec son père, vieux professeur de chimie, souvent pérdu dans les profondeurs du mystère des éprouvettes.

On avait causé de tout: des modes, des jeunes gens, du théâtre, des derniers livres parus ou des récentes conférences entendues. Avec un tact exquis, Pauline savait jeter à point, le mot vivant, semer la pensée profonde, et rétablir ainsi le sérieux charmant dont elle aimait s'entourer.

Très gentiment, elle avait acquiescé au désir de ses amies et interprété de main de maître des oeuvres de Beethoven, de Mozart, de Debussy. Les invitées s'étaient tues, recueillies, lointaines, tristes ou gaies selon la tonalité de leur coeur. Dans le silence, des rêves se continuaient ou s'ébauchaient, auxquels la musique prêtait une âme . . . Et la dernière note expirée, comme un écho inédit, de gros soupirs troublèrent la sérénité du moment.

Gamine, Jeanne Julien, une toute jeune amenée par une amie, lança en l'air sa boîte de cigarettes et s'écria: — Mademoiselle Manseau, vous feriez pleurer le Sphinx. Allons, une cigarette pour dissiper les esprits malins!

— A moins que vous ne vouliez prolonger la douceur du farniente, taquina Pauline, en refusant.

— Quoi, vous ne fumez pas!

— Non merci.

— Mais "Pourquoi"?

— Et vous "pourquoi" fumez-vous?

— Moi? Parce que j'adore fumer surtout lorsque j'ai le cafard . . . Vous riez! C'est un fait qu'une bonne cigarette chasse les idées noires.

— Fumez-vous beaucoup?

— Quelques fois je grille dix cigarettes dans une journée, parfois moins; ça dépend comment je me sens et avec qui je suis . . . Comment, aucune de vos amies intimes ne fument!

— C'est qu'elles n'ont, sans doute, jamais le cafard .

— Je ne crois pas. Il y a une autre raison sûrement à ce qui me paraît presque une anomalie. Ne pas fumer de notre temps, dans notre milieu, c'est un peu fort! Ça fait si "chic". Dites-moi franchement pourquoi, dans votre groupe, on ne fume pas.

— Question de principes.

— Oh! mais ce n'est pas un péché.

— Evidemment. Mais, il n'y a pas que des principes de morale. De même que l'on est gai, par principe, afin de rayonner la joie autour de soi, ainsi, peut-on ne pas fumer par principe, désireuse de sauvegarder la supériorité de la femme en lui gardant sa distinction et son charme vrais.

— Vous n'avez jamais fumé?

— Si. A vingt ans, moi aussi, je croyais que cela avait du genre, et en cachette de ma mère, pour "faire comme les autres", je fumais quelques fois.

"Un jour, ainsi que maintenant, je recevais mes amies. Habituées à fumer au dehors, elles oublièrent que ma mère n'approuvait pas la chose, et allumèrent une cigarette. Maman était au salon, une d'elles lui présenta son étui de nacre. Pour ne pas mortifier quelques-unes de mes intimes, qui étaient sur les épines, simplement ma mère accepta. Je fus ébahie, et j'eus mal de voir ma si digne maman aux cheveux blancs, porter à sa bouche une cigarette. Discrètement, elle la laissa s'éteindre et la gaieté rejaillit de plus belle.

"Le soir, maman me reprit doucement. Je promis de ne plus fumer et je tins parole. Un peu plus tard, je perdis ma mère. Mon deuil m'isola des réunions mondaines; quand j'y retournai, la plupart des jeunes filles, qui étaient chez moi cet après-midi-là, ne fumaient plus. Le simple geste de ma mère avait opéré le miracle. Elles aussi avaient éprouvé une impression pénible en voyant leur vieille amie, toujours si réservée, esquisser le mouvement, pourtant gracieux, de mettre une cigarette entre ses lèvres.

"Dernièrement, je revis une de ces amies, perdue de vue depuis quatre ans. Elle est mariée et mère d'une délicieuse petite fille et d'un garçon ravissant. Elle me rappela cet incident et me livra le *pourquoi* de votre *pourquoi*, Mademoiselle Jeanne. — "Causant avec ta mère", me dit-elle, "une semaine après ce thé, je lui demandai son opinion sur la jeune fille moderne". — "Mais elle est exquise", répondit-elle, "quand elle sait rester, chrétienne avant tout, et toujours mieux, femme" — Croyez-vous vraiment que la cigarette est un mal", continuai-je" — "Je crois surtout qu'elle peut être une *cause* de bien des maux physiques et moraux" corrigea-t-elle — "Alors", demandai-je, "une petite fiancée qui sera bientôt madame et peut-être maman, voudrait savoir quel est, pour vous, le grand principe, le lévier puissant, par lequel, une jeune fille puisse demeurer chrétienne avant tout et se hausser jusqu'au toujours mieux, malgré les sollicitations multiples des temps actuels. Et ta mère de conclure: — "Inculquez à vos filles l'amour de Dieu et de la vertu, un amour sincère, conscient et vécu"—"Et à nos fils", questionnai-je, malicieuse. Dans un sourire non moins malin, ta si bonne maman répéta: "L'amour de Dieu... et des femmes vertueuses."

.....

Pauline se tut, soudain émue, devant les figures bouleversées tendues vers elle.

—"A méditer pendant le carême" jeta narquoise mais subjuguée, l'insupportable Jeanne.

Les rires fusèrent à nouveau, quoique sur un mode mineur. Par une mystérieuse et subtile loi, le geste évoqué de l'indulgente mais ferme maman disparue, se profilait dans la pénombre et, clandestinement, le prodige antérieur se renouvelait.

Dans *son* joli salon noir et or, en ne fumait plus.

Berthe DELISLE

Ottawa, Février 1932.

Graines de fleurs pour les prairies

Le sous-comité d'Horticulture ornementale du Conseil Canadien d'Horticulture poursuit une campagne intense visant à l'accroissement de la beauté du Canada. Le but général de cette campagne est d'encourager l'embellissement des foyers canadiens et de leurs abords, comme aussi de la propriété publique, partout où l'occasion s'en présente.

On a attiré dernièrement l'attention du comité sur le fait qu'il y a dans la province de Saskatchewan, dans l'étendue si éprouvée par la sécheresse l'année dernière, beaucoup de cultivateurs qui seraient heureux d'embellir les abords de leurs foyers, mais qui n'ont pas d'argent pour acheter même des graines de fleurs. Il a donc été suggéré que les horticulteurs des provinces de l'Est et autres intéressés, rendraient grandement service en contribuant des graines de fleurs pour une distribution gratuite dans la Saskatchewan. Un appel est donc lancé à tous ceux qui veulent coopérer avec nous pour venir en aide à ceux qui sont dans le besoin. Les graines de fleurs ou l'argent destiné à l'achat de ces graines devraient être envoyés immédiatement à monsieur C. B. Daniel, Commission de Secours de la Saskatchewan, Edifice Regina Trading Company, Régina, Saskatchewan, avec lequel des dispositions ont été prises pour la distribution de ces graines. L'argent contribué sera employé par la Commission de Secours, de concert avec un important comité d'horticulture à Régina, pour acheter des graines de fleurs convenables qui seront envoyées, par l'entremise de la Commission de Secours, aux cultivateurs qui veulent les recevoir.

Chemin faisant

Chemin faisant, je chante!
Chanter, c'est oublier
Ce qui nous désenchante
Au fil du sablier . . .
Chemin faisant, je chante!

Et chemin faisant, j'aime
L'âme, la fleur, le jour!
Mon coeur est un poème,
Un poème d'amour.
Chemin faisant, oui j'aime!

Chemin faisant, je prie,
— Geste de bon aloi —
Toute ma théorie
Est de vivre ma foi.
Chemin faisant, je prie!

S. S. A.

L'Union Musicale de Sherbrooke

Cette société est entrée dans sa onzième année d'existence et fidèle à la tradition qu'elle a établie, elle poursuit la vulgarisation des œuvres du répertoire. A la suite de compositions comme Faust, Mireille, Roméo et Juliette, Mignon, La Dernière Valse, Carmen, etc, toutes chantées ou représentées avec le concours des élèves des cours gratuits de solfège et de diction, "l'Union Musicale de Sherbrooke" terminera l'année scolaire 1931-1932, c'est-à-dire en fin de mai, par deux représentations de "Ciboulette", opérette de Reynaldo Hahn, au théâtre Majesté, de Sherbrooke.

Légers...

...Spongieux!

Le contrôle du Gouvernement garantit sa PURETE. Les résultats prouvent sa qualité INVARIABLEMENT supérieure. Son prix est pour vous une ECONOMIE. Le favori des ménagères depuis 40 ans.

Que ce soit une réunion d'hôtes ou le groupe ordinaire de la famille, ceux qui prennent le thé attendent toujours avec impatience l'apparition des gâteaux et des pâtisseries.

Pour être sûre de ne jamais désappointer personne, pour être toujours certaine de servir une pâtisserie légère et spongieuse qui vous fait honneur et satisfait tout le monde, employez le

SHORTENING FAIRBANK

CHEZ VOTRE EPICIER

Si celui-ci ne peut vous le procurer, écrivez-nous ou téléphonez-nous pour nous donner son nom.

ATKINSON, MARCOU LIMITEE

MONTREAL

Nouvelle

Tante Luce

I

QUAND Mlle d'Artiges descendit de carrosse dans la cour du château de Saint-Péras, elle ne sut où mettre les pieds, tant il y avait de boue, et le jardinier dut aller au bord de la rivière quérir du sable pour semer sous ses pas.

Les gens du logis habitués à patauger dans ce cloaque après chaque inondation du Gardon, ou même chaque pluie d'orage, n'avaient cure du piteux état de cette cour, dont les mules de prunelle de la voyageuse ne se pouvaient point accommoder ainsi que l'eussent fait les gros sabots de son cousin, le chevalier de Saint-Péras, en train d'agoniser au même moment en sa gentilhommière cévenole, qui tenait tout autant de la ferme que du château.

C'était une jolie maison Louis XIV écrasée d'un toit lourd, précédée d'un perron de huit marches, percée de hautes fenêtres à petits carreaux verdâtres, et dont la porte était couronnée d'un large écu, aux armes des Saint-Péras et des d'Artiges, une ancienne alliance unissant les deux familles.

Mais les degrés disjoints laissaient pousser l'herbe comme en un pré, le toit étalait sa jaune lèpre de mousse, et les petits carreaux, leurs plaies béantes.

Seules les armoiries soigneusement grattées, indiquaient combien, malgré l'abandon de tout entretien extérieur, le propriétaire du lieu tenait à son nom et au passé de sa famille.

Celle-ci ne se composait plus que de quelques cousins, et le chevalier de Saint-Péras se serait probablement éteint tout seul dans son castel en loques, si Mlle d'Artiges, connue dans toute la hoberie des Cévennes sous le nom de tante Luce, ne se fut avisée que tout pauvre et tout rat qu'il parut, le cousin de Saint-Péras ferait mieux de laisser ses guenilles et sa masure aux d'Artiges, qu'à la maritorne qui le devait probablement capturer depuis longtemps.

On avait eu tort, pensait-elle, de négliger le vieux cousin, sous prétexte qu'il était laid, s'habillait en campagnard, et ne parlait guère que patois. On en avait un peu honte, on en avait même ri, et le bonhomme, froissé sans doute de l'accueil contraint et gouailleur des d'Artiges, n'avait plus reparu depuis de longues années dans leur maison d'Alais.

— Sots, sots, sots, triples sots! murmurait tante Luce en s'adressant in petto à ses frères, jeunes hommes étourdis, élégants et viveurs, mariés à d'impétueuses Avignonaises, qui leur donnaient beaucoup d'enfants et menaient grand train, sans s'inquiéter du fond pas très creux de leur bourse.

Aussi, dès qu'elle eût appris par la villageoise qui apportait des œufs frais, que le cavalier de Saint-Péras en était arrivé à l'article de la mort, Mlle d'Artiges fit-elle sortir de la remise le vieux carosse familial, quérir les chevaux au pâturage, et sans demander avis à personne, se mit-elle en route, hâtant son cocher afin d'abattre le plus promptement possible les dix lieues qui la séparaient du moribond.

Ce fut ainsi qu'elle traversa le plus riant pays du monde, côtoyant les eaux rapides et argentées du Gardon entre de gracieuses montagnettes couvertes de châtaigniers, et dont les crêtes verdoyantes se découpaient nettement sur l'azur profond d'un ciel méridional.

Mais bien qu'elle ne fût pas insensible aux charmes d'une belle nature, Mlle d'Artiges avait en tête trop de préoccupations pour regarder ailleurs qu'au dedans d'elle, et elle eût traversé un désert aride, qu'elle ne se fût pas plus doutée de sa désolation que de la fraîcheur des sites charmants auxquels elle ne donnait pas un regard.

II

Tante Luce à cette époque, en 1760, dépassait de deux ans la quarantaine. C'était une femme de taille moyenne et bien prise, encore fort avenante, avec de beaux cheveux châtains, qu'elle dissimulait à peine sous un œil de poudre, dont elle avait le bon goût de ne pas abuser, ainsi que du rouge et des mouches, et de tous les artifices du visage alors en vogue.

Habitant la province elle ne suivait la mode que de loin, et sa peau blanche, heureusement préservée de l'abus de tous les fards, était restée très fraîche.

Elle avait de beaux yeux noirs vifs, parlants, très méridionaux, un nez mutin, une bouche agréable et bien meublée; un pied très petit, une main gracieuse sous la mitaine, au bout d'un bras potelé qu'on avait plaisir à apercevoir dans la manche entr'ouverte.

Ainsi faite à quarante ans sonnés, tante Luce jeune fille, au sortir du couvent, ne pouvait qu'être comparée à un bouton de rose, à la sœur des Grâces, à l'aurore, et elle conservait en un coffret de bois de violette plus d'un madrigal, où les épithètes les plus ampoulées et les plus flatteuses ne lui étaient pas ménagées.

Son père, le vicomte d'Artiges, ayant perdu prématurément sa femme, l'avait rappelée près de lui de son couvent d'Avignon, aussi bien pour mettre en ordre le ménage que pour lui tenir compagnie.

C'était un maniaque sédentaire, grand collectionneur d'insectes et de papillons que ses deux fils chassaient pour son compte, occupation que les galopins préféraient de beaucoup à l'étude du grec, du latin et de l'orthographe française, dont ils semblaient se soucier comme d'une guigne.

Luce d'Artiges, plus âgée qu'eux de quatre années, essaya de les gouverner comme une jeune mère, mais tout en aimant tendrement leur sœur, ils étaient trop habitués à la plus complète indépendance, pour se soumettre au mors tenu d'une aussi légère main.

Douée de beaucoup plus de raison que le reste de sa famille, Luce, malgré sa jeunesse qui la pouvait dispenser des graves préoccupations, c'est si loin l'avenir, quand on a dix-huit ans! Luce ne voyait pas sans inquiétude l'indifférence de son père et la légèreté de ses frères.— Elle n'avait pas tardé à s'apercevoir qu'un revenu de trois mille écus, même à cette époque, était fort mince pour vivre selon son rang, traiter de temps en temps la famille et les amis, faire en somme bonne figure, aussi bien chez les autres que chez soi, aussi s'appliqua-t-elle à devenir une ménagère émérite. Elle y parvint.

Son père vieillissait, ses frères devenaient des hommes, tous jouissaient pleinement du bien-être de leur intérieur, on ne peut mieux tenu. Ils trouvaient toujours leur gousset suffisamment garni, leur fille et sœur avenante, jolie, fanatique des linons et des toiles peintes, dédaigneuse des brochés de soie, que de moins huppées qu'elle arboraient orgueilleusement, et nul ne se demandait par quel prodige une telle aisance régnait dans la maison, et quelle fourmi économe et prévoyante, travaillait sans bruit au bonheur de chacun.

Un beau matin, le vicomte d'Artiges tomba le nez sur ses papillons. On se précipita vers lui: il était mort!

Ses enfants le pleurèrent décemment, et Luce, entre ses deux frères, continua son rôle de maîtresse de maison.

Son grand souci fut alors de les marier. Le hasard la servit bien, en amenant aux environs d'Alais, deux héritières d'Avignon qui convinrent à l'aîné comme au cadet des d'Artiges.

Ils s'installèrent tous deux dans les terres que leurs femmes apportaient en dot, et Luce, avec une rente de cinq cents écus de trois livres, qu'elle tenait de sa marraine, demeura dans la maison paternelle d'Alais, qui revenait de droit à l'aîné de ses frères, mais où il convint à celui-ci de la laisser vivre, tant par amitié, que pour lui confier la garde de ses murs, toitures, meubles, cour et verger.

Tout s'arrangeait au mieux des goûts de Luce qui ne s'était jamais senti aucun penchant pour le cloître ainsi qu'il était sage aux jeunes personnes peu fortunées d'alors de l'éprouver, et, qui, d'autre part, pensait ne pas avoir terminé sa tâche vis-à-vis des siens.

Les goûts dispendieux de ses frères et de ses belles-sœurs l'effrayaient, et, malgré la modicité de ses ressources, l'on eût bien pu trouver au coin d'une des profondes armoires où s'empilait la lingerie des d'Artiges, certain rustique bas de laine, contenant louis et double louis, soigneusement épargnés pour les petits héritiers du nom qui, comme les roses, voyaient le jour tous les printemps.

Ceux-là, aussi, auraient peut-être les dents longues: Luce y songeait et agissait. Et pourtant, elle était belle encore. Plus d'un célibataire endurci, se fut volontiers converti au mariage en son aimable compagnie. Mais elle repoussait les propositions les plus honnêtes, avant même qu'elles fussent complètement formulées.

Les uns étaient trop vieux, les autres trop laids, les uns lui semblaient de trop petites gens, les autres manquaient d'esprit, et, en fin de compte Luce avait depuis longtemps coiffé Sainte-Catherine, et demeurait volontairement vieille fille.

Ceux qui, dans le pays, se rappelaient du passage d'un certain régiment de dragons, prétendaient bien que l'on ne pouvait encore prononcer le nom du capitaine qui le conduisait, sans qu'une flamme montât aux joues de Mlle d'Artiges.

Son cœur avait-il été tellement pris par le jeune officier, qu'il n'en restât rien pour d'autres soupirants, ou bien conservait-elle l'espoir de son retour?

Les suppositions allaient leur train, et le fait était là: Luce d'Artiges ne se marierait pas, et les années s'accumulant, rapides, lui octroyaient la quarantaine, sans qu'elle en soupirât, du moins visiblement.

III

Grâce au sable semé par le jardinier de Saint-Péras de la portière du carosse au seuil du logis, tante Luce, put, sur la pointe de ses petits pieds délicats, franchir sans grand péril le cloaque, qui semblait défendre l'entrée de la gentilhommière.

Comme elle s'y attendait, ce fut une grosse fille rougeaude qui l'accueillit d'un air méfiant, dans le vestibule dallé, où un vaste tissage de toiles d'araignées, reliait ingénieusement le robinet du lavabo en faïence de Marseille, à la clef de la gaine de noyer, qui enfermait une horloge dont le balancier ne cadençait plus l'heure depuis longtemps.

— Ce n'est guère propre ici, dit Mlle d'Artiges en secouant ses jupes autour d'elle. Annette, Martine, Jacquette, comment t'appelle-t-on? Conduis-moi vers ton maître, tu le soignes, j'imagine, un peu mieux que sa maison...

Interdite par le ton décidé de la nouvelle venue, la grosse fille rougeaude ne sut que balbutier quelques mots patois, et, précédant Luce dans l'escalier de pierre accosté d'une rampe de fer forgé aux élégantes arabesques, elle la fit monter au premier étage, et l'introduisait dans une vaste chambre où, sous des rideaux d'antique brocatelle, en un lit fané, sommeillait lourdement le pauvre vieux chevalier de Saint-Péras.

— Il s'en va de faiblesse, dit la servante.

— C'est bon, je vais voir ça, répondit Luce.

Alors, s'approchant doucement du malade, elle enferma sa main brune, calleuse et ridée dans le velours de ses doigts souples.

Ce frais attouchement réveilla le chevalier, qui fixa avec étonnement son regard gris sur le compatissant sourire des yeux et des lèvres de Luce.

— Comme elle est changée!... murmura-t-il.

— Qui ça, mon cousin?

— Eh! mais, Fanchon!

— Je ne suis pas Fanchon, répondit-elle doucement, je suis Luce, la cousine Luce d'Artiges.

— La petite Luce? reprit le chevalier, pour qui elle était toujours demeurée une enfant, et une sorte de grimace, qui voulait être un sourire, passa sur ses traits douloureux; puis il ajouta:

— Vous venez pour me voir mourir?

— Non, je viens pour vous soigner.

— C'est tout comme, continua-t-il. Va-t-en, Fanchon, fit-il en s'adressant à sa servante, je n'ai plus besoin de toi.

Elle sortit en grommelant que ses services étaient bien bons quand une belle dame n'était pas là.

La belle dame était surtout bonne, intelligente et douce. Promptement, elle remit en ordre la chambre du malade, l'installa mieux dans son lit défait, ouvrit la fenêtre et permit à l'air parfumé du printemps d'amener jusqu'à lui ses bienfaisants effluves.

Les oiseaux chantaient dans les grands arbres et Luce souriait dans la chambre.

Un grand calme se répandit tout à coup sur la physionomie du chevalier, remplaçant sa douloureuse expression d'agonie, tandis qu'il suivait les mouvements de sa cousine.

— J'ai sommeil, dit-il, promettez-moi de ne pas me quitter tandis que je dormirai?

— Je vous le promets, mon cousin.

— Dormir!... Non, je ne veux pas dormir encore... Si j'allais ne pas me réveiller! Luce, donnez-moi un portefeuille, là-bas, dans le tiroir de droite.

Il désignait un petit bureau en noyer, élégamment mouvementé, aux tiroirs ornés de coquettes poignées de cuivre, dont il fallait deviner l'art exquis sous des épaisseurs de poussière et de vert-de-gris.

Luce trouva tout de suite le carnet demandé. Il renfermait une liasse de papiers jaunis que le chevalier feuilleta avec une adresse et une rapidité fort étranges chez un moribond. D'un mouvement sec, il déchira celui qu'il cherchait, et en tendit les morceaux à Luce.

— A la chandelle, brûlez tout, dit-il.

Elle obéit. Mais le pauvre chevalier était retombé haletant sur son oreiller. Luce eût peur et voulut appeler Fanchon.

— Non, ce n'est pas encore la mort, murmura-t-il, et puis, je ne veux plus voir cette fille-là... Mais laissez-moi vous regarder... Vous me faites du bien, Luce!

— Un peu d'eau et de vinaigre vous ranimeront mieux encore! Et doucement, elle baigna les lèvres et le front de son vieux cousin.

— Eh! mais, je suis guéri, dit-il.

— Pas encore mon cousin, mais ça va mieux.

— Luce, donnez-moi du papier blanc et une plume.

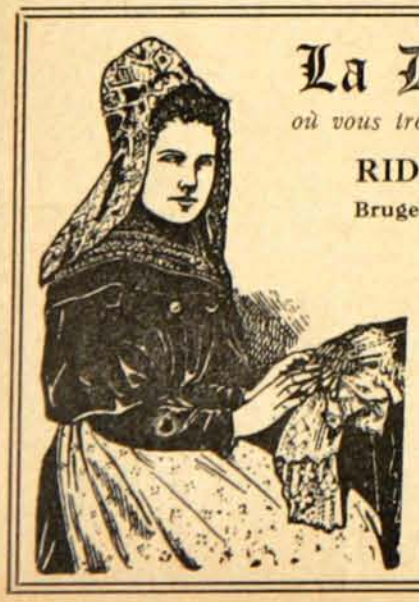
— Voici, dit-elle.

Alors retrouvant encore une nouvelle énergie, il se dressa sur son séant et écrivit, puis cacheta le pli sur lequel il traça ces mots: Mon testament.

— C'est maintenant que je vais dormir, dit-il alors avec un peu d'agitation. Luce laissez-moi vous embrasser.

Elle s'inclina sur le malade, lui tendant son front.

—Vous êtes bonne, vos mains sont douces, et il s'endormit en serrant dans les siennes, les mains potelées de Luce...



La Dentellière Belge

où vous trouverez toujours un beau choix de

RIDEAUX EN DENTELLE

Bruges - Venise - Filet - etc.

IMPORTATION DIRECTE

de dentelles pour ameublement, nappes, garnitures de chambre, etc.

Nous lavons et réparons les dentelles véritables seulement

Madame Camille MORIER

Propriétaire

1575, rue Amherst - MONTREAL

(près Demontigny)

Tante Luce

Mais le sommeil du chevalier devint bientôt si profond, sa respiration si bruyante et si haletante à la fois, que Luce comprit qu'il n'ouvrirait plus les yeux.

Elle retira ses mains de celles de l'agonisant et manda le curé. Il était temps. Les dernières prières à peine dites, le chevalier de Saint-Péras rendait à Dieu une âme consolée à la minute suprême, par le sourire et le baiser de sa cousine.

IV

"Je laisse tout mon bien, mes meubles "et immeubles, à ma cousine Luce d'Ar-"tiges, sans autre charge que de donner "cent écus à Fanchon avant de la mettre "dehors. Elle les trouvera dans ma paillas-"se.—Je fais ce don à ma servante, non "point parce qu'elle était propre, polie, "dévouée, désintéressée, ni parce qu'elle "faisait bien ma cuisine et raccommodait "mes bas: le dire, serait mentir à ma der-"nière heure, mais parce qu'elle avait les "joues fraîches comme pommes rouges".

Telle était la teneur du testament du chevalier.

Furieuse, Fanchon partit avec ses cent écus et Luce fit venir sa camériste d'Alais, pour la servir à Saint-Péras qu'elle résolut de ne plus quitter.

Ses frères et ses belles-sœurs commencèrent par maugréer contre elle. Elle avait suborné le vieux chevalier qui les déshéritait à son profit, et il était vraiment scandaleux d'user du reste de ses charmes pour séduire un moribond.

Les ingrats ne savaient qu'inventer sur ce chapitre scabreux.

Luce se doutait bien de leur mécontentement, mais elle n'en avait cure. Sagement, elle pensa que le meilleur moyen de les calmer serait de leur montrer ses nouveaux biens.

Elle les invita à venir voir son logis, et, quand ils en constatèrent la vétusté, quand ils virent la maigre étendue des dépendances: un jardin inculte, où poussaient par habitude de rares légumes, une prairie bonne tout au plus à nourrir un cheval ou une vache, et quelques châtaigniers sur un coteaux pierreux, ils la blâmèrent presque d'avoir accepté une telle succession. Elle ne pourrait même pas de tout cela, retirer l'entretien du fonds, elle y mangerait ses petites rentes, elle y mourrait misérable comme le vieux cousin, etc... Luce laissait dire.

L'année suivante, Saint-Péras avait changé d'aspect. Le jardin était sarclé, ratissé, florissant. La maison avenante et propre comme sa propriétaire; un bon ciment rafiermissait les marches du perron, les girouettes tournaient et il ne manquait plus de carreaux aux fenêtres. Une belle mule à l'écurie, deux vaches dans le pré, complétaient l'aspect prospère de Saint-Péras.

— Luce est une cachottière, dirent ses frères; il y avait un bon magot caché dans quelque coin; le cousin était vieux rat, et elle s'est installée dans son fromage de Hollande.

— J'ai toujours pensé qu'elle était un peu sournoise, ajouta une belle-sœur.

Néanmoins, après avoir jalousé, blamé, critiqué l'héritière du vieux chevalier, on finit par la ménager.

Les neveux et nièces grandissaient et toujours, chez tante Luce, ils trouvaient bon accueil, gâteries et quelque argent, que leurs parents eussent été souvent bien en peine de leur donner.

Une fois, la terreur fut grande dans la famille d'Artiges! On y apprit que Luce hébergeait un ancien capitaine de dragons qui, sur le tard, se souvenait des grâces d'une charmante petite Arlésienne entrevue naguère.

Il était monté en grade; elle avait pris de nombreuses années, mais le hasard les ayant de nouveau réunis, ils semblaient se rappeler malgré l'argent de leurs chevelures, les fleurettes d'antan.

— Luce frise la cinquantaine, mais elle est encore belle, dit la vicomtesse d'Artiges à son mari. Elle est capable d'épouser son officier de dragons! Dieu sait où iront alors les écus du chevalier.

Comme remède à cette fâcheuse situation, la vicomtesse ne trouva rien de mieux, que de dépêcher son fils aîné à sa belle-sœur. C'était son filleul et son préféré.

L'idée fut heureuse sans doute, car le lendemain de l'arrivée du jeune homme, l'ancien capitaine de dragons déposait un baiser d'adieu sur le bout des doigts de Luce et quittait avec un soupir son toit hospitalier.

Rassurés par ce départ, les d'Artiges reprirent le cours de leur existence joyeuse et mouvementée. Mais il advint qu'avec un tel train de vie, les gentilshommes menaçaient des étrivières les créanciers qui se permettaient de réclamer leur dû, ou, s'ils cédaient à leurs justes réclamations, c'était en comptant bien que tante Luce leur viendrait en aide.

Mais, plus leurs besoins devenaient pressants, plus tante Luce serrait les cordons de sa bourse, et elle n'abandonnait ses écus que contre un billet en bonne forme que les d'Artiges signaient en maugréant.

— Luce est une maniaque, disaient-ils alors; nous la croyions bonne, nous autres naïfs! et elle est égoïste. Ce testament du cousin, nous ne l'avons jamais vu, elle nous a frustrés! c'est un scandale, une abomination... Voyez Saint-Péras! Mademoiselle a un château maintenant; elle achète de la terre, elle plante de la cochenille et des mûriers. Vit-on jamais pareille impudence! Volontiers, elle nous laisserait mourir de faim.

Luce était bien assez fine pour entendre nettement ce que l'on disait tout bas, mais elle n'en persistait pas moins à faire la sourde oreille.

V

Dix années s'écoulèrent encore: les frères de Mlle d'Artiges devenaient des vieillards et ses neveux des hommes. Tous vivaient tant bien que mal, réduits à la portion congrue, tandis que Luce s'épanoissait dans une prospérité que sa famille trouvait injuste, oubliant tout ce qu'elle devait à son ordre pratique et à sa discrète prévoyance, et ne se voulant souvenir que de ses refus à des demandes réitérées d'argent, ce qui contraignait les d'Artiges à d'économiques habitudes.

Bien des fois pourtant, l'on pouvait surprendre le regard de la vieille fille, tendrement posé sur ses neveux d'abord, puis sur ses arrière-neveux, la fécondité de la famille étant héréditaire.

Les frères retrouvaient alors, dans l'expression douce et ferme de ses yeux, toute la sollicitude avec laquelle elle les avait, pour ainsi dire, couvés eux-mêmes dans leur jeunesse, et ils ne pouvaient réellement croire, qu'enfermée dansce qu'ils appelaient son fromage de Hollande, elle y eut perdu toutes ses généreuses qualités.

— Nous partirons avant Luce pour le grand voyage, disaient-ils. Voyez comme elle est toujours alerte et solide! et nous ne saurons jamais le fin mot de son caractère ni de sa situation.

En effet, quand on considérait Mlle d'Artiges, jamais l'idée de la mort ni même de la vieillesse ne venait à l'esprit.— Toujours active et de bonne humeur, c'était un sourire perpétuel que cette aimable fille sans rides, aux dents saines, et au vif regard, dont l'oreille était aussi fine que la parole prompte.

Elle devait seulement aux années un certain embonpoint qu'elle combattait gaillardement, en présidant elle-même à la fenaison, à la cueillette des châtaignes et à la culture de son potager.

Mais la mort n'oublie personne.

La lésion secrète que portait au cœur le vicomte d'Artiges et qui, un beau matin, l'avait inopinément ravi à ses papillons se trouvait être, sans doute, le plus clair de l'héritage par lui laissé à sa fille.

Un jour, en mangeant son chocolat, Mlle d'Artiges laissa tomber sa cuillère.

La camériste la ramassa et voulut la lui rendre. Mais la main de Luce ne se tendit pas au-devant de la sienne.

La tête légèrement renversée, les yeux clos, elle demeurait immobile, les lèvres entr'ouvertes par son dernier soupir.

. . . . . .

Or, si nul n'avait songé à la si rapide fin de Luce, sans tapage et sans peur, elle l'avait, elle, fort bien prévue, et quand sa famille fouilla les meubles, ce fut dans le même tiroir où gisait le testament du chevalier de Saint-Péras qu'on découvrit le sien.

La part de chacun y était équitablement faite et dépassait de beaucoup toutes les prévisions. Alors, d'abondantes larmes coulèrent d'yeux fort secs jusque-là.

Pauvre Luce! comme elle était bonne! s'être confinée à la campagne avec une telle fortune, s'être privée de toutes les

L'œuvre d'Henri Beau

(*Suite de la page 5*)

L'audace de faire son propre portrait. Et, de son œil en chape, il a cherché à se connaître lui-même, suivant le précepte ancien. J'estime qu'il a réussi dans cet essai et qu'il nous a donné, en des tonalités austères, une tête qui fait penser à la manière de Rembraudt.

Réunissez en un ensemble l'œuvre considérable de ce probe artiste et vous aurez une collection de travaux qui, mieux que des approximations verbales, vous donnera l'impression d'une personnalité, d'un talent réel et d'une maîtrise peu commune.

Edmond Buron

Voltaire et les "Arpents de Neige"

(*Suite de la page 8*)

qu'il attribue, pour les besoins de l'oeuvre d'art, à des personnages fictifs. Tout de même, pour ne pas le blanchir outre mesure, et pour compléter le dossier, rappelons cette phrase de Candide *où apparaissent les "arpents de neige":*

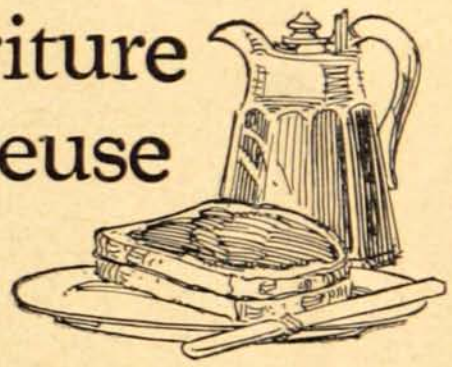
"Vous savez que ces deux nations sont en guerre pour quelques arpents de neige vers le Canada, *et qu'elles dépensent pour cette belle guerre* beaucoup plus que tout le Canada ne vaut", (*chapitre XXVIII*).

Après cela qu'on exècre Voltaire tant qu'on coudra, mais qu'on ne reprenne plus la légende du Voltaire se moquant du Canada dans les salons de Versailles.

P. D.

LA MELASSE!

Une Nourriture Délicieuse



— mais le goût de la Véritable Mélasse "BEMA" des Barbades, est seulement une de ses qualités. Plus importante est sa pureté, et parcequ'elle contient des vitamines, du fer et des sels minéraux, si nécessaires pour conserver la bonne santé de votre famille.

Pour la table et dans la cuisine, vous trouverez que la Mélasse "BEMA" est non seulement la meilleure, mais la plus économique.

Exigez cette marque!

La Véritable
MELASSE
des BARBADES

REGISTERED TRADE MARK — EXTRA FANCY MOLASSES — BEMA — GUARANTEED GENUINE — BARBADOS B.W.I.

La Mélasse "BEMA" est en vente par tous les bons épiciers. Demandez-la chez le vôtre.

L'Hôpital de North-Bay

Mettant toutes ses espérances dans une action possible de la population catholique de la ville de North-Bay, Monseigneur Scollard, évêque du diocèse du Sault-Ste-Marie, vient de voir enfin réaliser le rêve de toute sa vie de prêtre et d'évêque: donner un Hôpital catholique à sa ville résidentielle. Et lorsque le 7 octobre dernier, le nouvel hôpital a ouvert ses portes au public, cela a été une joie et un honneur pour les citoyens de cette coquette petite ville du Nord de l'Ontario.

Beaucoup de nos compatriotes ignorent ce que peut être un institut catholique dans une ville où le protestantisme est en majorité.

Situé sur le haut de la montagne, au coin des avenues Klock et McLaren, le nouvel hôpital domine la ville. D'une hauteur de 66 pieds, il mesure 159 pieds de longueur par 79 de largeur; sa structure est en acier, fini de béton et de brique brune et grise. L'extérieur aussi bien que l'intérieur est des plus modernes. L'hôpital contient actuellement 90 lits; les 40 chambres privées, aussi bien que les salles publiques, ont vue sur le lac Nippising. Le personnel actuel comprend dix religieuses et douze gardes-malades, dont trois graduées. L'hôpital St-Joseph est sous la direction des religieuses de la congrégation de St-Joseph. Riches comme pauvres sont traités avec les mêmes égards. L'hôpital est aussi pourvu d'un dispensaire des mieux organisés, où tous y trouvent bon accueil et courtoisie.

Les religieuses de St-Joseph ont déjà sous leur direction plusieurs maisons hospitalières, entre autres, l'hôpital St-Michel de Toronto, où, au cours de la dernière année, elles ont donné leurs soins à 8,610 patients, donc 60 pour cent de non catholiques. Mais si la statistique de l'hôpital St-Joseph de London, Ont. donne 3,029 patients, 72 pour cent étaient des catholiques.

Plusieurs d'entre nous savent très bien que North-Bay, n'est pas une ville industrielle; c'est dire que cette ville progresse par elle-même. La population, d'après le dernier recensement, est de 16,236 âmes, dont 6,092 catholiques romains, 2,380 sont canadiens français.

Vue de loin sur la route, aussi bien que sur les eaux du lac Nippising, North-Bay offre un spectacle des plus pittoresques, les touristes y trouvent les meilleurs hôtels avec tout le confort moderne.

Souhaitons bon succès à nos compatriotes, et prospérité a la ville de North-Bay.

Annette FAURE

L'Oiseau Bleu

LISEZ-LE, FAITES LE LIRE

L'Oiseau bleu d'avril plaira à tous les lecteurs de la revue, car les rubriques en sont plus variées que jamais.

Le *Comité pour l'avancement de la musique* cite en exemple aux jeunes *Une virtuose canadienne de treize ans*, Mlle Marguerite Lesage, qui vient de décrocher son lauréat d'orgue et de piano. Mireille raconte ses *Impressions de Semaine Sainte* dans sa *lettre à Marthe*. Michelle Le Normand dans *Petite enquête* prouve que les livres sont nos meilleurs amis; M. Edmond Buron, de Paris, raconte aux jeunes lecteurs un conte, un très joli conte de fée — il faut lire *Elaine et Perrine* pour en goûter toute la saveur; — M. Elzébert Pouliot signale à la jeunesse du Canada français que pour eux *la Grande amie*, c'est l'histoire du Canada; Cousine Fauvette rassemble ses oisillons *Au coin du feu* et invite grand'mère à raconter une histoire que tous voudront lire.

Ajoutez à cette série d'articles intéressants une chronique scientifique sur la Télévision par de Morcles, une chronique documentaire *Le Vinaigre* par Scientia, *La chaussure c'est l'homme* par G. de L., le *Questionnaire de la jeunesse* par M. l'abbé Etienne Blanchard, les Avant-Gardes de l'A. C. J. C. réservées aux avant-gardes *Rouleau* de Québec, Saint-Alphonse de Liguori de Sainte-Anne-de-Beaupré et *Montfort* de Montréal, le résultat du concours mensuels et le nom des heureux gagnants une courte biographie de F.-X. Garneau, historien national, la *Correspondance* de Fauvette et des *historiettes et Bons mots*.

Le succès croissant de l'*Oiseau bleu* le rend audacieux. Il propose par son collaborateur Phil. Athely, à l'occasion du prochain centenaire de l'incorporation de Montréal, l'émission d'un timbre-poste à l'effigie de Jacques Viger, premier président de la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*, premier maire de la métropole et fondateur de la Société Historique de Montréal. Puisse l'honorable ministre des postes acquiescer à cette légitime demande.

Pères et mères de famille, ne manquez pas d'abonner vos enfants à l'*Oiseau bleu*, la seule revue du genre au Canada destinée à la jeunesse. L'abonnement n'est que de 50 sous par année. Adressez un mandat de poste à l'*Oiseau bleu*, 1182, rue Saint-Laurent, Montréal.

TANTE LUCE

joies, avoir vécu dans la solitude! tout cela pour faire une surprise aux siens!... Certes, leur reconnaissance serait éternelle; mais n'était-ce pas un peu original, et n'aurait-il pas mieux valu jouir ensemble de tous ces biens, car enfin, si ses frères ne lui avaient pas survécu, ils n'auraient pas bénéficié de sacrifices dès lors inutiles. En somme, les récriminations se mêlaient encore à la gratitude, mais on les étouffait bien vite sous des mouchoirs convenablement trempés.

Evidemment, la paillasse du vieux cousin contenait plus que les cent écus de Fanchon.

Dans son testament, Mlle d'Artiges exprimait le désir que l'aîné de ses neveux, son filleul, déjà père de famille, habitât Saint-Péras.

Il obtempéra avec empressement au vœu de sa tante, car rien n'était attrayant comme l'ancienne masure du chevalier.

Luce y avait partout laissé son empreinte et son charme lui survivait, aussi bien dans le coquet arrangement des chambres que dans la bonne tenue des prés et des jardins.

Depuis la mort du chevalier, la grande horloge avait toujours régulièrement scandé les minutes dans sa gaine de noyer, et la fontaine de faïence de Marseille, toujours remplie d'eau fraîche, invitait à la propreté.

Sur les verriers et les vaisseliers, les cristaux et les porcelaines étalaient leurs blancheurs et leurs transparences, et la batterie de cuisine reluisait aux offices.

Des bergères aux moelleux coussins brodés par les doigts agiles de tante Luce, tendaient les bras au repos et à la rêverie et, sur le carreau brillant, de petits tabourets rembourés offraient leur confortable appui aux pieds les plus délicats.

Il n'y avait pas, dans toute la maison, un trumeau sculpté, un cuivre, une glace, qui ne fut en valeur et dans cette souriante demeure pleine de goût, la mort de Luce même n'avait point laissé de tristesse, tant elle s'était paisiblement éteinte.

Au dehors, les vaches ruminaient, les poules picoraient, les oiseaux chantaient, les roses s'épanouissaient, et les petits pois poussaient à profusion, de même que les asperges et les artichauts.

C'était l'abondance paisible et copieuse des maisons bien réglées où tout vient à point sans effort.

L'âme de tante Luce planait si réellement sur toutes ces choses, que les neveux qui habitèrent son domaine héritèrent de ses qualités en même temps que de ses biens.

Son heureuse influence, en dépit des révolutions et des jours d'épreuves, permit aux maîtres de Saint-Péras d'y jouir toujours d'une douce quiétude et le souvenir de la fondatrice de la fortune de la famille y est toujours vénéré.

Dans le grand salon du château, sur l'un des panneaux de boiserie grise, dans un vieux cadre doré aux élégants contours, sourit un jeune femme au regard à la fois doux et pétillant, et douée d'une de ces physionomies fines et aimablement malicieuses, que les pastellistes du siècle dernier savaient si bien reproduire.

Une petite couronnes de roses orne le côté de sa tête légèrement poudrée, un collier de fleurs enserre son cou mince, et sa robe à ramages découvre discrètement une poitrine délicate.

C'est tante Luce, dans la grâce de sa jeunesse, qui sourit à ses arrière-neveux, comme elle avait dû sourire naguère au beau capitaine de dragons.

FIN

Belles pelouses et comment les faire

(Notes des fermes expérimentales)

De toutes les choses qui aident à rendre les abords d'une maison agréables, la pelouse est sans contredit l'une des plus importantes. Rien peut-être n'exerce autant d'influence sur l'apparence de la propriété que l'état de la pelouse. Si celle-ci est négligée, on perd presque tout l'effet des fleurs et des arbrisseaux.

Pour avoir une belle pelouse, il faut bien s'y prendre au début. On n'y arrivera pas en préparant le sol hâtivement et en y répandant un peu de graine d'herbe. Une pelouse est une création permanente, et dédommage amplement le propriétaire de tous les efforts qu'il donne à sa préparation.

On n'a pas le choix du site, pas plus que du sol, et malheureusement ce dernier est souvent très pauvre, car il se compose du sous-sol enlevé au cours de l'excavation de la cave. Dans tous les travaux de nivellement, il faut faire des efforts supplémentaires pour tenir la surface et le sous-sol séparés. Après que l'on a complété le premier nivellement, on peut donner à la pelouse une couche de trois ou quatre pouces du bon sol.

Il faut niveler le sol d'une façon parfaitement uniforme, s'assurer d'abord que le drainage est bon à partir de la fondation de la maison et qu'il ne reste pas de poches où l'eau pourrait se ramasser pendant l'hiveè. On tasse le sol parfaitement, on le roule avec un rouleau ordinaire à pelouse, on le ratisse légère afin de le préparer à recevoir la semence, on l'ensemence, puis on le ratisse légèrement à nouveau et on le roule.

En ce qui concerne la semence, un mélange qui s'est montré très satisfaisant à la Station expérimentale de Frédéricton N.-B., est celui qui se compose de 70 livres de pâturin bleu Kentucky et 2 livres de trèfle blanc de Hollande par acre. Pour les petites pelouses, ceci équivaut à environ une once pour chaque 3½ verges carrées. Les semailles doivent être faites aussitôt que possible, au printemps, et par une journée calme.

On devrait commencer à tendre lorsque l'herbe a environ deux pouces de hauteur, et continuer toute la saison afin d'obtenir un type de gazon compact et épais.

En ce qui concerne les engrais chimiques, toutes les pelouses ou à peu près viennent bien après une légère application d'un engrais chimique commercial, de la formule 4-8-6, appliqué à raison d'une once par verge carrée. Ceci est spécialement important pour le renouvellement des vieilles pelouses épuisées. Dans ces cas, deux ou trois applications par année d'un compost bien décomposé seront aussi très utiles.

L. C. Young

Le Courrier du Mois

(Suite de la page 46)

LUCETTE — Le monde comprendra... malgré lui, et *la terre revivra*! Oh! qu'on l'avait lâchement abandonnée, qu'on l'a longtemps méprisée! Et dire que l'homme n'avait qu'à se pencher sur elle pour en recevoir toutes les richesses. Mais cette vie modeste et paisible n'était plus à la mode. On l'a dédaignée pour la folie du luxe et des jouissances... et la revanche est venue! Le bon Dieu aura sans doute pitié de l'erreur de son peuple, espérons-le en priant bien.— Ce livre devrait faire partie des bibliothèques des jeunes canadiennes. "L'Art d'être heureuse" est d'une si haute portée morale, il est un enseignement si élevé, que de chaque page il se dégage un parfum de bonté et de charité qui s'imprègne à jamais dans les âmes.— Non, petite amie, je n'aurai pas ce plaisir — Je n'en aurais pas le loisir d'ailleurs — mais je vous souhaite la plus agréable journée possible... Que ma pensée vous dise mille douces choses et continue la causerie que l'espace ne me permet pas d'allonger.

TOUJOURS INQUIETE — Il y a des moments pénibles où la mort nous semblerait un bienfait. Cependant, avec quel effroi la verrions-nous à nos côtés, prête à frapper! Et ce serait un mouvement bien humain que la douleur même ne saurait réprimer. La distraction aura meilleur effet qu'une longue méditation: une lecture réconfortante, un travail intéressant, une bonne marche éloignent les idées noires et premettent de se ressaisir. Le courage se renouvelle et on se remet, à l'œuvre bravement. Ce n'est pas toujours facile, je l'admets, mais avec de la volonté on gagne sans cesse du terrain et on finit par découvrir un *coin* à l'abri des bourrasques. Il faut organiser ses journées pour que chaque heure soit utilement employée. Je vois que la chose vous serait facile, petite amie. Pensez-y et essayez.— Non, je ne l'ai plus, et je ne vous comprends que mieux. C'est un vide qui ne se comble jamais, que l'on subit à tour de rôle, à mesure que les foyers se succèdent. Nos mères ont connu cette souffrance et l'ont généreusement acceptée. Serions-nous moins courageuses qu'elles? Non, ma petite fille. La vie n'est pas plus méchante pour nous que pour elles, ni nous n'avons droit plus qu'elles au bonheur. C'est leur simplicité admirable qui nous manque et leur belle vaillance. A l'œuvre mon amie et bon courage. Mon amitié vous voudrait heureuse et jamais plus inquiète.

MARJOLAINE

LA PETITE POSTE

ATTENTION...

Les annonces de la Petite Poste sont publiées à raison de: —

(75c) PAR INSERTION

SOIXANTE-QUINZE SOUS

Cette somme donne droit à dix-huit (18) mots abrégés. La Direction n'accepte aucune formule FANTAISISTE et se réserve le droit de retrancher ce qui ne serait pas conforme au règlement.

Chaque annonceur devra fournir, pour le renseignement de la Direction, outre le pseudonymes, es nom et adresse véritables — ceci est OBLIGATOIRE. Chaque envoi devra être accompagné du montant requis — bon postal ou timbres.

Les annonces doivent nous être adressées avant le douze du mois qui précède la publication de la revue.

Ceux qui désireront se faire adresser leur courrier à La Revue Moderne, n'auront qu'à ajouter quelques timbres en plus, pour que nous leur en fassions l'expédition. Le courrier non réclamé, après une période de soixante (60) jours sera détruit.

On devra adresser: —

La Petite Poste,
La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est,
Montréal.

Désirent des correspondants, les jeunes filles dont les noms suivent: —

Mesdemoiselles:

Maria-Rosa — Age moyen. (Corr. de 35 à 45 ans; célib. ou veuf, inst. de bonne société, ser. rep. ass.) 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Riorita — (Corr. de 35 à 45 ans, inst. cult. position stable). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Denyse Mercier — Grande, blonde, 19 ans. (Corr. rep. ass.) C. P. 546, Trois-Rivières, P. Q.

Simonne — (Corr. de 25 à 35 ans, inst. bonne éducation). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Gaby — (Corr. inst. bonne éducation, de 35 à 45 ans). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Céline Rinfret — 22 ans; inst. dist. musicienne. (Corr. inst. bon. éducation et position, de 21 à 28 ans; but: distraction). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

C. Bouchard — Dist. (Corr. de 35 ans et plus). 1135, rue Marie-Anne, Montréal, P. Q.

Reinette Sévigny — (Corr. ang. ou franc.) C. P. 36, Iberville, P. Q.

C. Rieuse — (Corr. dist. de bonne famille, de 30 à 38 ans, rep. ass.) 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Reines des Ombres — (Corr. et corr'tes inst. dist. de 21 à 27 ans). Poste restante, Rimouski, P. Q.

Andrée Beaujeu — 23 ans. (Corr. cult. dist. tous sujets; rep. à tous). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

Désirent des correspondantes, les messieurs dont les noms suivent:

Messieurs:

Guy Martin — (Corr'tes franc. et ang. jeunes et gaies). C. P. 13, Saint-Charles, (Bellechasse), P. Q.

Desavols — Quarantaine. (Corr'tes âge en rapport, célib. ou veuve sans enfants, but sérieux). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

George Champagne — (Corr'tes sages, dist. de 25 à 28 ans; but ser.) C. P. 552, Québec.

Stany — (Corr'tes, tous sujets, rep. ass.) C. P. 142, Station N., Montréal, P. Q.

Antoine Rioux — Blond, 28 ans. (Corr'tes de 20 à 34 ans, fille ou veuve; but ser. seulement). Moonbeam, Ont.

AVIS — Si les lettres adressées à: Mesdemoiselles **Ninette, Renée Bernier, Marcelle Giller, Lison, May Lancolie, Josette, Reine d'un Foyer, Solange Bréville, Annie Beesekstyl, Colinette Beausoleil, Roselyne Bellefeuille, Jeanne du Pré, Blanche, Fleur des Ondes,** et à Messieurs **J. M. Ennui, Lucien, Jean Lamy, G. Lacoursière, Vagabond, Mont-Rose, Jo-Jo,** ne sont pas reclamées durant le mois de mai, toute cette correspondance sera détruite **sans autre avis.**

La Direction

DOUBLE SATISFACTION !

Que sont les ENZYMES?

Les enzymes sont des ferments solubles essentiels, présents dans les sucs digestifs et dans certains aliments, dont ils transforment les éléments nutritifs de façon à les rendre assimilables. SANS leur concours, la plupart des êtres vivants ne pourraient trouver leur subsistance dans la nourriture.

LA BELLE "DOW" —*la santé même*

LA Bière Dow Old Stock vous assure double satisfaction—de réelles propriétés reconstituantes, en même temps qu'une saveur moelleuse et délicieuse.

Elle renforcit les muscles, raffermit les nerfs, enrichit le sang et favorise la digestion, parce qu'elle fournit les éléments nutritifs facilement digestibles qui sont nécessaires au développement du corps et à la reconstitution des tissus.

Elle vous offre ces éléments sous une forme aisément digestible parce que le procédé de brassage Dow permet aux ENZYMES, naturellement présentes dans l'orge maltée et dans la levure, de réagir pleinement et d'extraire des ingrédients qui servent à la fabrication de la bière, leurs propriétés nutritives et tonifiantes.

Bière Dow Old Stock

SES "ENZYMES" FAVORISENT LA SANTE

36A

Projetés des canons

Des grains lourds, nourrissants — enfermés dans d'énormes canons — chauffés à blanc — puis — *projetés des canons*, C'est ce qui fait éclater chacune de leurs minuscules cellules — ce qui rend si nourrissante chaque parcelle de Grains Soufflés.

remportent partout le suffrage des *Enfants!*

Or voici que le Blé et le Riz Soufflés sont maintenant doublement croustillants... deux fois plus délicieux

"PARCE QU'ILS ONT MEILLEUR GÔUT." Voilà pourquoi, les petits, sans exception, proclament que le Blé et le Riz Soufflés sont leurs céréales préférées! Ils les ont choisis parmi 11 espèces de céréales prêtes à manger comme "les céréales que nous aimons le mieux."

Quelle aide pour les mamans qui éprouvent de la difficulté à faire manger assez de céréales à leurs enfants. Il n'y a pas d'autre céréale qui soit aussi fortifiante et dont chaque cellule soit éclatée à la vapeur pour la rendre parfaitement digestible. C'est la seule céréale qui présente aux enfants les grains si nourrissants du blé et du riz sous une forme aussi appétissante.

Or voici que le Blé et le Riz Soufflés sont maintenant deux fois plus savoureux. Deux fois plus croustillants! Ils sont deux fois plus croquants grâce à un nouveau procédé qui les rend on ne peut plus croustillants... et les dépose ensuite, tout chauds, dans un paquet hermétiquement cacheté. Ils vous arrivent, de ce fait, aussi frais qu'au moment où ils ont été "projetés des canons".

Essayez les nouveaux grains de Blé et de Riz Soufflés. Achetez-en un paquet aujourd'hui même, chez votre épicier. Voyez comme chacun des membres de votre famille dégustera ces grains fortifiants doublement croustillants.

✦ ✦ ✦

Un autre produit Quaker... les Flocons de Maïs Quaker (Corn Flakes)... plus croustillants, plus délicieux que tous les autres, grâce à leur enveloppe de papier ciré au triple cachetage. Les seuls Flocons de Maïs à contenir la Vitamine-soleil D.

Préparés au Canada par The Quaker Oats Company

Quaker Puffed Rice *and* Puffed Wheat